



Université Toulouse - Jean Jaurès

**Institut Pluridisciplinaire pour les Études sur les Amériques
à Toulouse (IPEAT)**

Master mention Civilisations, Cultures et Sociétés

Acculturation indienne des Mayas des Hautes Terres de 1524 à 1594

Mémoire de 1^{ère} année présenté par :

Arnaud PATY

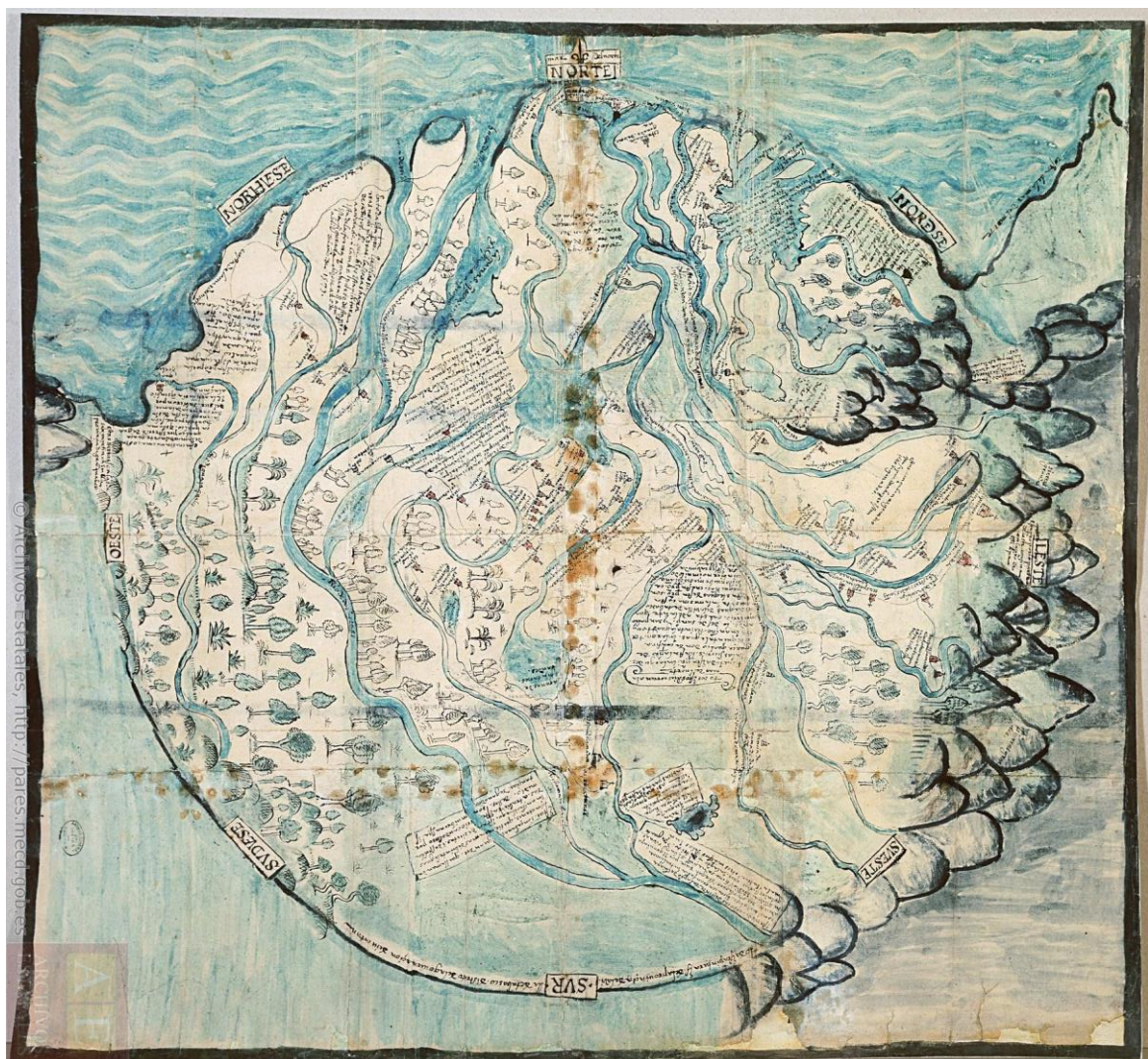
Sous la direction de :
Patrick LESBRE

Année Universitaire 2018-2019

Paty Arnaud

Master mention Civilisations, Cultures et Sociétés
Mémoire de 1^{er} année
2018-2019

Acculturation indienne des Mayas des Hautes Terres de 1524 à 1594



N.A, "Toda esta pintura es de la provincia de la villa de Tabasco. Distrito de la governación de Iucatán", AGI, 1579.
La zone montagneuse, à droite, indique le territoire des Hautes Terres mayas.



Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné·e,

Nom, Prénom : Paty Arnaud

Régulièrement inscrit à l'Université de Toulouse – Jean Jaurès - Campus du Mirail

N° étudiant : 21502952

Année universitaire : 2018-2019

Certifie que le document joint à la présente déclaration est un travail original, que je n'ai ni recopié ni utilisé des idées ou des formulations tirées d'un ouvrage, article ou mémoire, en version imprimée ou électronique, sans mentionner précisément leur origine et que les citations intégrales sont signalées entre guillemets.

Conformément à la charte des examens de l'Université de Toulouse – Jean Jaurès Campus du Mirail, le non-respect de ces dispositions me rend passible de poursuites devant la commission disciplinaire.

Fait à : Toulouse

Le : 26 août 2019

Signature :

Remerciements

Je remercie tout d'abord mon directeur de recherche Patrick Lesbre sans qui mon travail de recherche n'aurait pu aboutir. Ses remarques et la passion avec laquelle il m'a raconté des anecdotes incroyables m'ont été d'une aide précieuse pour mener à bien mon mémoire.

Je remercie aussi ma famille, mes amis et voisins de palier pour leur présence et leur soutien dans les périodes de grands doutes et de pages blanches traumatisantes. Un grand merci à Geneviève Malzac, Jules Desprésaux et Nicolas Nanteau pour la relecture de mon travail.

Je tiens à remercier plus spécialement Valeria Villatoro Hernandez, *mi ser preferido*, qui a été envahie de bouquins et de feuilles qui ont jonché le sol du salon durant des mois entiers et pour m'avoir fait découvrir il y a huit ans le Chiapas.

Hasta entonces no eran conocidas sus caras.
Hasta hacía poco se rendía culto a la madera y la piedra.

"Llegada de los castellanos a Xetulul", *Memorial de Sololá*

Sommaire

I.	INTRODUCTION.....	13
II.	CONTEXTUALISATIONS PRÉLIMINAIRES.....	20
A.	Territoires mayas des Hautes Terres	20
B.	Las Casas et son œuvre <i>Apologética Historia Sumaria</i>	22
C.	Les Hautes Terres mayas à travers les <i>Relaciones Geográficas</i>	27
III.	CHANGEMENTS CULTURELS DES HAUTES TERRES MAYAS.....	31
A.	La langue, système social de communication et de domination.....	31
B.	Guerre de religions	42
C.	Transformation urbaine et ses conséquences	54
D.	Bouleversements dans la vie quotidienne.....	71
IV.	CONCLUSION.....	95
V.	ANNEXES.....	98
VI.	BIBLIOGRAPHIE	114

I. INTRODUCTION

Il y a quelques années, avant que la passion ne naisse pour la civilisation maya, dans une rue menant à la place centrale de Comitán de Domínguez, j'ai entendu un comitègue assis sur un banc répondre à son interlocuteur que "*de todos modos, los Indios no tienen la sangre azul*". Je suis resté pensif et la phrase tournait en boucle dans ma tête. Cette phrase est très intéressante car elle reflète d'une part le *classisme*¹ qui perdure au Mexique mais surtout elle prend racine bien loin dans l'Histoire du pays. Le sang bleu est le sang des rois, le sang noble sous cette peau fine et blanche, le sang espagnol qui coule dans les veines américaines.

Ce mémoire vient de cette volonté de comprendre et approfondir mes interrogations sur l'impact qui est survenu au moment de la conquête et durant la colonisation au XVI^{ème} siècle. Pour y répondre je vais particulièrement me focaliser sur la civilisation maya et ses différentes populations. Je voulais me pencher sur cette période de l'histoire car c'est à partir de ce siècle que tout a commencé.

Pour débiter mes recherches, je devais avant tout me questionner sur ce qu'est la *culture*. Car c'est bien un choc culturel qui a eu lieu entre deux populations bien différentes sur de nombreux plans. D'un point de vue anthropologique, il existe autant de cultures qu'il y a de groupes, de sociétés, de populations. Selon Edward Burnett Tylor :

*Culture or civilization, taken in its wide ethnographic sense, is that complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by men as a member of society*².

Pour compléter cette définition Edward T. Hall ajoute que :

La culture agit directement, profondément et de manière durable sur le comportement; et les mécanismes qui relient l'une aux autres³ sont souvent inconscients, se situant donc au-delà du contrôle volontaire de l'individu⁴.

¹ Le classisme discrimine l'appartenance ou non à une certaine catégorie sociale. Le Chiapas est l'état du Mexique où la population indigène est la plus importante. La couleur de peau y est pour beaucoup. Pour les mexicains, la couleur de peau définit l'Indigène et connote son incapacité intellectuelle ainsi que sa pauvreté. Le dicton mexicain "*Indios y burros, todos son unos*" montre cette discrimination.

² Edward B. Tylor, *Primitive Culture*, vol.1, London, John Murray Albemarle Street, 1920, p. 1.

³ Hall soulève la constante évolution de la culture par le contact avec d'autres cultures, Nous avons la possibilité d'en constater les variations diachroniques sur une période définie.

⁴ Edward T. Hall, *Le Langage silencieux*, Paris, Edition du Seuil, 1992, p. 43.

Chaque groupe d'individu a sa propre culture et plus les groupes d'individus seront loin les uns des autres, plus il y aura de différences entre eux. Si les mécanismes de l'appropriation de la culture se font comme le dit Hall en pleine "inconscience", car elle se partage au sein d'une même communauté, que se passe-t-il quand deux groupes d'individus, que tout oppose, se rencontrent ? Que se passe-t-il si un des deux groupes veut imposer sa culture ? Dans quelles conditions s'entreprend-elle ? Comment la culture dominée peut-elle résister et, si elle peut, va-t-elle perdurer, se sortir saine et sauve de ce combat ?

Depuis le début de l'Humanité, et sans doute que cela est lié à l'apparition du langage car la communication verbale est un outil puissant de persuasion, les relations entre les êtres humains ont toujours mis en avant des rapports de force. L'Histoire de chaque culture n'a cessé de se construire au fil des conflits et le choc culturel entre les Espagnols et les différentes Civilisations de Mésoamérique⁵ est un de ces moments de l'Histoire où ces rapports de forces ont joué un rôle fondamental dans la naissance de la nation mexicaine. Mais n'allons pas trop vite.

Le monde a changé depuis 1492. L'Espagne ressort plus forte que jamais suite à la *Reconquista*⁶ et une envie de conquérir d'autres territoires se fait ressentir. En Amérique, les différentes civilisations et groupes de populations vivent aussi avec des temps de paix et de conflits. Quand les Espagnols ont posé pour la première fois le pied à Saint Domingue puis sur le continent américain ensuite, ils ont décidé que tout leur appartenirait. Claude Lévi-Strauss, dans son ouvrage *Race et Histoire*, souligne deux notions sur l'histoire, celle cumulative, et celle stationnaire⁷. En effet en ce qui nous concerne ici, le contact entre deux continents, nous a permis, grâce à des écrits espagnols tout d'abord, de rendre compte des différences qu'il y avait avec les nouvelles terres et populations qui y habitaient. Lévi-Strauss parle ici d'histoire stationnaire. Aussi bien pour les Espagnols que pour les amérindiens, aucun lien culturel ne les unissait, à l'inverse de l'histoire cumulative, autre notion utilisée par l'anthropologue. Rentrent

⁵ José Contel, dans son cours introductif du 23 janvier 2019 sur les *Identités et survivances religieuses*, définit la Mésoamérique comme étant un concept culturel qui se base sur des traits communs aux différents groupes d'individus vivant dans en Amérique du Nord et Centrale. Ces groupes ont en effet des religions polythéistes qui se rejoignent dans beaucoup de concepts, une cosmogonie identique ou proche, des rituels, une architecture bien identifiable (les pyramides), une alimentation de base : le maïs, un système d'écriture glyphique qui peut être plus ou moins élaboré, et des systèmes calendaires dont deux en communs : le calendrier solaire et le calendrier divinatoire.

⁶ Les musulmans ont envahi la péninsule ibérique et une cohabitation s'est établie pendant plus de sept cents ans jusqu'à ce que le royaume de Castille s'empare du dernier bastion musulman, le royaume de Grenade, en 1492. La *Reconquista* de la péninsule était complète.

⁷ Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, France, Denoël, 1987, p.41.

en jeu à ce moment les rapports de forces qui vont imposer les préceptes du dominant. Nous pourrions parler d'impact interculturel en ce sens que des interactions entre cultures bien distinctes vont s'opérer et vont déboucher sur des transformations culturelles. La culture n'est pas un objet stable et réagit par rapport au(x) comportement(s) humain(s). Ce rapport "*va bouleverser la structuration culturelle de l'individu au niveau du temps, de l'espace, des mythes et des valeurs*"⁸. De là, plusieurs concepts sont alors à définir.

Les idéaux de la récente reconquête de la Péninsule ont conforté cette envie de gloire au nom de la religion catholique. La monarchie absolue à l'époque était loin d'adhérer au multiculturalisme cher à Charles Taylor. Il le manifeste dans son ouvrage du même nom dans lequel il souligne que :

L'identité est partiellement formée par la reconnaissance ou par son absence, ou encore la mauvaise perception qu'en ont les autres : une personne ou un groupe de personnes peuvent subir un dommage ou une déformation réelle si les gens ou la société qui les entourent leur renvoient une image limitée, avilissante ou méprisable d'eux-mêmes⁹.

Il y a eu peu à peu un changement culturel à partir de ce contact, entre la culture européenne et la culture amérindienne. Ce changement a pour nom "acculturation". Redfield, Linton et Herskovits, cités par Gonzalo Aguirre Beltrán dans son ouvrage "*El proceso de aculturación*", définissent le terme de la manière suivante :

L'acculturation comprend les phénomènes qui résultent du contact continu et direct des groupes d'individus ayant différentes cultures, ainsi que les changements dans les cultures originales des deux groupes ou de l'un d'entre eux¹⁰

L'acculturation englobe en effet plusieurs phénomènes. Fernando Ortiz, dans *Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar*, va plus loin en créant en 1959 le néologisme *transculturation*. Il définit un phénomène de perte de la ou des cultures qui sont mises en contact en prenant en compte l'importance du dominant sur le dominé. Ce processus de transculturation donne aussi naissance à une nouvelle culture¹¹. Cependant, pour être plus spécifique, sur le plan religieux et la conversion des Indiens à la foi catholique, Yves Labbé souligne le phénomène d'inculturation qui fut défini pour la première fois en 1973 par Pedro Arrupe, jésuite espagnol :

⁸ Ingrid Plivard, *Psychologie interculturelle*, Collection Le point sur...Psychologie, De Boeck Supérieur, 2014, p. 27.

⁹ Charles Taylor, *Multiculturalisme*, Paris, Edition Flammarion, 2009, p.41.

¹⁰ Gonzalo Aguirre Beltrán, *El proceso de aculturación*, México, UNAM, 1957, p.14.

¹¹ Fernando Ortiz, *Contrapunteo cubano del Tabaco y del azúcar*, Barcelona, Edición Ariel, 1973, p. XXI.

L'inculturation est l'incarnation de la vie et du message chrétiens dans une aire culturelle concrète, en sorte que non seulement l'expérience chrétienne s'exprime avec les éléments propres à la culture en question (ceci ne serait qu'une adaptation superficielle), mais aussi que cette même expérience devienne un principe d'inspiration, à la fois norme et force d'unification, qui transforme et recrée cette culture, étant à l'origine d'une nouvelle création¹²

Que ce soit sur le continent américain ou en Europe au XVIème siècle la politique des sociétés était avant tout religieuse et c'est la religion qui régissait les sociétés. Nous pourrions voir les prémices du syncrétisme religieux dans les Hautes Terres mayas défini par "*la fusion de divinités issues de religions distinctes*"¹³, en l'occurrence ici, la fusion de certains aspects de la religion mayas et de la religion catholique.

Mais face à ce choc, beaucoup de populations se sont retrouvées perdues. L'assujettissement à la culture dominante a provoqué une perte d'identité culturelle de la culture dominée engendrant une déculturation, la disparition de cette culture¹⁴. C'est ce qu'il s'est passé dans les Antilles avec la population des Tainos. Ils se sont laissés mourir car un nouvel ordre incompréhensible leur volait leur identité.

Un dernier point à éclairer sur les changements culturels qui ont eu lieu aux Amériques est l'effondrement de la transmission des valeurs culturelles propres aux diverses populations indiennes de parents à enfants ou d'un groupe d'individus à la génération suivante suite à la venue des Espagnols. Ce procédé d'apprentissage inné, l'*enculturation* vient de Margaret Mead, anthropologue qui a étudié les processus de socialisation de groupes d'individus qui apprenaient à vivre en société¹⁵.

Depuis les années 80, la géographie historique a essayé de comprendre les mécanismes et les conséquences de la présence espagnole et montré que l'impact colonial n'a pas été le même suivant le territoire où habitaient les populations. George Lovell, précurseur du courant dans *Conquista y cambio cultural, La sierra de los Cuchumatanes de Guatemala 1500-1821*¹⁶, façonne son propos sur la microhistoire et l'historiographie. Il met en évidence une région du Guatemala qui n'est pas restée inerte face à la domination espagnole et qui a su tirer son épingle

¹²Yves Labbé, " Le concept d'inculturation ", *Revue des sciences religieuses*, février 200680, Lien: <http://journals.openedition.org/rsr/1875>, consulté le 23 mars 2019.

¹³ André Motte et Vinciane Pirenne-Delforge, *Du « bon usage » de la notion de syncrétisme*, Kernos, 1994, p. 11- 27.

¹⁴ Burhan Galion, *Globalisation, déculturation et crise d'identité*, Afers Internacionals, núm. 43-44, 1998, p. 265- 276.

¹⁵ Thierry Gobert, "De l'acculturation a l'enculturation, en foad", *TICE Méditerranée*, 2007, p. 1-11, Lien: <http://isd.m.univ-tln.fr/PDF/isd32/isd32-gobert.pdf>, (consulté le 24 mai 2019).

¹⁶ W. George Lovell, *Conquista y cambio cultural, La sierra de los Cuchumatanes de Guatemala 1500-1821*, Centro de Investigaciones Regionales de Mesoamérica, Guatemala/Plumsock Mesoamerican Studies, USA, 1990.

du jeu grâce à son territoire montagneux particulier. De son côté, Jan de Vos étudie plus particulièrement sur les territoires chiapanèques et son ouvrage *Fray Pedro Lorenzo de la Nada, Misionero de Chiapas y Tabasco*¹⁷, se centre particulièrement sur l'inculturation des populations mayas et ce combat qu'a mené Lorenzo de la Nada de regrouper des populations indiennes afin de construire de nouveaux centres urbains pour les accompagner vers la vraie foi. D'ailleurs, Gudrun Lenkersdorf dans son ouvrage *Repúblicas de Indios, Pueblos Mayas en Chiapas, siglo XVI*¹⁸ va spécialement se focaliser sur les villages mayas du Chiapas, sur leur "changement politique urbain" et la prise du pouvoir espagnol sur ces populations. Enfin Elias Zamora Acosta se penche plus spécialement sur les populations mayas guatémaltèques et appuie, dans son ouvrage *Los Mayas de las tierras altas en el siglo XVI*¹⁹, l'économie coloniale.

Ce travail de recherche tend à ne pas s'intéresser seulement à une aire géographique des Hautes Terres mayas mais de prendre en compte la pluralité des populations mayas vivant au Chiapas mais aussi au Guatemala. Cette pluralité forme l'aire culturelle de l'*Altiplano* maya. Du fait de leur proximité géographique, les différents groupes d'individus ont subi similairement l'impact espagnol. La conquête espagnole de ces territoires a été bien plus longue que celle du Mexique Central. Des changements culturels distincts en ont découlé. Pour autant, les recherches sur le Mexique maya se centrent souvent sur la péninsule yucatèque et le Chiapas est oublié. De l'autre côté de la frontière, au Guatemala, les études des Mayas des Hautes Terres est aussi déséquilibré car peu de places est consacrée aux populations chiapanèques du territoire de l'*Altiplano*. En ce qui concerne le Soconusco, cette région du Chiapas actuelle est bien documentée car elle a joué un rôle économique important durant la période préhispanique et coloniale.

Cette recherche a voulu mettre en valeur les populations du Chiapas et celles du Guatemala des Hautes Terres car elles font partie intégrante de ce territoire et de cette histoire. La difficulté de l'aire culturelle vient du fait qu'au XVIème, le Chiapas a fait partie de l'Audiencia de Guatemala de 1543 à 1821. Mais, pendant quatre ans, il a appartenu à l'Audiencia de Mexico de 1565-1569 et en 1821, suite à la déclaration d'indépendance du Chiapas a été intégré aux Etats-Unis du Mexique²⁰. Les études sont très maigres et il y a peu d'ouvrages qui

¹⁷ Jan de Vos, *Fray Pedro Lorenzo de la Nada, Misionero de Chiapas y Tabasco*, Mexico, Centzontle, 2010.

¹⁸ Gudrun Lenkersdorf, *Repúblicas de Indios, Pueblos Mayas en Chiapas, siglo XVI*, México, UNAM, 2001.

¹⁹ Elias Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985.

²⁰ María del Carmen Muñoz Paz, *Historia institucional de Guatemala: la Real Audiencia, 1543-1821*, Guatemala, Centro de Estudios Urbanos y Regionales, 2006, p. 8.

traitent des Mayas chiapanèques des Hautes Terres au XVIème siècle. Il y a certainement beaucoup de documents dans les Archives Générales des Indes à Séville et aux Archives Générales d'Amérique Centrale à la Ville de Guatemala. Tout ce que j'ai pu rassembler comme documents et informations font partie de cette recherche. Il sera intéressant par la suite, d'entreprendre un travail de terrain pour pallier ce manque de visibilité.

La période de l'étude à considérer commence dès l'arrivée des conquistadores en 1524 en terres guatémaltèques. Elle se clôt par le dernier document du corpus daté de 1594. Notre corpus se construit autour de 5 ouvrages et documents rédigés par des Espagnols ayant vécu ou séjourné en Nouvelle Espagne pour différentes raisons. Ils vont nous permettre de mettre en avant ces processus d'acculturation indienne dans les Hautes Terres mayas de 1524 à 1594 dus au contact entre populations différentes.

Tout d'abord il est important de se pencher sur l'ouvrage *Apologética Historia Sumaria* de Bartolomé de las Casas²¹. Ce religieux dominicain qui fut évêque de Ciudad Real de Chiapa en 1543, défendit les Indiens tout au long de sa vie. Nous nous baserons aussi sur les informations du *Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España* d'Antonio Ciudad Real²². Il accompagne Alonso Ponce, religieux franciscain, dans les terres du Chiapas et du Guatemala. Il y décrit les us et coutumes des populations mayas de la région. Les *Relaciones geográficas de Guatemala*²³, écrites par plusieurs informateurs, nous éclaireront particulièrement sur deux régions bien spécifiques des Hautes Terres mayas. Enfin, nous nous appuierons sur la *Carta Relación* de Diego García de Palacio²⁴ et la *Descripción de la Provincia de Guatemala* de Juan de Pineda²⁵, tous deux oidores de la *Real Audiencia* du Guatemala. Les auteurs de ce corpus sont de véritables ethnographes avant l'heure. Ils mettent par écrit ce qu'ils ont observé et le décrivent. L'observation est fondamentale pour comprendre l'Autre ou une culture qui est en tout point distincte²⁶ et il est nécessaire d'avoir connaissance des différences entre la civilisation maya et l'empire espagnol pour étudier l'impact culturel sur les

²¹ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I-II, México, Edición preparada por Edmundo O'Gorman, UNAM, 1967(1555).

²² Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España. Relación Breve y Verdadera de Algunas Cosas de las Muchas que Sucieron al Padre Fray Alonso Ponce*, tomo I - II, Edición por México, UNAM, 1976 (1586).

²³ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, Edición por René Acuña, México, UNAM, 1982(XVI).

²⁴ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983(1576).

²⁵ Juan de Pineda, "Descripción de la Provincia de Guatemala", *Anales de la Sociedad de Geografía y Historia de Guatemala*, Guatemala Tomo I, Año 1, núm. 4, 1925(1594).

²⁶ Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Edition Payot & Rivages, 2002, p.21.

populations et se demander sous quelles formes la culture dominante se reflète-t-elle dans la culture des Hautes Terres mayas.

Pour contextualiser notre propos, nous présenterons d'abord dans une première partie la région de notre étude, les Hautes Terres mayas, puis dans un second temps nous aborderons les auteurs du corpus et leurs œuvres. La seconde partie se divise en quatre chapitres et se consacre à l'étude de différents aspects de changements culturels en lien avec l'arrivée des Espagnols en terre maya au XVIème siècle.

II. CONTEXTUALISATIONS PRÉLIMINAIRES

A. Territoires mayas des Hautes Terres

La Nouvelle Espagne au XVI^{ème} siècle s'étend de l'Utah jusqu'au Panama actuel et est divisée en plusieurs *Audiencias*. Leur but est d'asseoir la domination politique, économique et religieuse espagnole pour mieux contrôler les nouveaux territoires²⁷. En 1542, la Couronne espagnole crée l'*Audiencia de los Confines* (*Audiencia de Guatemala*), qui contrôlera le territoire de la région de Tabasco jusqu'au Darien, le Panama actuel²⁸. Au milieu du XVI^{ème} siècle, la péninsule du Yucatan, la région du Petén et les Hautes Terres au sud sont contrôlées principalement par celle-ci.

Le monde maya comprend les territoires du Yucatan, Quintana Roo, Campeche, Chiapas, Guatemala ainsi que la partie nord du Salvador et du Honduras²⁹. Le territoire maya couvre alors sur une aire de plus de 400 000 km².³⁰ Nous pouvons différencier deux grands ensembles dans le territoire maya qui s'opposent par leur climat : chaud au nord (*tierras calientes*) et froid au sud-ouest (*tierras frias*). Ils diffèrent aussi par leur végétation. Au nord, un climat tropical se diversifie en forêts de pins et de chênes en altitude, au sud, une région volcanique culmine à plus de 1 500 mètres³¹.

Pour notre étude, nous nous intéresserons aux territoires mayas des Hautes Terres qui se situent principalement du Chiapas jusqu'à l'*altiplano occidental* du Guatemala³². L'*altiplano* se trouve aux alentours de 2000 m d'altitude. La végétation est luxuriante et il peut survenir des gelées matinales durant l'année³³ dans la zone froide du Chiapas mais le climat est avant tout tempéré (températures annuelles : 15 à 25°C). Dans la région du Soconusco, à l'ouest, une

²⁷ Voir Annexe 1, *La Nouvelle Espagne*.

²⁸ Alberto Herrarte, *La unión de Centramérica. Tragedia y esperanza. Ensayo político-social sobre la realidad de Centroamérica*, Guatemala, Editorial del Ministerio de Educación Pública, 1955, p. 90. Voir Annexe 2, *La Audiencia de los Confines* au XVI^{ème} siècle.

²⁹ Voir Annexe 3, *L'aire de la civilisation maya*.

³⁰ María Belén Méndez Bauer, *Arqueología en las tierras altas mayas y su estudio a través del paisaje*, México, UNAM, n.d., p. 1-17.

³¹ *Ibid.*

³² Robert Carmack, *Historia General de Centroamérica*, Madrid, FLASCO, 1993, p. 23. Voir annexe 1. Le Yucatan ne sera pas (très peu) abordé car les études du territoire sont foisonnantes. Les multiples recherches de la zone occultent considérablement les autres populations mayas. Par ailleurs, il est plus intéressant d'étudier la région du Péten, au Nord du Guatemala, car elle est restée maya jusqu'en 1697 date à laquelle la chute de sa capitale, Tayasal, met fin au dernier règne maya.

³³ *Ibid.*, p. 107.

étroite plaine, le *despoblado*, est dominée par la chaîne volcanique et forme la zone côtière. Ce littoral est inhabité et « *il faut s'en écarter, arriver au pied de la montagne, gravir les premiers étages du versant, pour trouver une ligne continue d'établissements humains, (...) zone d'ancien peuplement et de vieille culture* »³⁴. Ces spécificités sont à prendre en compte car les processus d'acculturation et l'impact espagnol ne seront pas vécus de la même manière dans les différents territoires. Le fleuve Grijalva, prenant sa source dans la sierra Nord du Chiapas qui débouche dans le Golfe du Mexique³⁵, fut un important moyen de communication durant la conquête du Guatemala³⁶. Au sud des Hautes Terres, le fleuve Motagua débouche lui dans le golfe du Honduras, où durant toute l'époque coloniale, le bassin connut la construction d'églises, de couvents et de temples dont on peut encore voir les vestiges de nos jours³⁷. Pour conclure, la *Relation de Zapotitlán* nous décrit bien la géographie de l'*Altiplano* occidental et les cultures principales des Mayas, le maïs, les haricots et le cacao entre autres :

En lo que toca a la calidad y temple de estas costas y provincia que se vieren en la pintura y descripción de esta costa de Zapotitlán y Suchitepéquez que están de las sierras para abajo hacia el mar, por la mayor parte es tierra caliente y cuanto más cerca de la mar más caliente, y por el contrario más frío en las sierras(...).

*El sitio de toda esta costa por la mayor parte es áspera muy montuosa, húmeda; hay muchas fuentes y ríos y ciénagas, y la mayor parte de ella altos bajos y de pocos pastos por los muchos árboles que hay que ocupan y evitan el nacer del pasto, exepto en algunas partes cerca de la mar a cinco y a seis leguas a donde hay llanuras y sabanas como praderas de hierba muy abundosas de pastos. Y también esta costa es abundosa de los frutos y mantenimientos que en ella hay como es cacao y maíz, frijoles, camotes que por otro nombre son batatas, y en algunas partes algodón y otras muchas frutas de la tierra*³⁸.

³⁴ Paul Vidal de la Bache, Maximilien Sorre, Lucien Gallois, *Géographie Universelle*, Tome XIV, Mexique, Amérique Centrale, Paris, Armand Colin, 1928, p. 66.

³⁵ Flora Salazar Ledesma, *De señor a tributario: Historia breve del gran Mazapa*, Instituto Nacional de Antropología e Historia Centro Tabasco, Península, Mérida, vol.III, núm. 1, 2008, p. 11 - 34.

³⁶ Carlos Martínez Assad, "El Grijalva, un río que fluye en la historia", *Signos Históricos*, UNAM, núm. 14, 2005, p. 140 - 161.

³⁷ Luis Alberto Romero, *El paisaje cultural de la cuenca media del río Motagua*, IIHAA-USAC, C. de Guatemala, Estudios 2013, 2013, p. 139 – 170.

³⁸ René Acuña (editor), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, México, UNAM, 1982, p. 34. Voir en annexe 3, *L'aire de la civilisation maya : édifices religieux et principaux circuits commerciaux*.

B. Las Casas et son œuvre *Apologética Historia Sumaria*

1. Las Casas en son temps, très brève biographie

Bartolomé de Las Casas (1484-1566) fut une des plus illustres personnes que l'Espagne a vu naître au XVI^{ème} siècle. Il se mit au service des autochtones, dans les îles de la Caraïbe puis en Terre Ferme, durant toute sa vie. Il s'opposa aux faits et gestes des conquistadores et dédia la plus grande partie de sa vie à la défense des Indiens³⁹. Il pointa du doigt les déviances de la conquête et son ignominie sur les natifs des nouvelles terres découvertes. Nommé *Défenseur des Indiens* le 17 septembre 1517⁴⁰, il jugera et condamnera la présence des Espagnols et leur immoralité.

Il fera montre d'une observation des cultures des autochtones détaillée et démontrera que les populations amérindiennes peuvent être évangélisées et "civilisées" car ce ne sont aucunement des peuples barbares. Las Casas, c'était avant tout la personne qui a éclairé tout un pan de l'humanité qui était païen, sorti du récit biblique et à qui l'on pouvait transmettre la parole de Dieu. En 1544, il est désigné comme le second évêque du Chiapas et son expérience et ses écrits sur la population maya au XVI^{ème} siècle nous sont d'une aide précieuse pour étayer notre propos sur les changements culturels survenus à cette époque dans la vie des mayas de l'*Altiplano*.

En 1502, Las Casas décide de partir avec son père vers l'île d'Hispaniola. Il quitte le vieux monde, âgé de 18 ans, avec l'envie de trouver richesse et gloire en tant que clerc⁴¹. Il est *encomendero* et contrairement à d'autres Espagnols qui abusaient de leurs privilèges octroyés par la Couronne, il traite avec respect les Indiens dont il est responsable en les nourrissant décemment et leur laissant le temps de se reposer⁴². Cependant, beaucoup mourraient d'épuisement et de maltraitance. Las Casas dénoncera plus tard dans sa *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*, publiée en 1552, que :

[En] la isla Española, (...) donde entraron cristianos e comenzaron los grandes estragos e perdiciones destas gentes e que primero destruyeron y despoblaron, comenzando

³⁹ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, Apéndice 1, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967, p. LXXXV.

⁴⁰ Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*, tomo III, libro III, cap. 90, España, Biblioteca Ayacucho, Edición de André Saint Lu, 1986, p. 327.

⁴¹ Alvaro Huerga, *Bartolomé de Las Casas Vie et œuvres*, Paris, Les éditions du cerf, 2005, p. 36.

⁴² André Saint-Lu, *Las Casas Indigéniste*, Paris, L'Harmatan, 1982, p. 26.

*los cristianos a tomar mujeres e hijos a los indios para servirse e para usar mal de ellos y comerles sus comidas (...) e otras muchas fuerzas e violencias e vejaciones que les hacían*⁴³.

Mais c'est un fait, qui restera gravé à jamais dans sa mémoire, qui va changer sa position sur la conquête et colonisation des Indes. Las Casas relate cet événement dans la *Brevísima relación de la destrucción de las Indias*⁴⁴ mais détaille plus longuement l'épisode tragique, le massacre de Caonao, dans son *Historia de las Indias*.

Un geste incompréhensible, totalement irréal de la part d'un Espagnol que toute la troupe de soldat suivit : cette gratuité de la violence, de tuer, d'exterminer sans aucune vraie raison⁴⁵.

Depuis le sermon de Fray Antonio de Montesinos sur l'île de l'Hispaniola le 21 décembre 1511, toutes les discussions en relation avec la colonisation posent la question de la nature des Indiens. En effet, dans celui-ci, Montesinos invitait les colons à y réfléchir plus que de raison :

*Todos estáis en pecado mortal y en el vivís y morís, por la crueldad y la tiranía que usáis con estas inocentes gentes. Decid, ¿con qué derecho y con qué justicia tenéis en tan cruel y horrible servidumbre a estos indios? Con qué autoridad habéis hecho tan detestables guerras a estas gentes que estaban en sus tierras mansas y pacíficas donde tan infinitas dellas, con muertes y estragos nunca oídos, habéis consumido? ¿Cómo los tenéis tan opresos y fatigados, sin darles de comer ni curarlos en sus enfermedades, que de los excesivos trabajos que les dais incurren y se os mueren, y por mejor decir, los matáis, por sacar y adquirir oro cada día?*⁴⁶

Avec Montesinos, Las Casas se rend en décembre 1515 à Séville⁴⁷ pour demander une audience devant le roi. Le but est de le convaincre des abus continuels qui sont commis envers les Indiens et rendre compte que les lois envers les Indiens ne sont alors pas respectées⁴⁸. Las Casas expose ses idées et la seule raison pour les Espagnols de se rendre aux Indes est celle de convertir les Indiens à la foi chrétienne sans aide aucune d'hommes d'armes. Seuls les missionnaires doivent être autorisés. Il abandonnera ses encomiendas et retournera en Espagne

⁴³ Bartolomé de Las Casas, *Tratados*, Tomo I, Edición de Lewis Hanke y Manuel Giménez Fernández, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1965, p. 23-24.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁴⁵ Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*, Tomo III, cap. 81, Madrid, Edición del Marqués de La Fuensanta Del Valle y D. José Sancho Rayon, 1875, p. 22.

⁴⁶ Flavio Fiorani, *El grito lascasiano: el infierno de las Indias entre el apetito y la regeneración*, op. cit., Milano, Università degli Studi di Milano, Apocalipsis, 2012-2013, p. 317-327.

⁴⁷ Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*, , tomo III, libro III, cap. 13, España, Biblioteca Ayacucho, Edición André Saint Lu, 1986, p. 55.

⁴⁸ Alvaro Huerga, *Bartolomé de Las Casas Vie et œuvres*, Paris, Les éditions du cerf, 2005, p. 81.

en 1515 pour répandre ses idées. Il va commencer son inlassable lutte pour la défense des Indiens.

Suite à l'échec de son Évangélisation Pacifique à Cumana au Vénézuéla (1520-1522)⁴⁹, il se retira dans le monastère dominicain de Saint Domingue où il deviendra Fray Bartolomé de Las Casas sous l'ordre des Prédicateurs⁵⁰. Il y commencera à écrire deux œuvres qui l'accompagneront jusqu'à la fin de sa vie : son *Historia de las Indias* et son *Apologética Historia Sumaria* :

*A tres leguas desta vega, al cabo al oriente, está el Puerto Plata, y junto a él la villa que así se llama, y encima della, en un cerro, hay un monasterio de la Orden de Sancto Domingo, donde se comenzó a escribir esta Historia el año de mil y quinientos y veinte y siete*⁵¹.

Il condamnera la présence des Espagnols, leur entreprise de pillages et de violences impardonnables. Il mettra sur le même pied d'égalité les Espagnols et les Indiens. En 1535, il organisera le succès de la Pacification de la Vera Paz au Guatemala avec d'autres dominicains⁵². Triomphant, Las Casas sera nommé *obispo* le 30 mars 1544 à Séville juste avant d'être sollicité par le roi pour continuer sa mission de Pacification⁵³. Il succèdera alors à Juan de Arteaga y Avendaño qui mourut avant d'avoir rejoint le diocèse en 1540.

Toutefois, sa venue en Nouvelle Espagne est très mal perçue par les colons espagnols car Las Casas a dénoncé leurs abus et est l'initiateur des Nouvelles Lois en 1542. L'évêque décide de retourner en Espagne seulement après être resté un peu plus de deux ans à Ciudad Real jusqu'en 1547. Il renoncera à l'évêché en 1550⁵⁴.

⁴⁹ A cette époque, Cumana est une province "*donde cae junta la isleta que llamaban de Cubagua, donde se pescaban las perlas*" (AHS, Tomo I, cap.46). Les Espagnols voulaient mettre la main dessus pour s'enrichir le plus possible. Cependant il y avait un problème de taille dans la région. Les Indiens ne voulaient pas se soumettre et tuaient quiconque venait sur leur territoire. L'objectif de Las Casas était alors de "civiliser" pacifiquement les Indiens rebelles. Cela s'est terminé en désastre pour les Espagnols, la mission dominicaine fut réduite à feu et à sang.

⁵⁰ Marcel Bataillon, *Études sur Bartolomé de Las Casas*, op.cit., Paris, Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques, 1965, p. 85.

⁵¹ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, Tomo I Libro I, cap. 2, op., cit., México, Edición preparada por Edmundo O'Gorman, UNAM, 1967, p. 19.

⁵² La pratique de l'évangélisation pacifique de Las Casas prend toute son ampleur dans la province de la Vera Paz. Les dominicains entrèrent dans cette *Tierra de guerra* ayant pour seule protection le Verbe de l'Évangile qu'ils partageront en langue indigène. L'effort des dominicains fut récompensé comme le défendra Las Casas quelques années plus tard lors de la Controverse de Valladolid.

⁵³ Alvaro Huerga, *Bartolomé de Las Casas Vie et œuvres*, Paris, Les éditions du cerf, 2005, p. 244.

⁵⁴ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, Apéndice 1, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967, p. LXXXV, voir aussi Antonio de Remesal, *Historia general de las Indias occidentales y particular de la gobernación de Chiapa y Guatemala* (1619), Edición del P. Carmelo Saenz de Santa Maria, tomo II, libro octavo, cap. 4, Madrid, 1966, p. 106.

2. Le débat sur la légitimité de la conquête et le statut des Indiens

Statuer sur la condition des Indiens remettait en considération le droit naturel. La société espagnole se construisait sur celle-ci, et la légitimité de la guerre reposait en partie dessus. Tant est si bien qu'un affrontement eut lieu quand Las Casas revint définitivement en Espagne. Le débat, qui allait décider si les Indiens étaient égaux aux Espagnols, opposa Las Casas à Juan Ginés de Sepúlveda. Las Casas a tout fait pour interdire la publication de l'œuvre *Democrates alter* de Sepúlveda qui appelait à la soumission de tous les Indiens⁵⁵.

Le grand débat eut lieu en deux temps, au couvent Saint Grégoire à Valladolid en 1550 et 1551. Il est d'ailleurs plus connu comme étant la *Controverse de Valladolid*. Au final, nous ne savons pas qui des deux a remporté ce débat. Néanmoins, ce qui est important dans cet événement, c'est de garder à l'esprit qu'un Empire a réfléchi sur la condition humaine et a questionné la légitimité de la Conquête qui en a été paralysée (et a emprunté des désignations autres⁵⁶). Comme le souligne Lewis Hanke, ce fut "*l'un des événements les plus curieux de l'histoire occidentale car pour la première fois, et sans doute la dernière, un empire organisa officiellement une enquête sur la justice des méthodes employées pour étendre ses domaines*"⁵⁷. Après ce dernier grand combat, Fray Bartolomé de Las Casas termine sa vie et ses deux œuvres monumentales en Espagne en défendant jusqu'à la fin ses idées et les Indiens d'Amérique.

3. Son œuvre, *Apologética Historia Sumaria*

Les deux grandes œuvres de Las Casas, *Historia... et Apologética...* sont toutes deux complémentaires. Contrairement à la première citée, dans *Apologética*, Fray Bartolomé de Las Casas va démontrer tout au long des 272 chapitres, qui donnent corps à son œuvre, que les Indiens sont égaux aux Espagnols, qu'ils ne montrent aucune incapacité et ne sont pas des êtres inférieurs aux Espagnols. Il décrit les us et coutumes des Indiens d'Amérique. Il exprime clairement que les Indiens jouissent de raison. Son œuvre entière est un plaidoyer du droit des Indien⁵⁸. Sa démarche est moderne pour l'époque : les Indiens, comme les Européens, sont des

⁵⁵ Alvaro Huerga, *Bartolomé de Las Casas Vie et œuvres*, op. cit., Paris, Les éditions du cerf, 2005, p. 309.

⁵⁶ La conquête fait place à la pacification des Indes mais les finalités sont les mêmes.

⁵⁷ Bernard Lavallé, *Au nom des Indiens*, op. cit., Paris, Payot, 2014, p. 47-48.

⁵⁸ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967(1555), p. 3.

êtres humains. Ils sont tous doués de raison. Pour répondre à sa thèse, Las Casas va partir d'une méthode comparatiste. En effet, toutes les grandes civilisations vont être passées au crible.

Comme n'importe quel autre être humain, les Indiens discernent le bon du mauvais ; le juste et l'injuste car l'essence même de Dieu est en chacun selon les lois humaines⁵⁹. Bartolomé de Las Casas souligne l'importance du droit naturel qui doit être propre à chacun. Tout cela s'oppose à la Doctrine de son plus fidèle opposant, Sepúlveda car l'Empire Espagnol ne peut être que l'unique guide, "*lo perfecto debe imperar y dominar sobre lo imperfecto, lo excelente sobre su contrario*"⁶⁰. A l'inverse, *Apologética Historia Sumaria* (ASH) ne porte pas de jugements sur les populations qui étaient là bien avant l'arrivée des Espagnols.

⁵⁹ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967(1555), p. LXIX.

⁶⁰ Juan Ginés de Sepúlveda, *Democrates Segundo ode las justas causas de la guerra contra los Indios* (1550), Edición de Marcelino Menéndez y Pelayo, Edición digital, Clásicos de Historia, 2016, p. 21.

C. Les Hautes Terres mayas à travers les *Relaciones Geográficas*

Depuis la découverte de l'Amérique à la fin du XV^{ème} siècle, la Couronne Espagnole gouvernait à distance ses nouveaux territoires mais ils étaient pour elle globalement inconnus. De jour en jour, sa domination s'étendait sur les territoires indiens. Dès les premiers voyages entrepris vers le Nouveau Monde, les conquistadores ou navigateurs devaient renseigner toutes les terres qu'ils conquéraient afin de tenir au courant la Couronne des découvertes, de l'exploration de ses nouveaux territoires et des possibles exploitations de ressources⁶¹. A l'instar de Colomb, Cortès, Las Casas, Sahagun ou Fernández de Oviedo pour ne citer qu'eux, Pedro de Alvarado, envoyé par Cortés qui avait eu vent d'une ville appelée Utlán plus au sud, écrivit seize *Cartas*. Deux relatent la Conquête du Guatemala en 1524 dans lesquelles il rend compte de son avancée dans les terres guatémaltèques⁶². Il y décrit les nouvelles possessions et leurs populations autochtones. Ce furent les prémisses des *Relaciones Geográficas* (RG) demandées par Philippe II dès 1569⁶³.

Ces RG expriment la nécessité de la Couronne à connaître ses territoires Outre Atlantique. Pour cela, une série de cinquante questions est posée. Ces questions reposent sur les réflexions de López de Velasco, cosmographe et historien. Elles ont pour but de fournir toutes les informations dont a besoin le Conseil des Indes pour dresser un état des lieux afin de s'approprier le savoir des Indiens⁶⁴. Ce questionnaire fut imprimé une première fois en 1577 puis une seconde fois en 1584⁶⁵.

À ce jour, nous avons en notre possession 54 RG du Yucatán, 33 de Mexico et Antequera, 17 de Michoacán, 15 de Tlaxcala, 13 de Guadalajara et 2 du Guatemala. Ce sont ces dernières qui vont nous intéresser dans notre recherche⁶⁶. Les RG rendent compte de la géographie, de l'histoire, de la ou des langues parlées, des coutumes, de la démographie, de l'économie des divers territoires et populations conquis et pacifiés. La connaissance des Vice-Royaumes était primordiale afin que les organisations religieuses, politiques et économiques

⁶¹ Carmen Millán de Benavides, *Epítome de la conquista del Nuevo Reino de Granada: la cosmogonía española del siglo XVI y el conocimiento por cuestionario*, Bogotá, 2001, p. 72.

⁶² Pedro de Alvarado, *Cartas de Relación*, Nota introductoria por Pedro Antonio Escalante Arce, San Salvador, Concultura, 2000 (1524), p. 10

⁶³ René Acuña (editor), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, México, UNAM, 1982, p. 7.

⁶⁴ Samir Boumediene, *La colonisation du savoir, une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Vaux en Velin, Les Editions des mondes à faire, 2016, p. 97.

⁶⁵ René Acuña (editor), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, México, UNAM, 1982, p. 7.

⁶⁶ *Ibid*, p. 12.

de la Couronne reprennent un second souffle à la fin du XVIème siècle⁶⁷. Chaque question a des instructions bien précises et elles orientent les réponses. Elles inquisitionnent silencieusement ce que la Couronne veut savoir pour son hégémonie⁶⁸. D'autres documents, même s'ils ne font pas partie de la collecte d'informations des RG, ont tout autant de renseignements importants quant à la géographie, l'économie, l'histoire, la religion,... des populations natives mayas. Les 2 RG du Guatemala traitent principalement des territoires de l'*Altiplano*. De plus, Acuña, dans son édition des *RG du Guatemala*, insère plusieurs documents qui font écho au travail entrepris par Juan de Estrada y Fernando de Niebla, sur la *RG de Zapotitlán* en 1579, et de Francisco de Villacastín, pour la *RG de Santiago de Atitlán* en 1585. Nous ferons référence notamment ici au document du *Licenciado* Diego García de Palacio, *Carta-Relación* (CR- signée du 8 mars 1576). A cette époque, Gaecía de Palacio avait le poste de *Oidor* de l'Audience de Guatemala. Il explique bien dès le début des enquêtes le rôle qu'il doit entreprendre en tant que haut fonctionnaire de la Couronne :

*Por vuestra cédulas y provisiones está mandado y ordenado a los virreyes, presidentes y gobernadores de estas partes, hagan larga y verdadera relación de la posición de tierras, indios, lenguas, costumbres, ríos, montes y raridades, y cosas de sus distritos de que deba darse cuenta a Vuestra Majestad y ponerse por memoria*⁶⁹.

Nous voyons que, même avant l'entreprise des RG, l'Empire espagnol était soucieux de connaître chaque territoire d'Amérique et notamment ce qui concerne les Hautes Terres Mayas, cette zone montagneuse qui traverse le Chiapas et le Guatemala..

Un second document va nous être aussi d'importante utilité pour argumenter notre propos. Il s'agit de la *Descripción de la provincia de Guatemala* (DPG-1594) écrit par Juan de Pineda. Il est bien différent des autres suscités car il ne mentionne que rarement l'aspect géographique. Il se focalise avant tout sur la perception des tributs auxquels les Indiens doivent se porter garants pour la bonne santé de la Péninsule. Nous pouvons penser qu'il écrit une toute autre réalité quant aux conditions dans lesquelles vivent les populations mayas des Hautes

⁶⁷ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983(1576), p. 8.

⁶⁸ Samir Boumediene, *La colonisation du savoir, une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Vaux en Velin, Les Editions des mondes à faire, 2016, p. 98.

⁶⁹ *Ibid*, op. cit, p. 69.

terres. En effet, alors que quelques années auparavant Francisco Montero de Miranda soulignait la misère extrême dans laquelle vivaient les Indiens :

*Toda su vida [de los indios], desde que nacen hasta que mueren, es una extraña y perpetua pobreza y miseria, que no hay... gente en el mundo, de quien se tenga noticia, que más miseria pase y más general en todo, de pies a cabeza... Viven y mueren en tanta mala ventura, que no se puede entender, sino dellos, en sus mismas casas.*⁷⁰

Pineda, lui, nous écrit que :

*Las tasas y tributos de los dichos indios que tributan a Nos están mucho más bajas, y nos tributan mucho menos de lo que cómodamente nos podrían tributar sin vejación, de que nuestra Real Hacienda recibe agravio y perjuicio*⁷¹.

Il va aussi nous informer dans sa *Description*, comme dans les autres documents, des changements culturels qui s'accroissent depuis plus d'un demi-siècle dans la région maya.

Un dernier document, celui d'Antonio de Ciudad Real, narre le voyage du Franciscain Alonso Ponce. Ce voyage s'entreprend entre 1584 et 1589 en Nouvelle Espagne. La partie du document qui nous intéresse est son passage en territoire maya dont la description de la géographie et des populations est une source intéressante d'informations pour comprendre le changement culturel dans cette zone des Hautes terres.

Dans *AHS*, vingt-quatre chapitres se consacrent aux territoires des Hautes Terres Mayas, du Chiapas au Honduras⁷². Au fil de la lecture de ces chapitres, nous pouvons, grâce aux descriptions faites par Las Casas, apercevoir des changements culturels pointer chez les populations indiennes. Les *Relations Géographiques, Cartes et Descriptions...* que nous venons de présenter, décrivent aussi ces changements. Peu à peu, et souvent sous la contrainte du mode de pensée des Espagnols, les apports culturels de la société espagnole se sont incorporés dans la vie des Mayas des Hautes Terres. C'est ce que nous allons aborder maintenant.

⁷⁰ René Acuña (editor), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 292.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Les Chapitres faisant référence aux territoires des Hautes Terres mayas dans *ASH* sont: Tomo I: 52, 62, 63, 66, 68, 121, 123-125, Tomo II: 177-180, 233- 243.

CHANGEMENTS CULTURELS DES HAUTES TERRES MAYAS

A partir de notre corpus défini, nous allons apercevoir que, dès le début du XVIème, des changements culturels sont apparus suite à la découverte, à la conquête des terres américaines et à l'engouement économique espagnol. Ces changements ont touché toutes les strates des populations mayas des Hautes Terres, et ce, dans plusieurs domaines. Pour débiter notre réflexion, nous nous pencherons sur le plan linguistique. La rencontre entre individus se base principalement sur la communication. Celle-ci a joué un rôle considérable dans l'histoire de la conquête et de la colonisation de l'Amérique. Dans un second chapitre, nous nous intéresserons au religieux. En effet, la religion catholique a tôt fait de voir en ces Nouvelles Terres l'opportunité d'étendre sa foi à l'infini. Pour ce faire, nous aborderons en troisième temps les changements urbains que cela a occasionné. Nous soulignerons les abus des Espagnols et le travail forcé auquel les Indiens furent soumis. Enfin, une dernière partie sera consacrée aux répercussions démographiques, alimentaires, vestimentaires et matérielles liées au contact espagnol qui changeront à tout jamais la manière de vivre des Mayas des Hautes Terres.

D. La langue, système social de communication et de domination

1. Deux mondes lettrés

Las Casas et ses compagnons arrivèrent dès 1535 au Guatemala. En 1545, ils s'aventurèrent au Chiapas pour convertir les natifs à la foi catholique. Mais, il y a un problème de taille. Les Mayas des Hautes Terres et les Espagnols ne se comprennent pas. Parler une langue, l'apprendre et l'écrire furent l'un des premiers obstacles sociaux entre les deux continents. Au moment de la conquête, la différence première a été celle de la langue orale puis de sa représentation écrite. Va s'entreprendre alors au contact des populations une communication non-verbale peu évidente de prime abord du fait des grandes différences des systèmes communicatifs.

Nous sommes confrontés à un problème de représentation culturelle importante. De nombreuses chroniques sur les Mayas durant la période coloniale les décrivent comme des animaux, des barbares, des infidèles⁷³. Des sociétés indigènes n'avaient pas de système d'écriture mais les Espagnols vont le découvrir pour la première en Amérique, en passant par la zone maya en 1517. Leur système d'écriture est logossyllabique et complexe. Il a pour base un système pictural qui embrasse des glyphes et leurs concepts⁷⁴. Toutes les populations indiennes n'étaient pas arrivées à une écriture complète, mais les Mayas depuis plusieurs siècles avaient parfait une écriture de plus en plus développée. La tradition orale ne devenait plus le moyen primordial pour apprendre, partager, se souvenir. Il devenait tout aussi simple d'écrire sur des bâtiments, des poteries ou des livres pour que le savoir se transmette et perdure. Il deviendrait inaltérable⁷⁵. Diego de Landa nous apporte la preuve que les Mayas du Yucatán :

*[Usaban] (...) de ciertos caracteres o letras con las cuales escribían en sus libros sus cosas antiguas y sus ciencias, y con ellas y figuras y algunas señales en las fuguras, entendían sus cosas y las daban a entender y enseñaban. Hallámosles gran número de libros de estas letras*⁷⁶.

Bartolomé de las Casas note bien que "*destos libros vieron algunos nuestros religiosos*⁷⁷", qu'il en a vus de ses propres yeux ("*y aun yo vide parte*⁷⁸"). Il va justement souligner les grandes connaissances des Mayas du Guatemala et leur aptitude à assimiler le Castillan à l'aide de leur écriture. Nous pouvons même être surpris par le fait incroyable que les Mayas connaissaient fort bien la langue des Mexicas, la langue des Aztèques. Ils pouvaient au moyen de cette langue nahuatl retranscrire des prières catholiques ! Dans le chapitre qui traite des *traditions religieuses des Indiens du Guatemala* (Ch. 235), Las Casas nous informe que :

Acaece algunas veces olvidarse algunos de algunas palabras o particularidades de la doctrina que se les predica de la doctrina cristiana, y no sabiendo leer nuestra escritura, escribir toda la doctrina ellos por sus figuras y caracteres muy ingeniosamente, poniendo la figura que corresponderá en la voz y sonido a nuestro vocablo: así como si dijésemos amén,

⁷³ Jesús Bustamante, « La invención del Indio americano y su imagen: cuatro arquetipos entre la percepción y la acción política », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*[En ligne: <http://journals.openedition.org/nuevomundo/71834>, consulté le 16 juillet 2019, p. 1-30.

⁷⁴ Harri Kettunen, Christophe Helmke, " Introducción a los Jeroglíficos Mayas", XVI Conferencia Maya Europea Copenhague 2011, Universidad de Copenhague, 2011, p. 23.

⁷⁵ Miguel León Portilla, *El destino de la palabra, De la oralidad y los códices mesoamericanos a la escritura alfabética*, México, Fondo de Cultura Económica, 1996, p. 13.

⁷⁶ Diego de Landa, *Relación de las cosas de Yucatán*, cap.6, Edición de Miguel Rivera Dorado, Madrid, Alianza Editorial, 2017(1566), p. 250.

⁷⁷ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 235, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 504.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 504.

*ponían pintada una como fuente, y luego un magüey, que en su lengua frisaba con amén, porque llámanlo ametl, y así de todo lo demás*⁷⁹.

Les Mayas grâce à leur ingéniosité vont apprendre à connaître l'Évangile. Souvent sous le joug de la force ecclésiastique, ils écrivaient des livres entiers en leur langue ou en nahuatl. Même s'ils le pensaient haut et fort, les Espagnols n'étaient pas supérieurs aux populations des terres du Nouveau Monde. Nous venons de voir que les Mayas avaient construit un système d'écriture complexe qui aurait pu être optimal s'il n'y avait pas eu la conquête. Las Casas en est témoin. Toujours au chapitre 235, Las Casas appuie cette découverte :

*Yo he visto muncha parte de la doctrina cristiana escripta por sus figuras e imágenes que leían por ellas como yo leía por nuestra letra en una carta, y esto no es artificio de ingenio poco admirable*⁸⁰.

Les Mayas ont retranscrit des phrases complexes espagnoles à l'aide de leur écriture, en mettant des glyphes correspondant, de manière la plus précise possible, aux sons de la langue castillane. L'apprentissage de la langue castillane s'en voit alors facilitée. Ce qui est tout autre et plus difficile pour les Espagnols d'apprendre les langues indiennes. En effet, dans les langues mayas, à l'instar de la langue náhuatl, le système phonétique est beaucoup plus complexe. Les plosives et fricatives glottales n'existent pas dans le système phonétique roman⁸¹. Pour l'écriture, Las Casas, en témoin direct ("yo vide"), nous fait savoir dans le chapitre 63 de son *Apologética*... avec quelle dextérité les natifs d'Amérique écrivent la langue castillane (sous forme alphabétique) et le système musical du Vieux Monde qu'ils ont assimilés de fort belle manière :

*Escribanos de letra de obra para libros de la iglesia, de letra y punto para el canto, son no menos que en lo demás admirables y hacen libros grandes a cada paso. De esta letra común yo vide un libro que me mostró un padre guardián de un monastero de Sant Francisco, que estaba actualmente escribiendo un indio, y es verdad que yo lo tuve por de molde si el guardián no me desengañara*⁸².

⁷⁹ Le titre du chapitre est *Tradiciones religiosas de los Indios de Guatemala*. Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria* tomo II, cap. 235, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967(1555), p. 505.

⁸⁰ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomoII, cap. 235, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967(1555), p. 505.

⁸¹ Georges Baudot, *L'Amérique Espagnole de Philippe II XVIème siècle*, Paris, Hachette, 1981, p. 99.

⁸² Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria* tomo I, cap. 63, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 327. Nous verrons dans le dernier chapitre le rôle de la "*letra y punto para el canto*" car même s'il peut s'agir ici d'une anecdote avec un Indien de Texcoco, cette citation revêt d'une grande importance pour ce qui concerne la région des Hautes Terres mayas en parallèle avec les expéditions dans la Haute Vera Paz.

Comme Bartolomé de Las Casas, José de Acosta en fait de même dans son *Historia Natural...* et compare les livres et les écrits des Mayas du Honduras (comme tous les autres livres de la Nouvelle Espagne) aux livres et écritures chinoise et japonaise :

*Entendí que no tenían tanta curiosidad y delicadeza como las chinas y japones, todavía no les faltaba algún género de letras y libros con que a su modo conservaban las cosas de sus mayores. (...) había unos libros de hojas a su modo, encuadernados o plegados, en que tenían los indios sabios la distribución de sus tiempos, y conocimiento de planetas y animales, y otras cosas naturales, y sus antiguallas, cosa de grande curiosidad y diligencia. Parecióle a un doctrinero que todo aquello debía de ser hechizos y arte de mágica, y porfió que se habían de quemar, y quemaronse aquellos libros*⁸³.

Malheureusement, nous voyons qu'à la fin de cette citation, ce qui est gagné d'un côté se perd de l'autre surtout en ce qui concerne la politique de colonisation, de conversion et civilisation. Beaucoup trop d'habitudes indiennes sont cataloguées comme idolâtres aux yeux des Espagnols et de la religion catholique et les livres des Indiens en font les frais. L'exemple le plus connu est l'autodafé au Yucatan en 1562 par Diego de Landa⁸⁴. La Couronne espagnole condamna ces actes et les franciscains furent bannis par la suite du territoire maya⁸⁵. Mais Las Casas, bien avant, fait l'amère constatation que les livres mayas "*se han quemado por parecer de los frailes, pareciéndoles, por lo que tocaba a la religión, en este tiempo y principio de su conversión quizá no les hiciese daño*"⁸⁶.

Un peu plus loin, Acosta pose la question de la suppression de l'Histoire maya, comme celle de la Nouvelle Espagne en général, au profit de l'Histoire espagnole car "*después no sólo los indios sino españoles curiosos, que deseaban saber secretos de aquella tierra*"⁸⁷ ne pouvaient plus y avoir accès. Les Espagnols voulurent que toute mémoire collective des populations indigènes disparût. Des bibliothèques entières ont brûlé et l'Histoire de populations indiennes a souvent été réécrite par des Espagnols ou des Métis qui ont officialisé une histoire remaniée. Quelques années après l'Autodafé, Diego de Landa écrit sa *Relation des choses du*

⁸³ José de Acosta, *Historia Natural y moral de las Indias*, edición preparada por Edmundo O'Gorman, Libro VI, cap. 7, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1940 (1589), p. 288.

⁸⁴ Diego de Landa, *Relation des choses du Yucatan*, cap.18, Edition de l'Abbé Brasseur de Bourbourg, Paris, Auguste Durand, 1864(1566), p. 104. Diego de Landa ordonna que soient brûlés des codex et des idoles à Mani, dans le centre du Yucatan. 27 codex et 5 000 idoles venaient de disparaître à tout jamais. Voir Michel Davoust, "La découverte de l'écriture maya par les chroniqueurs et religieux espagnols du XVIème et XVIIème siècle", *Amerindia*, num. 19/20, 1995, p. 365-376.

⁸⁵ Caroline Cunill, "Siete cartas inéditas de Yucatán: Comunicación privada entre mayas y españoles, y explotación ilegal del añil en el siglo XVI", *Estudios de Cultura Maya*, Num. 45, UNAM, 2013, p. 91-120.

⁸⁶ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 235, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967, p. 504.

⁸⁷ *Ibid.*

Yucatán, s'appropriant de cette manière la culture yucatèque. Il faudra attendre 1582, pour qu'un Yucatèque de Mani, Gaspar Antonio Chi, écrive une œuvre sur les coutumes de la péninsule. Il fut éduqué par les missionnaires et l'un des principaux informateurs lors des questionnaires des *Relations Géographiques du Yucatan*⁸⁸.

2. Vers un paysage linguistique hybride

Nous allons maintenant nous centrer plus spécialement sur les territoires mayas de l'*Altiplano*. Dès le début de sa *CR*, Diego García de Palacio liste les diverses langues parlées dans les Hautes Terres. Il fait état de la division des populations mayas même s'il ne pense pas à distinguer les différentes ethnies qui peuvent parler plusieurs langues. Nous ne pouvons pas lui en vouloir puisque de nos jours la question de l'ethnicité est très subjective. Elle dépend de la définition prise⁸⁹ et l'Empire espagnol regroupait toute la population sous la seule dénomination d'*Indien*. Néanmoins, l'analyse de Diego García de Palacio est intéressante car elle nous montre à quel point la province du Guatemala était morcelée en plusieurs territoires. Tout au long de sa *RC*, il mentionne une trentaine de langues selon les différentes régions où elles se parlent. Ici nous avons un aperçu⁹⁰ :

*A la de Chiapas: chiapaneca, zoque, mexicanam, zozil, zeldalquelen. En la de Soconusco: la mexicana corrupta y la materna y vibeltleca. En los de los Suchitepeques y Cuauthemala: mame y achi, cuahutemalteca, chicnauteca, hutateca, chirrichota. Los Yzalcos y costa de Guazacapán: la popoluca [langue originaire de Veracruz] y pipil. La Verapaz: oconchi, cacchi, colchi [...]*⁹¹.

De plus, il ajoute un détail qui montre bien à quel point les Espagnols avaient des difficultés à communiquer avec les Indiens et les efforts des Ordres religieux à vouloir parler

⁸⁸ Matthias Strecker, Jorge Artieda, "La relación de algunas costumbres (1582) de Gaspar Antonio Chi", *Estudios de Historia Novohispana*, UNAM, vol. 6, 1978, p. 1-25, Lien: <http://www.historicas.unam.mx/publicaciones/revistas/novohispana/pdf/novo06/0065.PDF>, (consulté le 15 juillet 2019).

⁸⁹ Gouëset, Vincent, Le "tournant ethnique" du XXI^{ème} siècle et ses limites », *Géographie de l'Amérique Latine* (DUREAU Françoise, GOUËSET Vincent, dir.), Rennes, PUR, 2006, p. 87-136. Tout cela dépend en effet du mode de désignation du critère linguistique et territorial. Les Espagnols ne faisaient pas de différences. Toutes les populations étaient des Indiens. García de Palacio, avec son analyse linguistique visibilise les différentes populations mayas, un précurseur en la matière.

⁹⁰ Voir en annexe 5, *Cuadro de lenguas mencionadas en la carta-relación de Diego García de Palacio*, in. Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983(1576), p. 24.

⁹¹ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 69-70.

le plus de langues possibles afin de christianiser et civiliser les populations indiennes au plus vite. Palacio souligne ces difficultés et ne peut s'empêcher d'écrire que :

*En cada una de ellas hay y hablan los naturales diferentes lenguas, que parece fue el artificio más mañoso que el Demonio tuvo en todas estas partes para plantar discordia, confundiéndolos con tantas y tan diferentes lenguas como tienen*⁹²

Toujours est-il, qu'il note que, non loin de Santiago de las Caballos, à Guazacapán, les indiens parlent "*la lengua mexicana aunque la propia es popoluca*"⁹³. Dans la RG de Zapotitlán, Juan de Estrada souligne aussi cette tendance à parler le nahuatl non loin de Xicalapa, langue qui apparemment s'y est généralisée car :

*Usánse en esta provincia tres lenguas, según los que las entienden: la mexicana, que es la general; y la otra, que llaman achi, que es la materna desta costa, y otra que se llama mame*⁹⁴.

Cela s'explique par les relations économiques qu'ont entretenu les Aztèques et les Mayas⁹⁵. Mais cela est aussi dû à la politique de la Couronne d'unifier linguistiquement les différentes populations afin de garantir une meilleure domination. Selon les travaux de McQuown, Rivet et Loukotka et leur classification des langues amérindiennes, il y avait en Amérique plus de deux mille langues amérindiennes parlées au XVIème siècle⁹⁶. La meilleure façon pour dominer les territoires américains a été d'imposer des *lenguas generales*, comme le nahuatl ou le quechua qui allaient pallier la difficulté linguistique. Elles unifiaient par la suite les différents territoires en une même et unique langue⁹⁷. Théoriquement, dans les Hautes Terres mayas, cette uniformisation aurait pu être possible. Nous le voyons dans la RG du village d'Atitlán à l'ouest de la capitale non loin de Quetzaltenango où :

*La lengua de los naturales dél, y la principal que entre ellos se trata y comunica, es la suya materna [...] aunque también entienden otras lenguas que difieren de la suya. [...]. Y algunos entienden la lengua mexicana*⁹⁸.

⁹² Ibid.

⁹³ Ibid, p. 72.

⁹⁴ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 36.

⁹⁵ Karen Dakin, Nuestro pesar, nuestra aflicción. tunetuliniliz, tucucuca. Memorias en lengua náhuatl enviadas a Felipe II por indígenas del Valle de Guatemala hacia 1572, México, UNAM, 1996, p. 168.

⁹⁶ C. F. Voegelin and F. M. Voegelin "Anthropological Linguistics", *Languages of the World: Native America*, Fascicle Two Vol. 7, No. 7, 1965, p. 1-150.

⁹⁷ Georges Baudot, *Felipe II frente a las culturas y a los discursos prehispánicos de América. De la transculturación a la erradicación*, Caravelle, n°78, 2002, p. 37-56.

⁹⁸ René Acuña (editor), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, México, UNAM, 1982, p. 82.

En 1570, Philippe II dut jongler entre les différentes propositions d'uniformisation linguistique: fallait-il *castillaniser* ou apprendre les langues indigènes? Ce qui était le plus simple, c'était d'apprendre les langues indigènes pour transmettre la doctrine et la foi⁹⁹. En 1550 déjà, une *Real Cédula* ordonnait l'enseignement du castillan. Beaucoup revendiquèrent l'enseignement du nahuatl (comme l'ont fait Sahagún ou Acosta). Par contre, Las Casas dans *ASH*, a très peu parlé des différentes langues parlées dans les Hautes Terres mayas. Il n'a pas relevé que le nahuatl était autant parlé. Tant de choses se sont passées depuis son départ de l'Évêché du Chiapas en 1550. L'expansion dominicaine dans la région n'était qu'à ses débuts et l'expérience retranscrite dans son *Apologética* peut aussi bien être antérieure à cette date. Toutefois, souligne Georges Baudot, à partir de 1590, bien que Philippe II ait prôné une transculturation américano-espagnole, celui-ci décida d'imposer le castillan. Dès lors, les enfants devaient l'apprendre. Son enseignement s'imposa dans les couvents quelques années plus tard où les femmes indiennes avaient l'interdiction de parler leur langue maternelle¹⁰⁰. Le roi fit toutefois preuve de prudence car :

No parece conveniente apremiarlos a que dejen su lengua natural, mas se podrán poner maestros para los que voluntariamente quisieren aprender la castellana, y se dé orden como se haga guardar lo que está mandado en no proveer los curatos, sino a quien sepa la de los indios¹⁰¹.

Sur ce sujet, Jan de Vos nous fait partager un document de l'Audience de Guatemala daté de 1579. Cette dernière ordonne que les ordonnances soient traduites en nahuatl, sous le texte espagnol, afin que les Indiens prennent connaissances de leurs obligations¹⁰² pour qu'ils se dévouent corps et âmes au service personnel¹⁰³. Ainsi, ils ne pouvaient plus dire qu'ils n'avaient pas été prévenus. Un exemple de plus qui montre que l'apprentissage du nahuatl dans les communautés mayas tend à se généraliser.

Cependant, il faut reconnaître qu'avant la conquête espagnole la domination aztèque en certains endroits se faisait de plus en plus intense. Le nahuatl fut utilisé comme *lingua franca* notamment dans le Soconusco, bassin de la culture du cacao, les Aztèques en raffolaient.

⁹⁹ Jorge Pinto Rodríguez, "La fuerza de la palabra. Evangelización y resistencia indígena", *Revista de Indias*, Madrid, Centro de de Estudios Históricos, vol. LIII, n° 109, 1993, p. 677 – 698.

¹⁰⁰ Georges Baudot, *Felipe II frente a las culturas y a los discursos prehispánicos de América. De la transculturación a la erradicación*, Caravelle, n°78, 2002, p. 37-56.

¹⁰¹ *Ibid*, op.cit.

¹⁰² Voir annexe 6, *La Audiencia de Guatemala ordena que los mandamientos a los pueblos de Indios de Chiapa vayan en la lengua castellana y al pie de ellos tengan un sumario en lengua mexicana*

¹⁰³ Voir *infra*, p. 50.

Beaucoup de mots nahuatl entrèrent alors dans le vocabulaire maya. Ainsi il n'est pas rare lors des transactions que :

*[Cuenten] estos naturales el cacao por zontles [zonte], xiquipiles y cargas; un zontle es cuatrocientas almendras, un xequetil, veinte zontles, que son ocho mil almendras, y una carga tres xequetiles son veinte y cuatro mil almendras*¹⁰⁴.

Le vocabulaire nahuatl est utilisé principalement pour la nourriture (*chía, elote, zapote,...*), le commerce (*milpa, tianguiz,...*), la communication (*chontal, naguatato,...*)¹⁰⁵. Il ne faut pas oublier non plus la présence du nahuatl dans les toponymes. Les villages et villes mayas importantes aux yeux des Aztèques, puis des Espagnols, changèrent de nom : Iximché fut la capitale des Cakchiqueles qui avait été fondée vers 1470. Lors de l'arrivée de Pedro de Alvarado elle fut rebaptisée Tecpán, nom nahuatl, puis Santiago de Guatemala par les Espagnols. L'ancienne capitale fut ensuite désertée après l'éruption du volcan de Agua en 1541 et reconstruite à quelques kilomètres. Nous avons aussi comme exemple K'umarcaaj, capitale K'iche qui prit le nom d'Utatlán après sa chute face à l'*Adelantado* et ses troupes tlaxcaltèques et mixtèques. Xetulul, ville K'iche, ou Pa Tolul en achi, qui signifie "*lugar de los zapotes*" qui a été rebaptisée Zapotitlán en 1524, nom nahuatl qui porte la même signification¹⁰⁶. Dans la *Carta-Relación* de Diego García de Palacio, nous voyons bien le changement que subissent les territoires mayas quand Palacio décrit les territoires de l'Audience de Guatemala :

*En que se se incluye este distrito que comienza de los postreros términos de Teguantepeque y acaba en los de Costa Rica, corre sureste-noroeste trescientas y más leguas. Está dividida en trece provinciales principales [...]: Chiapa, Soconusco, Suchitepeques, Cuauhthemalan, Verapaz, Yzalcos, San Salvador, San Miguel, Honduras, Chuluteca, Nicaragua, Taguzgalpa, Costa Rica.*¹⁰⁷

Cette citation souligne que la Couronne espagnole ordonne, crée et découpe à sa guise de nouveaux territoires. Elle les modèle à son image puisqu'ils lui appartiennent de plein droit. Elle ne se soucie pas des conséquences culturelles des natifs. Peu ou prou de provinces vont conserver leur nom d'origine maya. L'Amérique Centrale arborera la domination espagnole tant

¹⁰⁴ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 75.

¹⁰⁵ *Ibid*, p.145.

¹⁰⁶ Tulul signifie zapotl (sapote). Voir *çapote* in, Tomás de Coto (René Acuña editor), *Thesaurus verboru[m]: Vocabulario de la lengua cakchiquel u [el] guatemalteca : nuevamente hecho y recopilado con summo estudio, trabajo y erudición* (c. 1650), México, 1983, p. 124.

¹⁰⁷ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 80.

sur le plan linguistique, économique, politique et religieux (et l'évangélisation pacifique de Las Casas dans le territoire Tezulutlán, rebaptisé par la suite Vera Paz, en est un parfait exemple).

Nous savons que le territoire est métissé par les différentes populations qui l'ont dominé. Mais ce sont bien les théonymes espagnols qui vont dessiner à leur manière les nouvelles terres acquises. Les exemples dans les *RG* sont foisonnants. La réponse à la question 12 de Juan de Estreda y Fernando de Niebla dans la *Relation de Zapotitlán* est éloquente :

Pondré aquí algunos pueblos, comenzando de la ciudad de Guatemala: que hay, hasta el pueblo de Izapa, dos leguas; y, de Izapa a Patzicía, otras dos (...); de Patzum al Tolimán Alto, hay cinco leguas no grandes; y, del Tolimán a Atitlán, hay tres leguas grandes; y, de Atitlán al Rancho de San Bartolomé, cuatro; y, del Rancho a San Bartolomé, dos; y a este pueblo de San Antonio, otras dos; y, de San Antonio a Zamayaque, legua y media; y, de allí a San Francisco, otras dos; y, de San Francisco Zapotitlán a San Luis, tres; y, de allí a Santa Catalina, dos; y, de Santa Catalina a los Ranchos, cuatro (en los Ranchos se acaba la jurisdicción desta provincia por la costa) ; de los Ranchos a Tilapa, hay otras cuatro leguas. Tilapa es de la provincia de Soconusco.¹⁰⁸

Ils énumèrent même les nouveaux noms des villages en précisant l'ancien nom nahuatl ou maya du village. Dès les premières pages des *RG* nous voyons toute l'ampleur de la conquête et la formation d'un nouveau paysage linguistique. Une page se tourne, sans concession, laissant place à une culture hybride. La réponse à la question 13 de la *Relation de Zapotitlán* nous informe sur ce changement :

Lo que quiere[n] decir en lengua de Indias los nombres de los pueblos, y lo que significan: lo que pude saber es que el pueblo de San Francisco Zapotitlán (de donde tomó la denominación esta provincia) se llama así en lengua mexicana por tomar, como tomó, el nombre de una fruta, de que hay mucha en la comarca donde está aquel pueblo, que se llama zapotes. San Antonio Suchitepeque se llamaba antiguamente Suchitepeque, porque hay muchos árboles que llevan muchas flores y de muy diferentes maneras. Y, por llamarse las flores en lengua mexicana súchiles se llamó el pueblo Suchitepeque, que quiere decir “lugar de flores”.

El pueblo de Atitlán es donde está la laguna que llaman de Atitlán. Es muy buen lugar y grande, de más de mil tributarios. Llámase así, porque Atitlan quiere decir “lugar que está cabe el agua”, como en efecto está junto a la laguna [...].

El pueblo de San Bartolomé se llamaba Aguacatepet, que, en lengua mexicana, quiere decir “lugar donde hay muchos aguacates”, que es una fruta de la tierra.

¹⁰⁸ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 40.

*San Juan de Nahualapa tomó la denominación del río que va junto a él, que se llama Nagualat-que quiere decir "río bravo, temeroso y feroz"*¹⁰⁹.

Juan de Pineda énumère de nombreux villages. Plus il s'éloigne de la capitale lors de son trajet et monte dans les hauteurs et plus les villages gardent leur anciens noms. Nous avons par exemple en nous éloignant progressivement : *La ciudad de Gracias a Dios, San Pedro, Cartago, San Agustín, Osolutlán, Nestiquipaque,...*, et bien d'autres¹¹⁰. Ce phénomène s'explique par la lente inculturation¹¹¹ des diverses populations habitant dans les plus hautes altitudes de l'*Altiplano* maya. L'espace géographique occupé par les Mayas, dans son expansion maximale, couvrait un territoire de presque quatre cent mille kilomètres carrés¹¹² et comme nous l'avons dit en introduction, il couvrait les États mexicains du Yucatán, Campeche, Quintana Roo et la partie orientale du Chiapas et Tabasco ainsi qu'une grande partie du Guatemala et sa zone frontalière avec le Honduras et Salvador. C'est dire la multitude d'ethnies qui communiquaient avec des langues bien distinctes et nombres de villes et villages ont gardé leur nom originel. Ils traduisent de cette façon la résistance à l'envahisseur. Les différentes populations qui résistèrent au christianisme ont pu sauvegarder leur langue qui est encore parlée de nos jours¹¹³. La géographie, le climat, les faibles ressources minières (synonyme du faible intérêt économique espagnol pour certaines régions) et les villages éloignés les uns des autres à des altitudes extrêmes ont empêché l'expansion espagnole dans les derniers villages indiens qui ont échappé au contrôle des Espagnols¹¹⁴.

Pour conclure cette partie, les changements linguistiques sont survenus à partir de la Conquête en territoire maya. Nous pouvons affirmer que la langue a joué un rôle important dans l'acculturation des hommes du Nouveau-Monde¹¹⁵. Elle a été l'outil primordial pour amener la

¹⁰⁹ *Ibid*, p. 41-42.

¹¹⁰ Juan de Pineda, "Descripción de la Provincia de Guatemala", *Anales de la Sociedad de Geografía y Historia de Guatemala*, Guatemala Tomo I, Anyo 1, núm. 4, 1925 (1594), p. 327 – 363.

¹¹¹ Cf *supra*, p. 13

¹¹² Jean-Noël Salomon, « Le déclin de la civilisation classique Maya : explications », *Les Cahiers d'Outre- Mer* [En ligne], 246, Avril-Juin 2009, consulté le 05 juillet 2019

¹¹³ Voir annexe 7, *Cartes des aires linguistiques mayas de nos jours* qui montre cette résistance avec la survivance des langues mayas depuis la conquête et plus spécialement sur le territoire de l'*Altiplano*.

¹¹⁴ Héctor Pérez Brignoli, "Desafío de la Multiculturalidad", *Segundo Informe sobre Desarrollo Humano en Centroamérica y Panamá*, Costa Rica, San José, 2003, p. 1-30. Lien: https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:W6uZS-SsHesJ:https://estadonacion.or.cr/files/bibliotecavirtual/centroamerica/002/Hector_Perez_Brignoli.pdf+&cd=18&hl=en&ct=clnk&gl=fr, (consulté le 2 mars 2019)

¹¹⁵ Salvador Toscano, "Chiapas, su arte y su historia coloniales", *Anales del Instituto de investigación estéticas*, México, UNAM, núm. 8, 1942, p. 27-43.

"vraie foi" aux populations indigènes. Pour cela, les religieux espagnols ont dû apprendre une voire plusieurs langues indigènes pour "pacifier" les populations locales. A partir de 1529, 429 religieux dominicains ont foulé les terres du Chiapas et du Guatemala¹¹⁶. Dès 1525, les franciscains arrivèrent un peu plus tôt et entreprirent la christianisation des Indiens. Quant à l'Ordre des mercédaires, il arriva un peu plus tard (en 1537). Mais c'est lui qui initia avant les autres l'évangélisation au Guatemala¹¹⁷.

A titre d'exemple, plus de la moitié des dominicains parlaient une langue indigène et les autres en parlaient deux et plus. Le but était d'"évangéliser" le plus de natifs possibles. Milagros Ciudad Suárez souligne même qu'un religieux parlait 8 langues indigènes¹¹⁸! Les Dominicains, comme les autres Ordres religieux, se sont attelés à la tâche d'apprendre le plus de langues possibles, en écrire des grammaires, des dictionnaires,... Comme exemple fondamental dans l'évangélisation des Indiens, Domingo de Vico, frère dominicain, écrit *Theologia Indorum* entre 1550 et 1555¹¹⁹. C'est une œuvre importante dans le processus de la conversion des Mayas K'iches. Il connaissait le kaqchiquel, le quiché, le tzutuhil, le kekchi, le chol et le pocomán, langues principales des Hautes Terres mayas. Son œuvre enseigne la doctrine chrétienne dont il a traduit des parties, dans une parfaite maîtrise du vocabulaire k'iche. Il y incorpore la cosmogonie maya dans l'histoire du christianisme¹²⁰. Mais même si l'érudition des religieux n'était point à négliger, au premier plan se dessinait bien la volonté de communiquer le plus rapidement possible avec les Indiens afin de les christianiser. C'est que nous allons aborder dans le chapitre suivant.

¹¹⁶ Milagros Ciudad Suárez, *Los dominicos, un grupo de poder en Chiapas y Guatemala. Siglos XVI y XVII*, Sevilla, Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla, 1996, p. 128.

¹¹⁷ Salvador Toscano, "Chiapas, su arte y su historia coloniales", *Anales del Instituto de investigación estéticas*, México, UNAM, núm. 8, 1942, p. 27-43.

¹¹⁸ *Ibid*, p. 144.

¹¹⁹ Cristina Bredt-Kriszat, "Un texto religioso de mediados del siglo xvi en Guatemala: la *Theologia Indorum*, de fray domingo de vico", *Revista ALDABA*, Ciudad Autónoma de Melilla, núm. 28, 1996, p. 225-233.

¹²⁰ *Ibid*.

E. Guerre de religions

1. Un chemin vers la rédemption ?

Le monothéisme chrétien et le polythéisme de la religion maya vont s'affronter. Tout de suite, voyant les horreurs des sacrifices humains, l'Église du Vieux Monde va tout entreprendre pour exterminer les divinités auxquelles les Indiens apportaient des offrandes et qu'ils vénéraient lors de cérémonies. Et les religieux catholiques, dans la région maya, ont vite voulu mettre à leur image le quotidien des familles mayas¹²¹. La transmission du savoir indigène se faisant essentiellement par l'oralité, et nous constatons que depuis la conquête des Espagnols, la genèse du monde maya était en train de dépérir au même rythme que son histoire. La transmission orale était importante dans la survivance de la culture et des rites indiens « *pero (...) este modo era defectuoso*¹²² » et :

*Munchas de sus antigüedades contándose tuvieron falta, y otras de diversa manera se contaron, y aunque algunas tienen verosimilitud y de las verdaderas algún rastro, empero están en muchas partes depravadas*¹²³.

Dans *ASH*, Las Casas se réfère à une des croyances qui existait parmi un des peuples mayas, au sein des paysans. Il existait un couple divin : "Xchel" (Ix Chel Ya, déesse de la Lune) et "Xtcamna" (Itzamna ou zmana ou dans Las Casas Izona, dieu de la pluie)¹²⁴. Ils eurent treize enfants. Mais des treize seulement deux eurent le pouvoir de créer : Huncheven et Hunaham. Ils créèrent la terre, le soleil, la lune et les étoiles. Quant aux autres, ils furent changés en "vasos viles de servicio"¹²⁵ car ils agirent contre la volonté de leurs parents dans la création du monde. De plus, Bartolomé de Las Casas informe que les artisans ont fait des sacrifices à Huncheven et à Hunaham pour les aider dans leurs créations. Néanmoins, ces deux idoles étaient considérées comme des hommes divins et non comme des dieux. Les artisans considéraient que le dieu supérieur était ce qu'ils appelaient en langue maya *Cavovil* (qui se traduit en mexica par

¹²¹ Gundrun de Lenkersdorf, *Los mayas bajo el régimen colonial*, México, UNAM, Revista Digital Universitaria, 2012, Vol. 13 Núm. 11, p. 1 – 8.

¹²² Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 235, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 505.

¹²³ *Ibid.*

¹²⁴ Itzmana était l'une des principales divinités et une variante locale des populations maya de Hautes Terres. Elle disparut par la suite au profit du culte des divinités Chacs des mayas Yuacatèques. Voir J.Eric S. Thompson, *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Paris, Edition Payot & Rivages, 1993, p. 250.

¹²⁵ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 235, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 505-206.

*Teutl*¹²⁶). Nous voyons que Fray Bartolomé de La Casas distingue ici différents divinités dans la religion maya et non un dieu unique comme c'est le cas dans la religion judéo-chrétienne.

L'Eglise va prêcher la bonne parole et va pallier le manque d'efficacité de la conquête militaire pour la conversion et la "civilisation" des populations autochtones. Las Casas, dans son œuvre *Del único modo de atraer a todos los pueblos a la verdadera religión*, démontre qu'au nom de Dieu, les peuples indigènes peuvent se soumettre pacifiquement à la Couronne grâce à l'Évangélisation pacifique. Suite à l'accord et au contrat fait avec le gouverneur du Guatemala Alonso de Maldonado en 1537 pour l'expédition de la Vera Paz, Las Casas, accompagné de ses compagnons dominicains Rodrigo de Ladrada, Pedro de Angulo et Luis Cáncer, se dirigea vers sa mission afin de faire taire tout détracteur sur cette conquête spirituelle. Nous allons nous attarder sur la manière dont les religieux ont procédé pour convertir la population.

Les dominicains entrèrent dans la *Tierra de guerra*. Ils n'avaient que pour unique protection le Verbe de l'Évangile¹²⁷ qu'ils partageront en langue indigène. Le lieu était tout trouvé. La pratique se ferait dans la province de Tuzulutlán qui résistait jusqu'alors aux entreprises espagnoles. Cette province sera connue par la suite sous le nom de Vera Paz. Mais les religieux voulurent tester cette méthode de pacification, avant d'entrer dans la *Tierra de guerra* (la future Vera Paz), dans une zone moins dangereuse, non loin de Cobán¹²⁸.

Avec l'aide de marchands mayas chargés de pacotilles qui auront appris les Évangiles en langue indienne "*mais en vers mesurés et rimés à la façon des chansons espagnoles*"¹²⁹, les Dominicains s'apprêtent à commencer leur expérience. Cela ne se fit pas en quelques semaines sinon en plusieurs mois. Quand les marchands mayas apprirent bien les chants, ils partirent dans les villages, vendant des objets sans très grande valeur aux habitants, chose que les Espagnols savaient très bien faire depuis la découverte de l'Amérique. C'est à la vue des Caciques qu'ils se mirent en scène et partagèrent leurs chants, inconnus des Indiens de la région. Ces chants narrent la création du monde, les nouveaux préceptes religieux, l'adoption d'un meilleur comportement et la fin de la vénération de ces soi-disant dieux en quête de sang¹³⁰. Les chants

¹²⁶ *Ibid.*

¹²⁷ Charles Guillen, *Bartolomé de Las Casas une biographie*, Paris, Les éditions du cerf, 1995, p. 118.

¹²⁸ *Copán*, ancienne cité maya au Honduras, proche de la frontière avec le Guatemala. A ne pas confondre avec *Cobán* qui se trouve dans les Hautes Terres de la Verapaz au Guatemala.

¹²⁹ Marcel Bataillon, *Études sur Bartolomé de Las Casas*, op.cit., Paris, Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques, 1965 p. 139. Cf infra, p. 91

¹³⁰ *Ibid.*

décrivent aussi les dominicains, leur non-violence, leurs intentions nobles car ils vouent uniquement leur cœur à leur Dieu unique. Et cela porte ses fruits après quelques jours. En effet, un cacique est curieux de connaître ces hommes qui prônent la paix¹³¹. Une messe est dite par Luis Cáncer et le cacique ordonne de brûler leurs idoles suite à quoi les villages alentours ont été invités à faire de même. Nous voyons ici le pouvoir de la communication, la subtilité et l'innovation pour rassembler les foules et les convertir. Ce fut un succès. Las Casas entreprend alors de se rendre sur les terres de Tezulutlán, et s'attend au même résultat pour rapporter d'autres futurs fidèles vers la foi catholique. D'ailleurs, dans *ASH*, Las Casas partage son expérience et nous fait part de la dévotion chaque fois plus prégnante au sein des communautés indigènes. Tout d'abord, il souligne la relation qu'il peut y avoir entre le "tigre"¹³² et les péchés qu'auraient fait les Indiens :

Si acaecía topar algún tigre, confesaban: « tantos pecados tengo, no me mates » ; y si caminaban muncho en compañía juntos, sentábanse y decían que aquel tigre era pecado de alguno, y que al que allí iba culpado aquél mataría¹³³

Las Casas, non mécontent de lui, relate la réussite de son évangélisation pacifique et souligne l'importance du Dieu véridique dans la vie de tous les jours, non loin de l'Alta Vera Paz :

Acaeció estando nuestros religiosos en la provincia de la Vera Paz, iban por un camino un marido y su mujer y salióles un tigre. La mujer, como lo vio, comenzó a santiguar y decir la doctrina que los religiosos les enseñaban, que en su lengua llaman Thy, y como la mujer decía la doctrina, decía el marido : « Da voces y deja agora el Thy ». Ella no curó sino decir su Thy a alta voce hasta que el tigre huyó y se fue, y ellos muy contentos vinieron luego a los religiosos con su presentillo, haciendo gracias porque Dios los había librado del tigre, y contáronles lo que había acaecido¹³⁴

Il est intéressant de noter la façon dont Las Casas rédige son propos. Il donne un contre-exemple, telle une leçon, sur les croyances indigènes, par lesquelles le *divin* se préoccupe de ses fidèles. Et c'est par l'apprentissage que l'on trouve le vrai chemin :

¹³¹ *Ibid*, p. 140.

¹³² Les Espagnols n'ayant jamais vu de jaguar nomment l'animal *tigre* par substitution, car mot qui tend à se rapprocher le plus de l'animal américain du fait de caractéristiques physiques similaires.

¹³³ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 177, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 224.

¹³⁴ *Ibid*.

Acaeció también en el mismo pueblo venir un tigre a una casa de una mujer, cuyo marido estaba absente, y ella tenía cerrada la puerta, y haciendo el tigre algún estruendo en la puerta por entrar, la mujer, creyendo que era persona, abrió la puerta, y visto el tigre, dijo : « Señor, no me mates, que no tengo más de tres pecados ». El tigre arremetió con ella y matóla¹³⁵

L'enseignement ecclésiastique ne manque pas de succès. Les Indiens comprirent que la femme mourut pour avoir parlé à un animal, le jaguar, et non au Dieu véridique. Pour les Tzotziles, un des peuples mayas du Chiapas, le jaguar peut apporter des forces *maléfiques*¹³⁶. Dans le chapitre 234, *Gobierno y policia de la provincia de Guatemala*, Bartolomé de Las Casas mentionne ce "demonio" qui peut prendre possession du corps des personnes, alors devenues sorciers ou sorcières :

Cualquiera que era brujo o bruja, quemaban y llamabanlo en su lengua balan, que quiere decir tigre, porque el demonio se revestía a quienes en ellos y por sus prestigios hacía que pareciesen tigres a quien los miraba (...). Éstos hacían muchos daños, y por esto los quemaban¹³⁷.

Francisco Montero de Miranda rapporte des faits similaires dans sa *Descripción de la provincia de la Verapaz* à la fin du XVIème siècle, avait-il lu auparavant les écrits de Bartolomé de Las Casas? La ressemblance des faits est troublante et confirme la conversion religieuse des populations mayas et le déclin de la religion maya:

Los tigres son casi de la misma naturaleza, traidores y carniceros, aunque mayores y mucho más bravos. Y antiguamente hacían tanta riza en los pobres indios desnudos y sin armas, y estaban tan encarnizados, que de sus mismas casas los sacaban arrastrando, y los despedezaban y comían. Y lo que peor, era que, doquiera que el indio vía al tigre, le tenía por dios o por diablo, y luego se arrodillaban y humillaban rogándoles no les comiesen. Y esto era lo que el otro se quería. Dicen que tienen ponzoña en las uñas; y así vemos que algunos, que fueron dellos arañados, nunca curan de la herida, hasta morir. Después que entró la cristiandad, y comenzaron a tomar ánimo los indios y fe en Dios, han muerto muchos destos tigres y no se osan ya burlar con ellos, y aun parecen ya muy malos¹³⁸.

¹³⁵ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 179, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 224.

¹³⁶ María del Carmen Valverde Valdés "El jaguar entre los mayas. Entidad oscura y ambivalente", Mexico, Arqueología Mexicana núm. 72, pp. 47-51.

¹³⁷ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 179, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 502. Las casas s'étend plus longuement sur l'intervention diabolique des tigres au chapitre 95, p. 496.

¹³⁸ Francisco Montero de Miranda, "Memoria y descripción de la Provincia de Vera Paz" , in. *Relaciones Geográficas de Guatemala siglo XVI*, Edición de René Acuña, México, UNAM, 1982 (n.d), p. 223 – 258.

Las Casas montre que son entreprise pacifique donne de bons résultats quant à l'expansion de la foi catholique et au bon traitement des Indiens. De son côté, Francisco Montero de Miranda affirme qu'à la fin du XVI^{ème} siècle, les Indiens vouent le culte à la chrétienté et ont délaissé leurs croyances et pratiques préhispaniques tombées dans l'oubli :

*De los ritos y costumbres antiguas destas gentes, de su religión y fiestas y regocijos y juegos, y ceremonias en los casamientos, cazas y pescas, y de las muchas supersticiones que tenían, no hay que decir porque, por la misericordia de Dios y beneficio de la cristiandad, ya no hay memoria ni rastro de nada*¹³⁹.

Les Indiens de plus en plus dévots vont jusqu'à condamner leurs croyances anciennes. Ils remercient les religieux de leur avoir montré la « Voie ». Bartolomé de Las Casas rapporte dans *ASH* une anecdote partagée par des frères dominicains au Chiapas qui souligne ce fait :

*Certificáronme los religiosos de Sancto Domingo, apóstoles verdaderos del obispado de Chiapa, que las gentes de allí se confesaban al Dios verdadero de todos los que tenían por pecados, y entre ellos se acusaban de haber adorado los ídolos, y daban por causa, a Dios, de haberlo hecho, por el gran miedo que tenían del demonio, y porque sus padres lo acostumbraban*¹⁴⁰

Cette information est d'une importance primordiale quant à l'évolution des croyances en Chiapas, dans les Territoires des Hautes Terres et plus généralement sur tout l'ensemble de la Nouvelle Espagne. Le résultat est sans appel. Nous voyons ici l'évolution sur une seule génération! Les enfants en arrivent même à dénoncer ici les actes d'*idolâtrie* pratiqués par leurs parents, lesquels honorent et veulent encore honorer le panthéon maya alors que les jeunes ne croient (ne veulent, ne peuvent?) plus qu'en un seul dieu, le vrai, le tout puissant, celui de la religion catholique. Cette dévotion devient maintenant partie intégrante de leur identité. Et cela fonctionne : deux fois par an, les nouveaux convertis demandaient pardon pour avoir été si aveugles autrefois, « *con tanta compunción y arrepentimiento que verlos era cosa digna de consideración* »¹⁴¹.

Un autre exemple, survenu à Cobán en Alta Vera Paz, est conté par le *fraile*. Les bouches de l'enfer, baptisées ainsi par les Espagnols, ne sont d'autre que l'entrée vers l'Inframonde, le

¹³⁹ Francisco Montero de Miranda, "Memoria y descripción de la Provincia de Vera Paz", in. *Relaciones Geográficas de Guatemala siglo XVI*, Edición de René Acuña, México, UNAM, 1982 (n.d.), p. 223 – 258.

¹⁴⁰ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 179, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 212.

¹⁴¹ *Ibid.*

monde souterrain : *Chixibalba* en K'iche ou *Mictlan* en Nahuatl. Cet exemple, que l'on pourrait même appeler initiation, va renforcer le fait que les Mayas ont toujours été dans l'erreur de croire en leurs Dieux tutélaires et en différents mondes. L'entrée vers les mondes souterrains mayas se trouvait à Cobán. Afin de montrer l'erreur de leur croyance, Las Casas et d'autres religieux partirent en expédition vers le lieu où était située cette entrée, dans un arbre, engloutie par ses racines, obturée par Ixbalanqué¹⁴² :

Llegado al lugar, y halló un guijarro durísimo como un pilar, de cerca de un estado, metido cuasi todo en la tierra por entre unas raíces de un árbol que lo abrazaban, como había mucho tiempo que lo habían cercado ; y hecho un cuerpo todo consigo ; comenzaronlo a cavar y a cortar las raíces, y como era muy difícil de acabar, acordaba el religioso, por cosa de burla, dejallo. Pero el señor, llamado don Gaspar dijo al religioso : « Padre, no conviene por alguna manera dejallo, porque será confirmar en su error a los naturales desta tierra, creyendo que tú y nosotros de miedo no osamos tocarlo, o que comenzándolo a tocar nos lo defendió el diablo ; déjenos ; que nosotros poco a poco trabajaremos y con ayuda de Dios lo llegaremos al cabo ». El religioso, visto el buen consejo del señor don Gaspar, da prisa que lo caven y corten aquellas raíces, y así cortaron el árbol y sacaron el mármol o guijarro y quitóse luego el error y miedo que en aquella gente había el demonio engendrado¹⁴³.

Nous pouvons constater dans cet extrait que don Gaspar a un rôle fondamental dans l'évangélisation des Mayas de la *Vera Paz*. Il aide les dominicains dans leur tâche. Pour comprendre qui est ce personnage, il faut remonter au début de l'Evangélisation Pacifique. Antonio de Remesal résume une cédule qui souligne le rôle et l'aide précieuse des seigneurs de la *Vera Paz* apportés aux dominicains. Ils ont été remerciés par la Couronne et les tributs de leur village s'en virent diminués¹⁴⁴ :

yo [el]he sido informado que (...)don Jorge, principal del pueblo de Tecpanatitan y don Miguel, principal del pueblo de Zizicatzünango, y don Gaspar, Principal del pueblo de Tequizistlán, juntamente con Fray Bartolomé de las Casas e Fray Pedro de Angulo, han trabajado en traer de paz los naturales de las Provincias de Tezutlán , que están de guerra. A los cuales, dichos principales he mandado escribir, encargándoles que juntamente con los dichos religiosos o con cualquiera dellos entren en las dichas provincias que así están de guerra y procuren de traer de paz a los naturales dellas. E porque podría ser que alguno de vosotros quisiese impedir o impidiese a los dichos Caciques, que no fuesen a entender en los susodicho: lo cual sería causa que se dejase de efectuar una obra tan buena. Yo vos mando, que si los dichos principales de su voluntad quisieren ir a entender en la dicha pacificación, los dejes y consintais ir libremente sin que en ello les pongais ni consintais poner embarazo ni impedimento alguno, antes los ayudeis y favorecáis en lo que se les ofreciere para el viaje,

¹⁴² Dans la cosmogonie maya, Ixbalanqué, protège les vivants des Seigneurs de Xibalba, l'inframonde.

¹⁴³ *Ibid.*, cap. 235, p. 506-507.

¹⁴⁴ Michel Bertrand, "Réflexion au tour de la naissance de San Pablo Rabinal", *Vingt étude sur le Mexique et le Guatemala* (coord. Alain Breton, Jean-Pierre Berthe, Sylvie Lecoin), Toulouse, PUM, 1993, p. 342.

*que en ello me servireis. Fecha en Talevera a veinte y ocho días del mes de Enero de mil y quinientos y cuarenta y uno*¹⁴⁵.

Cependant, Marcel Bataillon conclut que, quelques années après, en 1545, don Gaspar vécut dans la misère alors qu'il aurait pu être gouverneur de sa contrée avec tous les services qu'il avait rendus à la Couronne¹⁴⁶. Nous devons insister sur le fait que les *principales* étaient des guides en qui la population pouvait faire confiance. Une fois que ceux-ci acceptaient la sainte religion, ils partageaient leur expérience et les Indiens étaient plus susceptibles de se convertir.

En outre, Las Casas n'hésite pas à conter ce qui relève du cadre exceptionnel, ce qui ne peut être que de l'œuvre du Tout-Puissant. Il partage son expérience personnelle quand il était au Chiapas :

*Otra cosa referiré yo, harto nueva en todas las Indias, y que hasta hoy en ninguna parte de ellas se ha hallado, y está es como aquel reino entrase también, por cercanía, dentro de los límites de mi obispado de Chiapa*¹⁴⁷.

Les voies du Seigneur sont impénétrables et « *finalmente, secretos son estos que sólo Dios los sabe* »¹⁴⁸. Depuis longtemps les peuples mayas avaient eu vent de la trinité :

*Hallé allí un clérigo, bueno, de edad madura y honrado, que sabía la lengua de los indios por haber vivido en él algunos años ; (...) el cual, a cabo de ciertos meses y aun creo que de un año, me escribió que había hallado un señor principal que, inquiriéndole de su creencia y religión antigua que por aquel reino solían tener, le dijo que ellos cognoscían y creían en Dios que estaba en el cielo, y que aqueste Dios era Padre y Hijo y Espíritu Sancto, y que el Padre se llama Izona, que había criado los hombres y todas las cosas ; el Hijo tenía por nombre Bacab, el cual nació de una doncella siempre virgen, llamada Chibirias, que está en el cielo con Dios. Al Espíritu Sancto nombraban Echuac. Izona dicen que quiere decir el Gran Padre, el de Bacab, que es el Hijo, dicen que lo mató Eopuco, y lo hizo azotar y puso una corona de espinas, y que lo puso tendido los brazos en un palo, no entendiendo que estaba clavado, sino atado (y así para lo significar extendía los brazos), donde finalmente murió; estuvo tres días muerto, y al tercero, que tornó a vivir y se subió al cielo y que allá está con su Padre*¹⁴⁹.

¹⁴⁵ Antonio de Remesal, *Historia general de las indias occidentales, y particular de la gobernación de chiapa y guatemala*, tomo I, libro III, cap. 21, Guatemala, Biblioteca "Goathemala" de la sociedad de geografía e historia, 1932 (1619), p. 228.

¹⁴⁶ Marcel Bataillon. "La Vera Paz. Roman et histoire". In : *Bulletin Hispanique*, tome 53, n°3, 1951. p. 235-300.

¹⁴⁷ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, cap. 123, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 648.

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ *Ibid.*

Cette citation tirée de l'*AHS* est pour le moins très intéressante. Nous voyons bien là le concept de la Trinité. Nous pouvons alors avancer qu'il y a eu transculturation entre les cultures mayas et espagnoles. Dans cette citation, il est question des Mayas du Yucatán qui ont emprunté les concepts du Père, du Fils et du Saint Esprit de la chrétienté pour se les approprier à leur façon. Ici, *Izona* (Itzamna ou Zamna) est le dieu principal maya du savoir, celui à l'origine du ciel, de la terre et de la vie, le dieu de la pluie¹⁵⁰. *Chibirias* (*ix chebel yax*), déesse de la lune qui a eu un fils ; *Bacab*, porteur du monde¹⁵¹; avec *Itzmana*. Elle serait rattachée à la médecine et à la procréation¹⁵². *Echuac* (*Ek Chauh*), dieu du commerce et du cacao, est identifié comme Vénus¹⁵³. Les Mayas ont adapté l'enseignement de la religion catholique à leurs propres croyances pour qu'elles puissent survivre et pallier aussi la perte du savoir comme l'a souligné Montero de Miranda. Nous avons un exemple similaire, bien qu'architectural, non loin la ville de Cholula, dans l'état de Puebla. En effet, l'église Santa Maria Tonantzintla, montre le syncrétisme religieux par lequel fusionnent la cosmogonie préhispanique du Mexique central et la religion catholique.

Nous devons comprendre que Las Casas à aucun moment ne dénigre la cosmogonie des Mayas comme ont pu le faire d'autres religieux. Il fait le parallèle avec les religions égyptienne, grecque, romaine,... et traduit que telle partie de l'histoire maya évoque le Déluge et une autre la fin du monde par exemple¹⁵⁴. Grâce à ce rapprochement, il a été plus facile pour les Indiens d'assimiler la foi chrétienne, et, plus que tout, de cesser la pratique des rites sacrificiels.

¹⁵⁰ Rocío García Valgañón, " La representación de los ancianos mayas prehispánicos desde una perspectiva de género", *Temas americanistas: historia y diversidad cultural* (Sandra Olivero Guidobono, Jose Luis Cano Ortigosa, coords), Sevilla, 2015, p. 655 – 666.

¹⁵¹ *Ibid.*, selon Rocío García Valagañón, *Bacab " parece estar relacionado con los cuatro rumbos de la tierra, así como con el quinto, el central, con el cielo, el agua y el tiempo; por lo que su tarea pudo haber sido la de mantener el orden cósmico del tiempo y el espacio, separando el cielo de la tierra para permitir la vida, por medio de la magia y de su sabiduría, no de la fuerza física. Pero también es responsable de su destrucción "*.

¹⁵² *Ibid.* Pour approfondir, dans l'œuvre de Macarios de Magnésie, *Le Monogénèse*, écrit entre le III-IV^e siècle, d'après J.C., Richard Goulet, dans l'appendice exégétique, souligne que dans le Livre IV "*il semble que le Christ pourrait être responsable de la destruction du monde*". Voir Macarios de Magnésie, *Le Monogénèse*, édition par Richard Goulet, tome II, Paris, 2003, p. 422.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 177, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 213.

2. L'idéologie divergente du sacrifice

Dans la cosmogonie mésoaméricaine, les dieux ont créé l'humanité avec leur propre sang. Comme pour les autres populations amérindiennes, les Mayas vivent alors avec cette responsabilité de remercier leurs Dieux dans la création de l'univers et des hommes. En effet, les mayas avaient besoin de sang car les terres avaient besoin d'eau. Les rites sacrificiels avaient pour but de payer cette dette de sang. Elle était devenue une obsession pour les peuples mayas. Le sang était l'aliment divin et les dieux en retour favorisaient la venue des pluies, les bonnes récoltes, la fertilité. Le sacrifice humain et l'autosacrifice n'étaient pas une pratique exclusive de la région maya. De nombreux autres peuples mésoaméricains en avaient recours jusqu'à ce que la conquête espagnole veuille endiguer leurs pratiques religieuses barbares et idolâtres. Bien que les sacrifices pussent revêtir des approches différentes dans la cosmogonie propre aux différentes populations, celles-ci se rejoignaient sous une même croyance : offrir du sang aux dieux pour ainsi conserver l'équilibre des forces de l'univers. Par exemple, le *Popol Vuh*, document considéré comme la *bible* maya des peuples K'iches, révèle comment les sacrifices humains ont commencé au nom de Tohil, dieu patron, dieu du feu et de la tempête, qui demandait à son peuple le cœur et le sang des tribus conquises¹⁵⁵. Les peuples vaincus lui étaient offerts en sacrifice. L'extirpation du cœur de leur corps en était l'offrande et "*esta era la abertura que había dicho Tohil: que sacrificaran a todas las tribus ante él, que se les arrancara el corazón del pecho y del sobaco*"¹⁵⁶.

Selon les Espagnols du XVI^e siècle, les Indiens de la Nouvelle-Espagne se distinguèrent du reste des peuples du monde entier pour les très nombreux sacrifices cruels et sanglants, sans ressentir une once de remords, sans n'y voir aucun péché, sans pleurer, sans être touchés ou horrifiés. Ils rendaient un grand service à leurs dieux. Bartolomé de Las Casas, dans son *ASH* nous informe que les sacrifices sont aussi pratiqués dans les Hautes Terres mayas, tout comme l'ont pratiqué les Egyptiens, les Grecs, les Romains,...

Les sacrifices d'enfants étaient répandus sur tout le continent américain. Dans les Hautes Terres mayas, ces enfants étaient le plus souvent soit des orphelins, soit des enfants qui

¹⁵⁵ Mercedes de la Garza, "Origen, estructura y temporalidad del cosmos", *Religión maya*, Madrid, Editorial Trotta, 2002, p. 61.

¹⁵⁶ Adrián Recinos (ed.), *Popol Vuh, Las antiguas historias del Quiché*, Tercera parte, Cap. VI, México, Fondo de Cultura Económica, 1993, p. 115.

présentaient des problèmes physiques ou bien encore des enfants achetés dans d'autres contrées. Ils étaient considérés comme des êtres purs et le plus souvent sacrifiés au nom du dieu de la pluie, Chaac¹⁵⁷. Aussi, beaucoup de sacrifiés étaient des prisonniers de guerre. Par exemple, en temps de guerre, dans la province du Guatemala, les grands seigneurs des villes ennemis et leurs enfants étaient sacrifiés au nom des Dieux des vainqueurs. Ces derniers procédaient ensuite à l'anthropophagie "*por asombrar y poner miedo y terror a los enemigos*"¹⁵⁸. Même si les actes religieux peuvent paraître extrêmes, Bartolomé de Las Casas ne porte aucun jugement négatif sur la religion des Indiens du Guatemala et sur leurs cérémonies sacrificielles. A ses yeux, elle a ses dignes rituels comme n'importe quelle autre religion :

*La carne demás de los sacrificados la cocían y aderezaban y la comían como cosa sanctísima a los dioses consagrada, y era felice el que della alcanzaba un bocado. Las manos y los pies y otras partes delicadas presentábanse al gran sacerdote y al rey como cosa más sabrosa y estimada*¹⁵⁹.

Cependant, cette époque des sacrifices est déjà révolue dans les écrits de Bartolomé de Las Casas (les verbes sont à l'imparfait, ce qui montre qu'il y a eu finitude). Néanmoins, Diego García de Palacio, dans sa relation écrite en 1576, nous donne une information importante dans la continuité des rites mayas dans la région de Copán que suivaient les caciques indiens. Ces sacrifices étaient alors pratiqués en toute clandestinité mais ne survenaient pas plus de deux fois dans l'année, au moment du solstice d'été et du solstice d'hiver. A la fin du XVIème siècle, l'époque des sacrifices est lointaine mais celui des enfants est encore perçu comme de grande importance pour les récoltes et a perduré dans le temps. On peut émettre l'hypothèse que ce sont les pratiques les plus importantes, celles qui préservent la vie des populations, qui se maintiennent plus longtemps alors que d'autres qui sont déjà tombées dans l'oubli :

*Hacían dos sacrificios solemnes cada año, de día: el uno a principio de invierno, y otro a principio de verano; y este sacrificio era oculto, que sólo lo veían los caciques y principales, y era dentro de la casa de oración, y los que sacrificaban para este sacrificio eran muchachos de seis hasta doce, bastardos y criados entre ellos*¹⁶⁰.

¹⁵⁷ Maciej A. Jabłoński, "La tipología del sacrificio humano en la cultura Maya pre-colonial y época colonial temprana : su comparación con el sacrificio en los casos de los Mochicas e Incas", *Contributions in New World Archaeology*, num. 8, 2015, p. 123-141.

¹⁵⁸ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap.234, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 503.

¹⁵⁹ *Ibid.*, cap. 177, p. 221.

¹⁶⁰ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 83.

Les représentants de l'Église catholique ont apporté le Verbe de la religion catholique qui avait la force et la prétention d'être universelle, d'être la seule religion pour détourner des fausses croyances les Indiens dans le but qu'ils aillent vers l'unique dieu véridique. En effet, pour Sepúlveda, le seul fait que les Indiens pratiquent le sacrifice imposait de surcroît directement le droit de les conquérir. C'était l'une des principales raisons pour démontrer que la Conquête de l'Amérique était juste¹⁶¹. A l'inverse, Bartolomé de Las Casas démontre la haute religiosité et le grand dévouement des Indiens, et notamment des Mayas. Pour lui, on ne peut pas leur reprocher d'avoir été trompé par le Diable car c'est lui qui les a conduits sur cette voie¹⁶². Les nouveaux convertis œuvreraient selon lui avec autant de dévotion dans la pratique de la foi catholique et de son dieu unique qu'ils l'avaient fait dans la pratique de leurs anciennes croyances.

Cependant, la compréhension de la foi catholique que prodiguaient les ordres religieux espagnols étaient reçus différemment par les indiens, notamment au Chiapas et au Guatemala. Après avoir prêché la Bonne Parole chrétienne et sauvé les Indiens de leur aveuglement religieux, ceux-ci ont interprété les abus qu'ils ont supportés de la part des Espagnols comme des valeurs justes. Antonio de Remesal en fait le constat. La religion catholique, à force de prôner sa véridique foi et sa droiture civilisatrice, en fait les frais. En effet, Remesal remarque un changement radical chez les Mayas baptisés :

*Las costumbres eran peores que en su infidelidad: por demás que ningún vicio antiguo perdieron, particularmente de la sensualidad, se les añadieron algunas que vian en los cristianos y no los tenían por tales: y el que antes de bautizado, no hurtaba, no juraba, no mataba, no mentía, no robaba mujeres, si hacía algo de esto después de bautizado, decía: ya me voy haciendo un poco cristiano. (...) Eran peores los indios bautizados que los infieles*¹⁶³

Le témoignage d'Antonio de Remesal nous montre les défauts et les vices de la société espagnole et c'est pourtant celle-ci, en se croyant supérieure, qui va s'épandre sur tous les territoires mayas, et ce, grâce à son système implacable de réductions et de formations de villages d'indiens qui ont eu pour but de stabiliser l'hégémonie politique, institutionnelle et religieuse espagnole¹⁶⁴. L'exemple de Mani dans le Yucatan reflète cette violence des religieux dans l'endoctrinement des Mayas. La brutalité avec laquelle les religieux obligeaient les populations mayas à abandonner leurs villages a eu raison des suicides en masse des Indiens et

¹⁶¹ Marialba Pastor, "La visión cristiana del sacrificio humano", *Arqueología Mexicana*, UNAM, num. 63, 2003, p. 58-63.

¹⁶² *Ibid.*

¹⁶³ Antonio de Remesal, *Historia General de las Indias occidentales y particular de la gobernación de Chiapa y Guatemala*, tomo I, libro 6, cap. 7, Edición del P. Carmelo Saenz de Santa María, Madrid, 1964(1619), p. 422.

¹⁶⁴ Gudrun Lenkersdorf, *Repúblicas de Indios, Pueblos Mayas en Chiapas, siglo XVI*, México, UNAM, 2001, p. 174.

de la fuite des populations. A Mani, suite à la découverte de rites idolâtres, Diego de Landa soumit les Indiens à de terribles tortures et humiliations. Un capitaine, Sebastián Vázquez informa le Vice-roi le 23 octobre 1563 de ces agissements¹⁶⁵: 6 330 indigènes ont dû payer des amendes, 4 549 indigènes qui portaient le *sambenito*, vêtement de la honte (habit que normalement portaient les personnes condamnées par le tribunal inquisitorial), ont été humiliés sur la place publique, 84 ont eu les cheveux rasés et ont été fouettés. 158 Indiens sont morts durant les interrogatoires ou des suites de tortures et 13 se sont suicidés¹⁶⁶. On comprend aisément pourquoi les Mayas ont voulu retrouver leurs croyances. Un *encomendero* de Motul, dans le Yucatán, en fait le constat suivant au seigneur du village :

*Vivían antiguamente más sanos y había indios muy viejos que ahora; entiéndese que por vivir entonces con más libertad y conforme a su natural y costumbres (porque sus señores les permitían) muchas cosas contra razón, cristianidad y buena orden, lo cual en la era presente no se les permite*¹⁶⁷.

¹⁶⁵ Melchor Campos García, "El paganismo maya como resistencia a la evangelización y colonización española, 1546-1761", *Relaciones*, Universidad autónoma de Yucatán, núm. 52, 1992, p. 111-134.

¹⁶⁶ Inga Clendinnen, *Ambivalent conquests, Maya and Spaniard in Yucatan, 1517-1570*, United Kingdom, Cambridge University Press, 1998, p. 76-77.

¹⁶⁷ *Relaciones histórico-geográficas de la gobernación de Yucatán* (Mercedez de la Garza coord.), Tomo I, México, UNAM 1983, p. 272.

F. Transformation urbaine et ses conséquences

1. Politique de la Couronne espagnole

La Nouvelle-Espagne est un territoire de l'Empire espagnol. Il couvre une grande partie de l'Amérique du Nord et Centrale entre les XVI^e et XIX^e siècles. La Couronne va étendre sa domination vers le nord (dont l'Audience de Guadalajara en 1560) et le sud (l'Audience de Guatemala, instituée en 1543) grâce à la conquête du Guatemala en 1524 par Pedro Alvarado puis de celle du Chiapas par Diego de Mazariegos en 1528. Les Espagnols veulent imposer leur hégémonie et la vision européenne de la politique territoriale. Les différentes ethnies mayas devront accepter cette domination. Leurs territoires ne leur appartiendront plus alors que dans les Hautes Terres, habitaient Choles, Tzotziles, Tzeltales, Tojolabales, Chujes, Ixiles, Mames, Quiches, Cakchiqueles, Tzutuhiles, et autre vingtaine de populations mayas différentes¹⁶⁸. Chaque population avait un territoire bien établi et ce territoire, avant l'arrivée des Espagnols, était aussi sujet à convoitise. Les guerres de territoires entre K'iches, Kaqchikeles et Tzutuhiles sont fréquentes mais l'empire aztèque aussi fut intéressé par la région guatémaltèque. En effet, nous savons qu'Ahuizotl, huitième empereur de Mexico aurait étendu sa prédominance de l'empire jusqu'aux terres du Guatemala¹⁶⁹.

A l'époque préhispanique, les formes de gouvernement chez les Mayas n'étaient ni unipersonnelles ni monarchiques, elles n'avaient pas du tout le même type de structures que les Espagnols ont pu trouver au Mexique Central. Au Yucatan, par exemple, il a été question de positions «*multepales*» (*mul* signifie groupe et *tepal* gouverner)¹⁷⁰. En 1528, les premiers Espagnols fondateurs de la Villa Real au Chiapas, aujourd'hui San Cristobal de Las Casas dans l'état du Chiapas, ont déclaré que :

¹⁶⁸ Aurore Monod-Becquelin, *Parlons Tzeltal, une langue Maya du Mexique*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 18.

¹⁶⁹ Odile Roger, Ernesto H. Turner, *Organización económica y social de los aztecas y de las culturas que les preceden*, México, UAMUA, 1993, p. 86.

¹⁷⁰ Eva Eggebrecht, Arne Eggebrecht, *Maya amaq' - Mundo maya*, Iximulew (Guatemala), Cholsamaj, 2001, p. 108.

En toda esta tierra no hay señores naturales sino como cosa de behetrías¹⁷¹. ponen cada día nuevos señores, y lo que al más pobre masegual se le antoja y quiere, por allí se rige y siguen los otros¹⁷²

Il n'y avait pas non plus de capitales mais plusieurs centres de pouvoir qui interagissaient entre eux. Par conséquent, les conquistadores étaient confus et ne savaient pas où aller pour établir leur monopole et se plaignaient que ces Indiens "*no [sabían] a quién obedecer*"¹⁷³. À titre d'exemple de comparaison, nous pouvons prendre la chute de l'empire aztèque. Quand la civilisation aztèque s'est effondrée, tout l'empire s'est disloqué en seulement deux années. La conquête des territoires mayas a duré bien plus longtemps et la domination espagnole ne fut pas aussi spectaculaire qu'elle ne l'a été dans le Mexique Central car il existait plusieurs royaumes bien distincts. Aucune vassalité n'existait. Les Mayas vivaient dans une multitude de petits États que les Espagnols ont dû conquérir un à un. Souvent, quand un village était conquis, un autre défendait les positions que les Espagnols pensaient avoir déjà gagnées. Au moment de la conquête en 1524, la majeure partie des indigènes qui habitaient le territoire des Hautes Terres, l'occupait de manières dispersées et en petites populations. Plus l'on montait dans les hauteurs, plus les villages devenaient petits et éloignés¹⁷⁴. Les villages se trouvaient non loin d'un cours d'eau et de terres cultivables ce qui le rendait viable. Las Casas, au chapitre 66 dans son *AHS*, mentionne et décrit de façon très précise comment les populations occupent le sol et souligne alors la hiérarchie du monde maya :

En algunas provincias y regiones tenían sus poblaciones a trechos como barrios, de la manera que en nuestra España lo están desparcidos en la provincia de Galicia y en las montañas ; y esto, por la mayor parte, suelen ser las poblaciones desparcidas en las sierras del reino de Guatemala, y en otras partes a aquella tierra semejantes, puesto que los principios o cabezas de los pueblos, lugares, villas o ciudades, que eran donde estaban los templos y el culto de los dioses se celebraba, y las casas reales de los reyes y señores estaban acompañados con algunas casas de principales personas, de las cuales había muchas juntas, doscientas y quinientas y mil casas ; y el otro pueblo estaba por los cerros y valles derramados, el cual acaecía de ser de diez mil y quince mil y más vecinos¹⁷⁵

¹⁷¹ Selon Joan Corominas in *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, 1998, la behetría est un village qui choisit d'élire de plein droit son seigneur.

¹⁷² Antonio de Remesal, *Historia general de las indias occidentales, y particular de la gobernación de chiapa y guatemala*, tomo II, libro 7, cap. XXI, Guatemala, Biblioteca "Goathemala" de la sociedad de geografía e historia, 1932 (1619), p. 130.

¹⁷³ *Ibid.*

¹⁷⁴ Elias Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985, p. 139.

¹⁷⁵ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, cap. 66, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 244.

Le dominicain a essayé de comprendre le plus parfaitement possible le mode de vie des Mayas même si sa fascination allait bien au-delà de toute objectivité. Nous avons ici un témoignage de premier choix quant à la structure urbaine des populations qui habitaient les Hautes Terres du Chiapas et du Guatemala. Le terme de *principal* n'est pas à prendre ici au sens européen. Il ne se réfère pas ici à la gente noble qui l'autorise à gouverner sinon que les *principales* peuvent se référer aux Anciens à l'époque préhispanique¹⁷⁶. En effet, dans *Las Memorias en lengua nahuatl enviadas a Felipe II por indigenas del Valle de Guatemala hacia 1572*, Karen Dakin nous informe que les *principales* du village de Santa Ana signent en náhuatl: "timochinti veuetque nican Santa Ana" traduit par "nosotros todos los ancianos [veuetque] de aquí, de Santa Ana"¹⁷⁷. La question d'hérédité ne se posait sans doute pas comme elle pouvait l'être dans les monarchies du Vieux Monde. Ce sont les personnes les plus sages qui étaient élues comme *principales* et la survie de ce vocabulaire, même s'il y a eu un glissement linguistique qui en a modifié le sens premier, l'atteste historiquement. Mais tout ceci allait changer. De « *cierto número de viejos escogidos por votos* », les Espagnols réduisirent le nombre de *principales* en instaurant le *cacicazgo* "para se servir de los indios e se entender con una cabeza, e no con tantas"¹⁷⁸.

Suite à la chute de Tenochtitlan, la conquête et la colonisation ont apporté une toute autre gouvernance du pouvoir. Les institutions de la société maya ont été désarticulées et remplacées par l'administration civile et religieuse imposée par l'empire espagnol pendant la période coloniale, asseyant de ce fait un pouvoir monarchique et hiérarchique depuis la péninsule ibérique et la capitale de la Nouvelle Espagne, Mexico¹⁷⁹. Les Espagnols commencèrent dès le début de la conquête à modifier l'ordre politique et social des natifs en créant des villages d'indiens afin de mieux les assujettir.

¹⁷⁶ Gudrun Lenkersdorf, *Repúblicas de Indios, Pueblos Mayas en Chiapas, siglo XVI*, México, UNAM, 2001, p. 151.

¹⁷⁷ Karen Dakin, *Nuestro pesar, nuestra aflicción. Tunetuliniliz, Tucucua. Memorias en lengua náhuatl enviadas a Felipe II por indígenas del valle de guatemala hacia 1572*, México, UNAM, 1996, p. 38-39.

¹⁷⁸ Gudrun Lenkersdorf, *Repúblicas de Indios, Pueblos Mayas en Chiapas, siglo XVI, op. cit.*, México, UNAM, 2001, p. 152.

¹⁷⁹ Alfonso Caso (dir.), *Métodos y resultados de la política indigenista en México*, México, Ediciones del Instituto Nacional Indigenista, 1958, p. 80.

Les Espagnols avaient l'intention d'instaurer leur mode de vie. Ce qui avait totalement échoué dans les îles de la Caraïbe¹⁸⁰. Soumettre les Mayas, s'installer sur leurs terres et les amener à servir les colons a été un processus difficile, coûteux et peu concluant. Comme nous l'avons dit, les Mayas se retiraient dans les hauts plateaux depuis la Real Cédula du 10 juin 1540¹⁸¹. L'idée était de réduire des villages indigènes pour en créer de nouveaux¹⁸². En 1567, au Chiapas, Fray Pedro Lorenzo de la Nada fonde la ville de Palenque, non loin des ruines de l'ancienne ville préhispanique du même nom. Il a réuni des familles Zendales et Choles. Par contre, il échouera à plusieurs reprises à convaincre les Lacantún d'accepter la foi catholique et de sortir de la forêt pour qu'ils rejoignent les autres Indiens à Palenque¹⁸³. Le système de réduction était avant tout un moyen de *coloniser* de la manière la plus pacifique qu'il soit les Indiens. Mais si les populations se réunissaient sous une même localité, les différentes ethnies conservaient un certain sens d'individualité. Beaucoup d'indigènes étaient réduits contre leur volonté et les autorités espagnoles avaient souvent des difficultés pour contenir les différentes populations indiennes dans leur nouvelle ville car des tensions montèrent entre elles¹⁸⁴. Il faut ajouter que les faibles ressources qui existaient dans les *Altos* et les distances qui séparaient les villages entre eux affaiblirent le développement pérenne des réductions. Mais globalement, ces dernières jouèrent un grand rôle dans le processus d'acculturation. Las Casas montre à quel point cela fut désastreux, notamment dans le royaume K'iche, car avant :

*Creció siempre aqueste reino de Ultatlán en gente y autoridad hasta que vinieron a él los españoles, y entonces estaba en la cumbre de su mayor felicidad, y era en tanto grado, que por el rey del se colaban y confirmaban, aprobaban y autorizaban todos los señores y señoríos y jurisdicciones de las provincias y reinos comarcas, como el de Tecucuitán y Guatemala y de Atitlán, los cuales eran grandes poblaciones y tenían mucha tierra poblabada, y en cada uno dellos había su rey y señor a quien muchos señores otros inferiores obedecían*¹⁸⁵.

¹⁸⁰ W. George Lovell, *Conquista y cambio cultural, La sierra de los Cuchumatanes de Guatemala 1500-1821*, Centro de Investigaciones Regionales de Mesoamérica, Guatemala/Plumsock Mesoamerican Studies, USA, 1990, p. 77.

¹⁸¹ *Real Cédula al gobernador y al obispo de Guatemala ordenando la concentración de la población indígena en pueblo*, AGCA. A. 1.23, leg. 4575, fol. 51, in. Francisco de Solano (editor), *Normas y leyes de la ciudad hispanoamericana: 1492-1600*, Madrid, 1996, p. 166.

¹⁸² Luis Reyes García, " Movimientos demográficos en la población indígena de Chiapas durante la época Colonial", *La Palabra y el Hombre*, México, Universidad Veracruzana, 1962, no. 21, p. 25-48.

¹⁸³ Jan de Vos, *Fray Pedro Lorenzo de la Nada, Misionero de Chiapas y Tabasco*, Mexico, Centzontle, 2010, p. 62.

¹⁸⁴ *Ibid*, p. 120.

¹⁸⁵ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 234, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 501.

Il souligne aussi ce changement et la fin des gouvernements mayas suite à la chute d'Utatlán durant la Conquête menée par Pedro de Alvarado et ses troupes :

El reino de Guatemala en la parte que va por las sierras estaban ciudades cercadas de cava muy honda como la que se llamaba Guatimala, y otra que era en sí la cabeza del reino, llamada Ultatlán, (...), y otros pueblos sin número de aquellas sierras. Por la parte de los llanos a la costa de la Mar del Sur, toda tierra felicísima cuando al principio entraron por aquella tierra los españoles, eran tantos y tan grandes los pueblos y lugares y de tan inmensas gentes poblados, que los que iban delante volvían muchas veces atrás al capitán pidiéndole albricias, que habían hallado otra ciudad como la de México, y esto cuasi a cada paso, como las veían tan grandes¹⁸⁶.

La région est très tôt soumise aux Espagnols et l'emploi de l'imparfait montre bien qu'il y a eu un changement urbain conséquent depuis l'arrivée des Espagnols. Le Royaume d'Utatlán est le premier à tomber suite aux différentes alliances mayas, et ce, dès avril 1524. Pedro et Gonzalo de Alvarado, à la tête de plusieurs campagnes militaires, ont petit à petit prit le contrôle de la région grâce à des alliances contre les K'ichés. Leur défaite facilita plus ou moins l'expansion espagnole sur les autres territoires. Les différentes batailles et la soumission progressive des différentes populations mayas sont narrées par Francisco Hernández Arana Xajilá dans le *Memorial de Sololá, los anales de los Kaqchiqueles* et retrace date par date l'avancée de l'Adelantado – Pedro de Alvarado - en terres mayas. La chute d'Uspantán en 1530, racontée par Fuentes y Guzmán, est synonyme de domination espagnole dans la sierra des Cuchumatanes¹⁸⁷. Les villes importantes tombent les unes après les autres. Les indigènes se sont organisés et ont fait face aux Espagnols qui ont été maintes fois surpris par leur ténacité. D'ailleurs les Lacandons ont résisté à leurs attaques jusqu'au XVII^e siècle mais tout en étant obligés de se déplacer. En effet, ils ont dû migrer vers le sud du Yucatan jusque dans la forêt du Petén du fait de l'avancée des Espagnols sur les terres basses de l'ancien empire maya¹⁸⁸.

Les réductions étaient un système de contrôle social et disciplinaire. Pour pouvoir évangéliser et civiliser les Indiens, les Ordres religieux ont divisé le territoire. C'est en 1544 que les frontières de l'Audiencia du Guatemala ont été fixées dans le but de porter atteinte au

¹⁸⁶ *Ibid.*, tomo I, cap. LII, p. 277-278.

¹⁸⁷ W. George Lovell, *Conquista de los Cuchumatanes de Guatemala, 1500-1821*, Antigua, Centro de Investigaciones Regionales de Mesoamérica, 1990, p. 67.

¹⁸⁸ Jan de Vos, *Fray Pedro Lorenzo de la Nada, Misionero de Chiapas y Tabasco*, Mexico, Centzontle, 2010, p. 54.

pouvoir des *Conquistadores*¹⁸⁹. Même si l'Evêché du Chiapas fut créé en 1539, ce n'est seulement qu'à l'arrivée de Bartolomé de Las Casas en 1545 que l'évangélisation pacifique et les réductions des populations indigènes ont débutées¹⁹⁰. L'objectif central des réductions était la concentration de la population autochtone pour son contrôle, sa domination et son incorporation forcée. Dans chaque réduction, des sujets de différents peuples autochtones ont été soumis. Le but fondamental de Las Casas, et des différents ordres religieux, avec sa manière non violente d'imposer la religion catholique était de " *atraer a todos los pueblos a la verdadera religión*"¹⁹¹ car " *la palabra dulce multiplica los amigos*"¹⁹². Mais, nous pourrions envisager, comme l'a souligné Todorov, que Las Casas partage la même idéologie colonialiste que Cortés¹⁹³. Le conquistador et l'évangélisateur s'accordent donc sur un point essentiel : la soumission de l'Amérique à l'Espagne, l'assimilation des Indiens à la religion chrétienne, chacun à leur manière. Leurs objectifs étaient importants pour avoir l'appui de Charles Quint et tout comme l'eût fait Cortés, Las Casas s'est impliqué dans cette politique.

La dispersion de la population indienne en relation avec les zones montagneuses ainsi que le climat furent un réel obstacle quant à la conversion des Indiens mais beaucoup de nouveaux villages virent le jour et les réductions furent clairement un processus d'acculturation des anciennes structures sociales, religieuses et architecturales préhispaniques. Ce sont dans ces nouvelles villes que les Indiens se sont intégrés dans la société coloniale, souvent sous la force du dominant mais aussi par résignation. La *Real Cédula* de 1540 stipulait que :

*Para la mejor conservación y educación de los indios de las poblaciones de la provincia de Guatemala, su magestad ordena que con los indios que están dispersos en los montes, se funden pueblos*¹⁹⁴.

¹⁸⁹ Juan Pedro Viqueira Albán, *Geografía religiosa del Obispado de Chiapas y Soconusco (1545-1821)*, Entre Diversidades Revista de Ciencias Sociales y Humanidades, julio-diciembre 2017, num. 9, p. 147-207.

¹⁹⁰ Jan de Vos, *Fray Pedro Lorenzo de la Nada, Misionero de Chiapas y Tabasco*, Mexico, Centzontle, 2010, p. 54.

¹⁹¹ Bartolomé de Las Casas, *Del único modo de atraer a todos los pueblos a la verdadera religión* (1525), Edición por Lewis Hanke, México, Fondo de Cultura Económica, 1942.

¹⁹² *Ibid.*, p. 71.

¹⁹³ Tzvetan Todorov, *La Conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982, p. 185.

¹⁹⁴ Sidney David Makman, *Architecture and Urbanization in Colonial Chiapas Mexico*, Philadelphia, op. cit., The American Philosophical Society, 1984, p. 308. Voir aussi la *Real Cédula*, 10 de junio de 1540, AGCA. A.I.23, leg. 4575, fol. 51.

Nous l'avons vu précédemment, les centres urbains et politiques mayas à l'époque préhispanique étaient multiples, dispersés et avant tout autonomes sur tout le territoire des Hautes Terres. Et à l'inverse de la planification urbaine espagnole, une grande partie de l'urbanisme et de l'architecture des Mayas reposait sur les observations astronomiques. L'astronomie à l'époque préhispanique déterminait l'emplacement des principaux monuments entourant les places publiques, les édifices religieux, le gouvernement et, dans certains cas, les terrains de jeux de balle¹⁹⁵. Les Mayas ont utilisé l'architecture pour reproduire la topographie de l'univers et le souverain de la cité en était le centre. Le religieux et le politique étaient extrêmement liés, à l'instar des sociétés européennes de l'époque, et le souverain avait la place la plus importante dans la vie de la population¹⁹⁶.

La ville était principalement le lieu du culte, des cérémonies et des palais royaux. La plupart des villes mayas étaient divisées le plus souvent en deux secteurs. En effet, il y avait la zone urbaine, représentée par le centre cérémoniel, et la seconde zone, majoritairement rurale, constituée de multiples milpas¹⁹⁷. Chaque ville fonctionnait comme une entité politique à part entière, distincte des autres villes car toutes les villes avoisinantes avaient leur propre pouvoir politique et religieux et étaient gouvernées par leur propre souverain. Il était la plus haute institution qui régissait les populations vivant autour du centre urbain.

Néanmoins, pendant la conquête, la politique de réduction des villages indiens par les Espagnols a donné lieu à leur disparition. Après la destruction de leurs temples, les villages avaient comme élément principal l'église. Sans elle, il ne pouvait y avoir de village. Tous les centres cérémoniels et administratifs préhispaniques ont été détruits et abandonnés et sur la plupart des autels, temples et pyramides mayas, d'autres centres administratifs furent construits selon le modèle espagnol. Les nouvelles autorités, les *cabildos*, ont imposé leur domination et ont donné une morphologie urbaine toute autre sur les territoires des Hautes Terres mayas¹⁹⁸. Pour montrer leur domination, les Espagnols ont rasé les plus importants centres cérémoniels des Hautes Terres. Par exemple, Pedro de Alvarado, durant la conquête du Guatemala, a détruit en grande partie Uxatlán, le lieu névralgique de la population K'iche qui avait fomenté une

¹⁹⁵ Jesús Galindo Trejo, "La astronomía prehispánica en México", *Ciencia*, 2009, p. 18-31.

¹⁹⁶ Andrés Ciudad Ruiz, María Josefa Iglesias Ponce de León, "Un mundo ordenado la ciudad maya y el urbanismo en las sociedades antiguas", *Reconstruyendo la ciudad maya: el urbanismo en las sociedades antiguas* (Coord: Andrés Ciudad Ruiz, María Josefa Iglesias Ponce de León, María del Carmen Martínez Martínez), Madrid, Sociedad Española de Estudios Mayas, 2001, p. 11-42.

¹⁹⁷ Oswaldo Silva Galdames, *Civilizaciones prehispánicas de América*, Chile, 2006, p. 72.

¹⁹⁸ Elías Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985, p. 165.

embuscade pour tuer les Espagnols, lors de leur entrée dans la ville. Cette entrée aurait dû être synonyme d'une paix (un accord plus qu'imposé) entre les Mayas et les Espagnols¹⁹⁹. Suite à quoi, Alvarado "[determinó] de quemar a los señores (...) y [mandó] quemar la ciudad y poner por los cimientos: porque es tan peligrosa y tan fuerte, que más parece casa de ladrones que no de pobladores²⁰⁰". Sur les vestiges de l'ancienne capitale K'iche, Alvarado construisit Santiago de los Caballeros.

Même si le programme d'urbanisation de la population autochtone du royaume de Guatemala a été officialisé par la promulgation de la cédule royale du 10 juin 1540 qui stipulait que les Indiens vivant dans de petits villages dispersés de la zone rurale devaient se rassembler et s'installer dans des villes fondées spécialement pour eux, ce programme commença bien avant. Les Dominicains furent très doués pour fonder des villages au Chiapas. De 1528 à 1575, ils n'ont pas moins construits 110 nouveaux villages, en utilisant le plan en damier, dans le but de convertir les Indiens grâce à leur conquête spirituelle²⁰¹. La fondation des villages se fait toujours suivant quatre étapes selon Jan de Vos ²⁰²: en premier, les religieux élisent le site, ensuite ils procèdent à la semence du maïs. Après la semence, en attendant la récolte, les maisons du village sont construites. Enfin, la dernière étape consiste à envoyer les Indiens dans le nouveau village et de fêter par la même occasion la première récolte du maïs²⁰³.

Aussi, il y a des villages où aucun Espagnol, à part les religieux, n'était autorisé à vivre. Ce fut le cas pour ceux du territoire de Tuzulutlá. En 1554, l'*Audiencia de los Confines* renouvelle pour six années l'interdiction aux Espagnols d'entrer sur ce territoire²⁰⁴. Déjà, dès 1537, Bartolomé de Las Casas avait obtenu plusieurs cédules pour la pacification au Guatemala²⁰⁵ qui mettaient directement les Indiens sous l'autorité de la Couronne et suite à l'accord passé avec Marroquin, la Couronne notifiait l'interdiction pour tout espagnol d'entrer dans le territoire de la Vera Paz²⁰⁶. Dans les Hautes Terres mayas, le village de Chichicastenango n'a jamais eu de

¹⁹⁹ W. George Lovell, *Conquista de los Cuchumatanes de Guatemala, 1500-1821*, Antigua, Centro de Investigaciones Regionales de Mesoamérica, 1990, p. 56.

²⁰⁰ Pedro de Alvarado, *Carta de Relación* (1524), in. *Cartas de relación y otros documentos*, Biblioteca de Historia Salvadoreña, San Salvador, 2000, p. 36.

²⁰¹ Sidney D. Markman, " El espacio longitudinal y los frontispicios "escenográficos teatrales" de las iglesias de los pueblos indígenas de Chiapas", *Mesoamérica*, La Antigua, Guatemala, jun. 1983, p. 109-127.

²⁰² Jan de Vos, *Fray Pedro Lorenzo de la Nada, Misionero de Chiapas y Tabasco*, Mexico, Centzontle, 2010, p. 43.

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ Jan de Vos, *La paz de Dios y del Rey, La conquista de la Selva Lacandona (1525-1821)*, México, Fondo de Cultura Económica, 1996, p. 417.

²⁰⁵ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, Tomo I, Apéndice 1, México, Edición preparada por Edmundo O'Gorman, UNAM, 1967, p. LXXXVII.

²⁰⁶ Jan de Vos, *La paz de Dios y del Rey, La conquista de la Selva Lacandona (1525-1821)*, México, Fondo de Cultura Económica, 1996, p. 66.

population espagnole durant l'époque coloniale et Lina Barrios souligne même qu'il n'y avait qu'un seul métis dans le village au milieu du XIX^{ème} siècle²⁰⁷.

Par la suite, dans les villes nouvelles, les Espagnols et les Indiens ne se mélangeaient pas²⁰⁸. Chacun avait leur quartier respectif. En effet, quand les villes espagnoles se sont fondées, des quartiers périphériques ont été établis pour y réunir des Indiens qui allaient servir de main d'œuvre (gratuite) dans la construction de la ville. Juan de Pineda, dans la description de la ville de Guatemala, Santiago de los Caballeros, en 1594, montre bien la division la population :

*Aquí esta asentada la Audiencia Real y la yglesia catedral y tres monasterios de frayles, que son Sancto Domyngo y Sant Francisco y Nuestra Señora de la Merced, y un monasterio de monjas ; esta ciudad está muy bien poblada, y junto a cada monasterio ay un barrio de yndios, que son los esclavos que libertó el licenciado Cerrato*²⁰⁹.

Les villages indiens qui entouraient la ville ont été ensuite inclus dans la ville elle-même car il était plus facile aux Espagnols de les surveiller de la sorte. Ils devinrent par la suite des quartiers réservés exclusivement aux populations mayas qui faisaient office, dès lors, de main d'œuvre (gratuite) dans les constructions²¹⁰. En 1573, les *Nuevas Ordenanzas de Descubrimiento y Población* ; spécifient les plans standards des villes hispano-américaines. Elles devaient être toutes construites sur le même modèle. Les chapitres 111 à 135 des Ordonnances de Philippe II informe de la manière dont doit être construite la ville espagnole et notamment que :

*[A] trechos de la población se vayan formando plaças menores en buena proporción adonde se han de edificar los templos de la yglesia maior parroquias y monasterios de manera que todo se reparta en buena propoción por la doctrina*²¹¹.

Ou que :

*[De] la plaza maior salgan quatro calles principales por medio de cada costado de la plaça y dos calles por cada esquina de la plaça las quatro esquinas de la plaça miren a los quatro vientos principales porque desta manera saliendo las calles de la plaça no estaran expuestas a los quatro vientos principales*²¹²

²⁰⁷ Lina Barrios, *Tras las huellas del poder local: la alcaldía indígena en Guatemala. Del siglo XVI al siglo XX*, Guatemala, IIES, 2001, p.325.

²⁰⁸ Francisco de Solano, *Ciudades hispanoamericanas y pueblos de indios*, Biblioteca de Historia de América, Madrid, 1990, p. 43.

²⁰⁹ Juan de Pineda, "Descripción de la Provincia de Guatemala", *Anales de la Sociedad de Geografía y Historia de Guatemala*, Guatemala Tomo I, Anyo 1, núm. 4, 1925 (1594), p. 327 – 363.

²¹⁰ Lina Barrios, *La Alcaldía indígena en Guatemala : Epoca colonial (1520-1821)*, IDIES, Antigua Guatemala, 1996, p. 136.

²¹¹ Ordenanzas de descubrimiento, nueva población de las Indias dadas por Felipe II (13 de julio de 1573), cap. 118, Edición del Ministerio de la Vivienda, Madrid, 1973, p. 90.

²¹² *Ibid.*, p. 88.

La place principale, la *plaza maior*, concentrait toutes les institutions espagnoles avec des dimensions bien spécifiques :

*La plaza [ha de ser] en quadro prolongada que por lo menos tenga de largo una vez y media de su ancho porque desta manera es mejor para las fiestas de a cavallo y cualquiera otras que se hayan de hazer*²¹³.

Dans la Relation Géographique de Santiago de Atitlán, nous constatons bien que la ville a été édiée selon les plans urbains espagnols et que les Mayas ne vivent plus dans des villes construites en relation avec l'astronomie car :

*[Este] pueblo de Santiago Atitlán, que así se nombra la vocación desta iglesia, está asentado y poblado en pueblo formado por sus calles, según orden y traza de los pueblos españoles y su plaza en medio, en cuadra, aunque no muy grande. Hacia el oriente, está fundado el monasterio e iglesia deste pueblo (...), hacia la parte del norte, a un lado de la paz, está la casa de la justicia, donde el corregidor proveído por la Real Audiencia tiene su habitación; Y en la dicha plaza, al mediodía, están las casas del Cabildo deste pueblo, en donde el gobernador y alcaldes indios hacen sus audiencias*²¹⁴.

A la fin du XVIème siècle, il n'était plus question de conquête ou de colonisation. Cependant, l'édification de villes hispano-américaines masquait cette volonté d'asseoir l'hégémonie espagnole sur les Hautes Terres mayas afin de s'appropriier peu à peu tout le territoire et le contrôler à sa manière. Cette conquête urbaine a laissé derrière elle de vastes territoires dépeuplés. Francisco de Solano précise que, du fait de la grande densité démographique maya durant le XVIème siècle, l'urbanisation des villes indiennes a été favorisée et solide sur tout le territoire maya²¹⁵. Les villes hispano-américaines furent la clef de voûte de l'avancée espagnole vers de nouveaux territoires durant la conquête. L'uniformité du plan en damier et la *plaza mayor* sont les spécificités coloniales qui ont dessiné les grandes villes américaines et les édifices, réunis autour de la place, ont représenté le pouvoir municipal, commercial, spirituel espagnol dans la géographie urbaine indienne.

²¹³ *Ibid.*, p. 86.

²¹⁴ René Acuña (éditeur), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, México, UNAM, 1982, p. 76.

²¹⁵ Francisco de Solano, *Ciudades hispanoamericanas y pueblos de indios*, Biblioteca de Historia de América, Madrid, 1990, p. 90.

2. Tributs et travaux forcés

Chaque communauté maya avait de multiples obligations et charges auxquelles elle devait se soumettre : les festivités religieuses, l'enseignement, l'endoctrinement, le paiement des taxes et tributs ainsi que les marchandises, les réparations des constructions espagnoles,...²¹⁶. La population indigène, réduite dans de nouveaux villages, aida le système colonial et tous les groupes dominants à obtenir de grands privilèges et bénéfices conséquents alors que les natifs se tuaient à la tâche sans rien gagner²¹⁷.

A un moment, les Espagnols ont vu qu'il était beaucoup plus intéressant de se servir d'une main-d'œuvre servile et peu chère voire gratuite pour s'enrichir sans le moindre effort. Contrairement au Royaume de Mexico ou de Nouvelle Galice au Nord qui sont riches en ressources minières (argent) à Taxco, à Guanajuato et plus tard à San Luis Potosí; les Hautes Terres en sont pauvres. Toutefois, dans les montagnes du Chiapas et du Guatemala, on trouve un peu d'or, de l'argent, du cuivre et plus spécifiquement, de l'obsidienne au Guatemala et de l'ambre au Chiapas²¹⁸. Il était plus avantageux donc d'exploiter les terres par le biais d'encomiendas. Las Casas, bien avant de devenir dominicain eut, à l'île d'Hispaniola en 1506 puis à Cuba en 1512, deux encomiendas qu'il exploita jusqu'en 1514²¹⁹. Mais il prit conscience de la condition des Indiens qui était devenue complètement inhumaine à cause de ces Espagnols "démoniaques"²²⁰. Il considéra à présent les Indiens comme uniques propriétaires de leur terre. Il va être choisi par Pedro de Córdoba et Montesinos pour plaider la cause des Indiens. Avec Montesinos, il demandera une audience devant le roi Ferdinand le Catholique pour lui montrer que les lois ne sont pas respectées. Il essaiera de le convaincre des abus continuels qui sont commis envers les Indiens²²¹. Dans les Hautes Terres, l'Administration coloniale avait déjà commencé à présenter des institutions qui avaient changé la vie des peuples mayas depuis le début de la conquête. Une des plus importantes fut la politique des encomiendas qui assignait chaque ville à un colon espagnol pour le servir. Les Indiens ont été forcés d'augmenter leur

²¹⁶ Stephen Webre (Julio Pinto Soria ed.), *Poder e Ideología: La consolidación del Sistema colonial (1542-1700)*, in *Historia General de Centroamérica*, Madrid, FLASCO, 1993, p. 232.

²¹⁷ Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*, tome II, cap. 13, España, Biblioteca Ayacucho, Edición André Saint Lu, 1986 (1559), p. 55.

²¹⁸ Robert M. Carmack, *Historia General de Centroamérica, Historia Antigua*, tome I, Madrid, FLASCO, 1993, p. 25. Voir aussi Annexe 3, *L'aire de la civilisation maya : édifices religieux et principaux circuits commerciaux*

²¹⁹ Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*, tome III, apéndice I, España, Biblioteca Ayacucho, Edición André Saint Lu, 1986 (1559), p. 623.

²²⁰ *Ibid.*, libro III cap. 29, p. 113.

²²¹ Alvaro Huerfano, *Bartolomé de Las Casas Vie et œuvres*, Paris, Les éditions du cerf, 2005, p. 81

production qui ne leur revenait pas de droit. Par contre, celles-ci enrichissaient considérablement les *encomenderos*²²².

L'*encomienda* avait pourtant des objectifs précis : protéger les Indiens, leur procurer un enseignement religieux, les "civiliser" afin de les intégrer dans cette nouvelle société que les Espagnols avaient l'intention de construire en Amérique. Les abus ont mené les dominicains, et Las Casas en porte étendard, sur la promulgation des Nouvelles Lois, en 1542, car les Indiens qui s'opposaient à ce travail forcé étaient sévèrement punis²²³. Les *encomiendas*, comme le seront à partir de la fin du XVI^{ème} siècle les *haciendas*, fleurissent dans les villages ou dans des groupements de villages. Mais suite aux protestations des dominicains, quant aux abus à l'encontre des Indiens, la couronne mit en place dès 1530 le système de *corregimientos* (des divisions administratives), dont la collecte des tributs allait se faire directement avec elle²²⁴.

Le régime colonial avait rompu les anciens systèmes indigènes. Au milieu du XVI^{ème} siècle, la main d'œuvre indigène était la base de l'économie espagnole. Les *encomiendas* étaient avant tout le moyen de percevoir un tribut et bon nombre d'Espagnols en ont profité pour s'enrichir alors que les terres appartenaient aux Indiens²²⁵. Nous le verrons plus loin quand nous traiterons du changement dans la diète des Mayas de l'Altiplano. Leurs terres ne leur donnaient plus les ressources nécessaires pour leur foyer.

Les Espagnols au début de la colonisation n'avaient pas envisagé de faire du commerce car les mines d'or et d'argent dans l'Audience du Guatemala étaient peu conséquentes. Chaque communauté indienne devait alors donner à l'*encomendero* une quantité de denrées, de textiles, de produits établis par lui-même ou bien par la Couronne, laquelle pouvait obliger à payer soit en produits locaux soit en monnaie²²⁶. Elle aussi avait établi ce système de taxations. Dans la *Relation de Zapotitlán* en 1585, Juan de Estreda et Fernando de Niebla retranscrivent ce qui se réfère aux contrats et tributs :

²²² Luis F. Linares López, "Apuntes para la historia del trabajo en Guatemala", *ASIES*, Guatemala, núm. 3, 2015, p. 22, 36, 85.

²²³ Gudrun Lohmeyer de Lenkersdorf, "Los mayas bajo el régimen colonial", *Revista Digital Universitaria*, México, UNAM, Vol. 13 n° 11, 2012, p. 1-8, lien: <http://www.revista.unam.mx/vol.13/num11/art109/art109.pdf>, (consulté le 26 mai 2019).

²²⁴ Ethelia Ruiz: Medrano, *Las primeras instituciones del poder colonial* en: Bernardo García Martínez, Coordinador, *Gran historia de México ilustrada*, México, Planeta DeAgostini-CONACULTA-INAH, 2002, IV volúmenes, Vol. II, p. 41-60.

²²⁵ José Aylwin, "El acceso de los indígenas a la tierra en los ordenamientos jurídicos de América Latina: un estudio de casos", *Desarrollo productivo*, Chile, vol. 1 núm. 128, 2002, p. 29.

²²⁶ Fernando Montenegro, Patricia Gudiño, *La mita en la Real Audiencia de Quito*, Quito, Ediciones Abya Yala, 1986, p. 5.

*Los tributos que pagan los indios es del cacao y maíz y algodón, y mantas del mismo algodón (...).Y también, en algunas partes, tributan chile y otro género a manera de esteras a manera de petates. Todo esto, en unos lugares de una manera y en otros de otra, según lo que cogen y la costumbre que tienen.*²²⁷

Cependant, avant la conquête, les Mayas étaient déjà soumis au tribut et au service personnel comme le montre la réponse à la question 14 de la même *Relation*...

Y lo que se ha entendido que les²²⁸ tributan era cada uno de lo que tenía: maíz, cacao, gallinas de la tierra. Y lo que no tenían, acudían a los servicios personales que les mandaban²²⁹.

Las Casas auparavant avait souligné l'organisation politique d'Utatlán et la perception des tributs. Le grand seigneur d'Utatlán avait une cour qui s'occupait des affaires économiques et "[vía] los tributos que del reino se recogían, y repartían o enviaban al rey lo que para sustentación de su persona y estado lo era asignado y pertenecía"²³⁰.

Mais un détail d'importance est à relever. Depuis la conquête, les produits du travail ne servaient plus les échanges internes durant l'époque préhispanique. En effet, le commerce n'était pas fondamental pour les Mayas des Hautes Terres car il servait essentiellement d'échange entre les territoires des Hautes et Basses Terres surtout lors de périodes de disettes. Par exemple, comme le dit Zamora Acosta, les habitants de Bocacosta, non loin du lac Atitlán, même s'ils étaient autosuffisants en produits de première nécessité, procédaient à des échanges de cacao et de maïs avec les Basses Terres²³¹. Maintenant, les produits étaient centralisés vers la capitale et ne servaient plus de monnaie d'échanges. En effet, la Couronne accorda à un individu le droit d'exiger le tribut et le travail d'un nombre de tributaires royaux. La vie des Indiens en pâtit considérablement. Diego Garcia de Palacio le fait remarquer dans *CR*. Les Indiens vivaient moins bien depuis la conquête de leurs territoires par les Espagnols. Avant leur arrivée, ils prenaient soin de leur culture car la terre était sacrée :

Parece de costumbre antigua que en general tenían estos naturales, que cerca del hacer sus sementeras de todo género de sus comidas y granjerías, tenían tanto cuidado y diligencia que con la mucha fertilidad que en común hay en estas provincias, jamás faltaba lo necesario

²²⁷ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 47.

²²⁸ Les se réfère aux encomenderos.

²²⁹ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 41.

²³⁰ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 234, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967, p. 500.

²³¹ Elias Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985, p. 209.

*ni padecían hambre como padecen después aca que nosotros los regimos y administramos, y la causa es, en esto como en otras cosas, el mucho rigor que en ejecutar los mandatos y ordenamientos tenían los señores antiguos, y el poco cuidado que nosotros hemos tenido para cosa tan útil y necesaria, pues tomado a voto todo el gobierno de estos indios parece que consiste en que se tenga cuidado con ellos para lo que toca a su salvación, y que hagan las milpas y granjerías que para su sustento y el nuestro son necesarias*²³².

Les Indiens ne percevaient pratiquement rien pour vivre et étaient assujettis au travail obligatoire, le *repartimiento*, ou bien au service personnel qui obligeait des hommes adultes à fournir leur force de travail à différents *encomenderos*, surtout dans l'exploitation des mines²³³. Un document de 1580 ordonne que les *principales* du village de Chamula, village proche de Ciudad Real, donnent des *Indios* pour qu'ils fassent leur service personnel sous peine d'amende²³⁴. La plupart du temps, ces indiens n'avaient pas le choix que de travailler gratuitement. Pour les Espagnols, la soumission des Indiens ne faisait aucunement polémique. C'était tout simplement dû au droit de la Conquête²³⁵.

Avec l'institution des *encomiendas*, les *cacicazgos* se créèrent. Le *cacicazgo* a été une institution introduite par les Espagnols dans la Caraïbe. Sa création permettait de protéger la propriété et les descendants des caciques, fondée sur les coutumes préhispaniques, et ressemblait progressivement au *mayorazgo* espagnol, décrit comme "[un] mode de transfert des patrimoines transmis intact de génération en génération à un seul héritier"²³⁶. Effectivement, les *encomenderos* avaient besoin d'intermédiaires pour s'assurer que les travailleurs indiens remplissaient bien leurs charges. Ils nommaient alors des Indiens dont la fonction principale allait être de percevoir les tributs et d'organiser les journées de travail pendant l'absence de l'*encomendero*. On inventa alors des postes de caciques. Gudrun Lenkersdorf rapporte qu'un certain Baltasar Guerra, *encomendero de Chiapan*²³⁷, désigna deux Indiens pour qu'ils contrôlent et commandent l'*encomienda* car soi-disant il n'existait pas de

²³² Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 123.

²³³ Silvio Zavala, *El servicio personal de los indios en Nueva España, 1521-1540*, tomo I, México, El Colegio de México, 1984, p. 27.

²³⁴ Voir annexe 8, *Los Principales de Chamula son obligados a dar servicio personal para los vecinos Españoles de Ciudad Real, 1580*.

²³⁵ Hector Jose Tanzi, "El derecho de guerra en la America Hispana", *Revista de Historia de América*, núm. 75/76, 1973, p. 79-139.

²³⁶ Jean-Pierre Dedieu, "Familles, majorats, réseaux de pouvoir. Estrémadure, XV-XVIII siècle", *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, CNRS, 1998, p. 111.

²³⁷ Le terme Chiapas est utilisé par rapport à la géographie alors que le terme chiapan est utilisé pour désigner la population chiapaneca et plus précisément les habitants de Chiapa de Corzo. Voir Jan de Vos, "Vivir en frontera, la experiencia de los Indios de Chiapas", *Historia de los pueblos indígenas de México*, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 1994, p. 46.

seigneur naturel chez les Mayas²³⁸. Les Chiapanèques, en 1532, se rebellèrent contre ces deux caciques et en tuèrent un²³⁹. Cependant, on sait grâce à la *Relation Géographique* de Santiago d'Atitlán qu'il existait bien des seigneurs qui percevaient les tributs avant l'arrivée des Espagnols :

En el tiempo de su infidelidad, los naturales deste pueblo y sus sujetos siempre fueron sujetos a los señores y caciques naturales desta cabecera, como fue a Tecpan Tototl, que así se llamaba en la lengua mexicana el cacique y señor natural deste pueblo y sus sujetos (...). A este señor respetaron y conocieron los indios por su señor y cacique natural, y a todos los demás que por línea recta fueron sus ascendientes y descendientes y les pertenecía el señorío y cacicazgo, a los cuales pagaban su tributo y acudían con otros servicios personales, y reparaban sus casas, y acudían a sus llamamientos y cumplían sus mandamientos. Y nunca fueron sujetos a otros señores ni provincias, porque siempre esta cabecera de Atitlán fue reino de por sí. Y le pagaban así mismo tributo de mantas, miel y cacao y quetzales²⁴⁰.

En ayant désigné d'autres dirigeants indiens à la place des *principales*, qui avaient été élus par leurs propres habitants des villages, des rébellions contre ces dirigeants virent le jour. Ces nouveaux "caciques" étaient gratifiés pour la collaboration qu'ils entreprenaient avec l'*encomendero*. Le cacique survivant de la rébellion en 1532 fut remercié par Baltasar Guerra avec des cadeaux, tels que des "*caballos y espadas y ropas de seda y paño y camisas y jubones...y puercos de cría y ovejas*", pour son exemplarité vis à vis des Espagnols²⁴¹. Tous ces privilèges ont renforcé le rôle de ces caciques et par la suite Chiapan est devenu cacicazgo²⁴². Cela transforma considérablement le droit à la terre et bien entendu, tous les tributs et services personnels qui étaient dus à l'origine aux dirigeants naturels furent éliminés²⁴³.

Les Indiens devaient payer leurs tribus à l'*encomendero* principalement mais il ne faut pas oublier qu'ils devaient en payer aussi à la Couronne et aux ecclésiastiques²⁴⁴. Les *tasaciones*, c'est-à-dire les valeurs des biens et des objets spécifiés par chaque entité *encomendada*, indiquaient la quantité que chaque communauté indienne devait payer²⁴⁵.

²³⁸ Gudrun Lenkersdorf, *Repúblicas de Indios, Pueblos Mayas en Chiapas, siglo XVI*, México, UNAM, 2001, p. 170.

²³⁹ *Ibid.*

²⁴⁰ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 86.

²⁴¹ Gudrun Lenkersdorf, *Repúblicas de Indios, Pueblos Mayas en Chiapas, siglo XVI*, op.cit., México, UNAM, 2001, p. 170. Voir *Probanza de méritos y servicios de Baltasar Guerra*, Ciudad Real de Chiapa, a 17 de septiembre de 1554, AGI, Patronato, leg. 60 núm. 3, ramo 1

²⁴² *Ibid.*, p. 171.

²⁴³ Laura Machuca, "Como la sal en el agua", *El cacicazgo en Nueva España y Filipinas*, Margarita Menegus Bornemann y Rodolfo Aguirre Salvador (coords), México, UNAM, Plaza y Valdés, 2005, p. 165-201.

²⁴⁴ Voir en Annexe 9, *Impuestos y recaudación por la Corona*.

²⁴⁵ Voir en Annexe 10, *Tributos recibidos en 1541 por el encomendero Pedro de Solórzano*.

Zamora Acosta avance que la première *tasación* formelle au Guatemala a été mandatée par Lopez de Cerrato, président de l'*Audiencia de los Confines*, en 1549. En compensation au travail donné par les Indiens de la ville de Santiago, les *encomenderos* devaient les payer soit en nature soit en argent²⁴⁶. Cependant, Juan de Pineda dans sa *Descripción* en 1594 insiste sur le fait que "*estos indios daban poco tributo*"²⁴⁷ à la Couronne espagnole, laquelle voit ses coffres d'or de plus en plus en vides. Il insiste sur le fait qu'il y a une perte considérable de rentrée d'argent après avoir constaté que dans les plaines non loin de la ville de Guatemala, les Indiens :

*Ni pagan tributo ninguno a vuestra magestad, y por la quenta que [él hizo] se les cargo tributo (...), estos indios dan poco tributo a vuestra magestad, segund es posible tienen, podrán dar otro tanto más tributo, y esto sin vejación ninguna*²⁴⁸.

En outre, la quantité de tributs que devait payer chaque village dépendait du nombre de tributaires et durant un temps la *tasación* n'était pas personnelle mais collective. Cela amena de nombreux conflits entre les Espagnols et les Indiens. Les *Leyes Nuevas* appliquées par Cerrato au Guatemala à partir de 1543, pour essayer d'en finir avec les protestations, ne suffirent pas pour endiguer les protestations des *encomenderos* et celles des Indiens car les charges demandées aux Indiens restaient excessives²⁴⁹. A tel point qu'en 1571, selon Eva Bravo-García, un groupe de caciques et de *principales* de Santiago de Atitlán s'est réuni pour élaborer un document qui recueillerait toutes leurs réclamations. Ils écrivirent ce document en castillan et dénoncèrent les agissements de l'*encomendero* Sancho de Barahona. Cerrato réduisit leurs contributions face aux protestations de Sancho de Barahona. Il lui enleva de plus tous les Indiens qui étaient à son service²⁵⁰. Pour pallier ce problème, de nouvelles *tasaciones* ont été ordonnées et devinrent individuelles. Chaque Indien savait ce qu'il devait payer personnellement. Cela devait éviter à l'avenir les conflits. Ce dernier comme d'autres Espagnols

²⁴⁶ Elías Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985, p. 246.

²⁴⁷ Juan de Pineda, *Descripción de la Provincia de Guatemala*, *Anales de la Sociedad de Geografía y Historia de Guatemala*, Tomo I Año I, núm 4, 1925 (1594), p. 332.

²⁴⁸ *Ibid.*

²⁴⁹ Gabriela Solís Robleda, *Bajo el signo de la compulsión. El trabajo forzado indígena en el sistema colonial yucateco 1540-1730*. México, D.F.: Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología social/ Instituto de Cultura de Yucatán/Instituto Nacional de Antropología e Historia, 2003, p. 42.

²⁵⁰ Eva Bravo-García, "Aculturación y sociedad en la Guatemala del siglo XVI Una visión a través de textos de españoles e indígenas", Isidoro Moreno Navarro, Pablo Palenzuela Chamorro (coords.), *América Latina: una aproximación pluridisciplinar*, España, 2013, p. 135-187.

encomenderos n'avaient pas pris en considération la baisse fulgurante de la démographie dans les Hautes Terres du Chiapas et du Guatemala²⁵¹.

En mai 1586, Antonio de Ciudad Real et Alonso Ponce, non loin de Santiago de Guatemala, à Petapa, apprennent qu'un village a pour nom *Los Esclavos*. Les Indiens du village leur en expliquent la raison et dénoncent les abus des Espagnols envers les Indiens de l'Amérique Centrale. Antonio de Ciudad Real fait aussi référence à Cerrato qui libéra un bon nombre d'indiens. Beaucoup partiront vers la capitale Santiago de los Caballeros. Nous constatons qu'à la fin du XVIème siècle, des mauvais traitements infligés aux Mayas sont toujours d'actualité :²⁵²

*Llamánse aquellos indios "los esclavos", porque realmente lo fueron de los españoles ellos y otros muchos, recién conquistada la tierra, cuando no estaban las cosas tan asentadas ni con tan buen orden como agora están, y un presidente de la Audiencia de Guatemala libertó más de diez mil dellos y los pobló en diversas partes, y de aquí se quedaron con aquel nombre*²⁵³.

Tout cela n'a pas été sans conséquence. Le changement de lieu de vie, l'abandon des terres ancestrales, la concentration de différentes populations mayas dans des villages uniques dans le but de les évangéliser plus rapidement et de les exploiter au maximum ont facilité la propagation de maladies au long du XVIème siècle²⁵⁴ et des changements dans les actes quotidiens des Mayas des Hautes Terres.

²⁵¹ Elias Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985, p. 261.

²⁵² Voir *supra*, p. 55.

²⁵³ Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España. Relación Breve y Verdadera de Algunas Cosas de las Muchas que Sucieron al Padre Fray Alonso Ponce*, México, UNAM, 1976 (1586), Tomo I, cap. 34, p. 196.

²⁵⁴ Jordi Gussinyer i Alfonso, Joan García Targa, "Pueblos de Indios: sincretismoreligioso en Chiapas, México siglo XVI. Una perspectiva urbanística y arquitectónica", *Religión y sociedad en el área maya*, España, Sociedad Española de Estudios Mayas, 1995, p. 233-248.

G. Bouleversements dans la vie quotidienne

1. Maladies et baisse vertigineuse de la population maya

Les changements démographiques ont eu un effet sur l'acculturation des Mayas des Hautes Terres. La baisse si rapide de la population a mis en péril la transmission des savoirs des ancêtres mayas car la population n'a pas pu se renouveler. Les Anciens n'ont pas eu le temps de communiquer aux générations futures. L'apprentissage des us et coutumes de la culture maya est peu à peu tombée dans l'oubli. Les jeunes enfants survivants n'ont pas pu être éduqués selon les préceptes mayas.

Dès la conquête, la baisse de la population amérindienne se ressent dans toute la Nouvelle Espagne. Les multiples guerres, les expéditions dans des territoires toujours plus lointains, l'esclavage dissimulé dans les encomiendas et les périodes de famines font partie des causes de la baisse démographique dans les Hautes Terres. Mais ce sont surtout les nouvelles maladies européennes qui sont le facteur le plus alarmant²⁵⁵. La *Relation Géographique de Santiago de Atitlán* fait l'amère constatation des conséquences des multiples guerres contre les Espagnols, du travail forcé auquel ont été soumis les Mayas dès le début et des maladies qui ont touchés de plein fouet les populations. Elles les ont laissés dans un terrible désespoir :

En las guerras que se ofrecieron, murieron muchos indios deste pueblo y, otros, fallecieron en las minas sacando oro. Y estos indios que iban a las dichas minas sacaban los encomenderos que tenía este pueblo en aquella sazón. Y, según estos principales indios dicen, los indios que se sacaban para las minas en cada diez días eran doscientos cuarenta indios. Y otros fallecieron de enfermedades de viruelas y sarampión y tabardete, y sangre que les salía de las narices, y otras pestilencias y trabajos que les sucedieron. Y que, cuando los dichos doscientos cuarenta indios ya dichos iban a las minas a sacar oro, llevaban consigo a sus mujeres para que les hiciesen de comer, y para otros. servicios personales que en las dichas minas se ofrecían. Por las cuales causas y grandes trabajos que padecían, han venido a tanta disminución. Y porque, entonces, los españoles los cargaban por tamemes, para sus tratos y granjerías que tenían, de unas partes en otras, en donde los indios padecían grandes trabajos. De manera que, por esta razón, y por las dichas guerras y enfermedades, han venido a faltar muchos indios y a quedar en la cantidad que al presente hay²⁵⁶.

²⁵⁵ Alfonso Caso (dir.), *Métodos y resultados de la política indigenista en México*, México, Ediciones del Instituto Nacional Indigenista, 1958, p. 37.

²⁵⁶ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 72.

Cette citation est intéressante car elle met en avant l'objectif premier des Espagnols dans la conquête des peuples mayas. Les guerres étaient le moyen de pouvoir s'enrichir et les Espagnols étaient obnubilés par l'or. Les Espagnols s'acharnaient à trouver des mines d'or et quand ils en trouvaient, ils se servaient des Indiens. Le travail forcé dans les mines a été désastreux. Les Indiens sont morts d'épuisements, de blessures et de malnutrition. Les charges lourdes au début du XVI^{ème} siècle étaient autorisées. Les Espagnols ont pris les Indiens pour des chevaux de traits ou des bœufs. La *Relation de Santiago de Atitlán* nous renseigne aussi sur les maladies (la variole, la rougeole et le typhus) qui sont arrivées dans la région. Elles sont arrivées par les navires espagnols. Tout au long du XVI^{ème} siècle, les populations mayas y ont été exposées.

Nous pouvons nous référer aux chiffres de Mendizábal et Cook pour montrer que la population indigène était passée de 6 424 466 en 1540 à 2 500 000 en 1597²⁵⁷. De plus, suite aux *Relaciones Geográficas* demandées par Philippe II en 1572, afin de faire un état des lieux des tributs perçus et ceux qui peuvent l'être par la Couronne, nous avons un aperçu de l'ampleur de la crise démographique dans la région du Rabinal, au Nord de Santiago de Guatemala par le recenseur Montero de Miranda, greffier de la Chambre des audiences du Guatemala. Des 60 000 habitants qui vivaient dans la région au début du XVI^{ème} siècle, il ne restait plus que 8 à 9000 âmes vers la fin du siècle²⁵⁸. Dans la description de la province de Soconusco, vers 1570, le cosmographe López de Velasco nous informe qu'il n'y avait plus que 2 000 indiens dans la province de Soconusco: "*Hay en ella solo un pueblo de españoles y treinta y tres pueblezuelos de indios en que debe haber como dos mil tributarios*"²⁵⁹ alors qu'au début du siècle, la population atteignait 60 000 habitants²⁶⁰. Le Soconusco était pendant la période préhispanique une région florissante et un pôle économique important grâce à sa grande culture du cacao :

*Se dá mucho el cacao de que es la principal contratación de esta provincia , y así andan muchos tratantes á la contratación dello: aunque en lo llano y bajo desta provincia hay sitios muy buenos para poblaciones, los indios viven en las montañas por amor de el cacao, que se dá mejor en la tierra montuosa, cálida y aguanosa*²⁶¹.

²⁵⁷ Alfonso Caso (dir.), *Métodos y resultados de la política indigenista en México*, México, Ediciones del Instituto Nacional Indigenista, 1958, p. 37.

²⁵⁸ Michel Bertrand, *Terre et Société coloniale*, Mexico, Centre d'Etude Mexicaines et Centraméricaine, Collection Etudes Mésoaméricaines 1-14, 1987, p. 64.

²⁵⁹ Juan Lopez de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias*, Madrid, 1894(1574), p. 303.

²⁶⁰ W. George Lovell, *Conquest and Survival in Colonia Guatemala*, McGill Queen's Press University, Canada, 2015, p. 203.

²⁶¹ Juan Lopez de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias*, Madrid, 1894(1574), p. 303.

Mais c'était un produit de consommation apprécié des Aztèques puis plus tard des Espagnols. Ils ont envahi la province et depuis "[han] venido en mucha disminución los indios desta provincia, a lo que dicen, por la vejación y molestia que se les ha dado con la exacción del cacao"²⁶².

La politique espagnole a totalement détruit l'habitat des Indiens et le travail servile a tût fait d'avoir des conséquences désastreuses sur les populations indiennes du Soconusco²⁶³.

Pour continuer cette réflexion sur la mortalité indienne, nous pouvons nous appuyer sur la description de la province de Vera Paz de Francisco Montero de Miranda. A la fin du XVIème siècle, il fait un constat des plus simples mais des plus alarmants quant à la population guatémaltèque et son espérance de vie avant et après la Conquête espagnole. Au chapitre 5, qui traite de la médecine, il souligne que "*vemos que los hombres vivían mucho antiguamente y libres de las enfermedades que ahora padecen, como lo dicen los muy viejos, que viven ahora como embalsamados*"²⁶⁴.

Malgré la perception des tributs, ceux-ci sont d'une valeur inestimable pour constater l'évolution démographique des Indiens du royaume de Guatemala. Dans le village de San Juan Chamelco, non loin de Cobán, Francisco Montero de Miranda décrit l'extrême mortalité indienne :

*Tenía, por la cuenta pasada que ha tres arios se hizo, 555 tributarios. Han tenido pestilencia después acá, en la cual murieron más de 600 ánimas. Y toda la gente enfermó de tal suerte, que no pudieron sembrar ni tienen ahora qué comer, con ser el tiempo de la cosecha; y así, se teme que habrá gran hambre y, tras ella, pestilencia, como suele*²⁶⁵.

De son côté, Antonio de Ciudad Real, lors du voyage d'Alonso Ponce en 1596, en énonce les faits dans la région cacaoyère du Soconusco. L'emploi du verbe *soler* à l'imparfait en début de phrase est sans concession :

Solía ser muy rica y prospera y muy poblada de indios y frecuentada de españoles mercaderes, por el mucho cacao que en ella se daba y por el grande trato que dello había ya

²⁶² *Ibid.*

²⁶³ Voir *supra*, p. 80.

²⁶⁴ Juan Lopez de Velasco, *Geografía y descripción universal de las Indias*, Madrid, 1894(1574), p. 303.

²⁶⁵ *Ibid.*

*tienen muy pocos indios, que dicen no llegan a dos mil, y el trato del cacao va cesando en ella*²⁶⁶.

Le constat de la réduction de la population indigène du Guatemala provient pour la plupart d'*encomenderos* qui s'alarment devant l'Audience de Guatemala de la baisse drastique de la perception de tributs. Dans les Archives Générales des Indes, nous avons la plainte de l'*encomendero* d'Asunción Mita qui déclare que l'*encomienda* ne rapportait "*casi nada por haberse muerto muchos indios*"²⁶⁷.

Le *Memorial de Sololá*, écrit sur l'origine des peuples Kaqchikeles et K'iches d'une importante valeur historique, souligne aussi les terribles maladies venues du vieux monde. L'auteur, Francisco Hernández Arana, né vers 1505²⁶⁸, fait référence au travail forcé imposé aux Indiens dans les mines d'or ainsi qu'aux travaux de construction de la capitale de la colonie. Il dénonce aussi les actes de violence de Pedro de Alvarado, les exécutions de nobles et la destruction de la première ville du Guatemala en 1541. Mais il raconte aussi les conséquences de la peste en 1519 – qui pourrait être la petite vérole, la rougeole ou le typhus-, qui tua un nombre considérable d'indiens dès les prémices de la conquête en terre amérindienne²⁶⁹. Nous voyons le désarroi et l'extrême douleur de ce peuple en voie d'extinction et l'impossibilité des Kaqchikeles et K'iches de faire face au virus. Il décrit l'agonie de la population :

En el curso del quinto año se inició la peste. Oh hijos míos. Primero hubo tos, luego se corrompió la sangre y se tornó amarilla la orina. La cantidad de muertes en esta época fue en verdad terrible. El jefe Vakaki Ahmak murió y nosotros mismos nos vimos sumergidos en una gran oscuridad y gran pesar al ver que nuestros padres y ancestros estaban contagiados de la plaga. Oh hijos míos... En verdad el número de muertes entre el pueblo fue terrible y no escapó de la peste... los ancianos y padres murieron todos y el mal olor fue tal que los hombres morían sólo de éste.

*Luego perecieron nuestros padres y ancestros. La mitad de la gente se tiraba a los barrancos y los perros y zorros comían los cuerpos de los hombres. El temor a la muerte destruyó a la gente vieja así como al hijo mayor del rey junto con su hermano joven. Así fue que nos empobrecimos*²⁷⁰.

²⁶⁶ Antonio de Ciudad Real, Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España. *Relación Breve y Verdadera de Algunas Cosas de las Muchas que Suciedieron al Padre Fray Alonso Ponce*, México, UNAM, 1976 (1619), Tomo I, cap. 29, p. 181.

²⁶⁷ George Lovell, "Epidemias y despoblación indígena", *Enfermedad y muerte en américa y Andalucía* (coord.. José Jesús Hernández Palomo), Madrid, 2004, p.119-144. Se référer aussi plus spécialement à AGI, Patronato 65-1-15.

²⁶⁸ *Memorial de Sololá*, in. Adrian Recinos, "Memorial de Sololá", *Literatura Maya* (Mercedez de la Garza coord.), Caracas, Venezuela, 1980 (XVI-XVIIème siècle), p. 103.

²⁶⁹ George Lovell, "Epidemias y despoblación indígena", *Enfermedad y muerte en américa y Andalucía* (coord.. José Jesús Hernández Palomo), Madrid, 2004, p.119-144.

²⁷⁰ *Memorial de Sololá* (XVIème siècle), in. Adrian Recinos, "Memorial de Sololá", *Literatura Maya* (Mercedez de la Garza coord.), Caracas, Venezuela, 1980 (XVI-XVIIème siècle), p. 159.

La mémoire orale des Kaqchikeles et des K'iches est devenue quasi inexistante. L'enculturation intergénérationnelle n'était plus du tout effective à cause de l'extrême baisse démographique des Indiens. La population des Mayas de l'*altiplano* n'a cessé de diminuer du fait de plusieurs vagues de maladies. Dans la région des Cuchumatanes, il y a eu quatre vagues d'épidémies. Celle de 1519-1520 dont nous venons de parler, puis l'épidémie de rougeole entre 1532-1534, la peste pulmonaire, le *gucumatz* entre 1545 et 1548, puis la dernière, entre 1576 et 1581 par laquelle une nouvelle épidémie de variole est l'ultime plaie dans la disparition la plus totale de petits villages des Hautes Terres mayas²⁷¹. La population indienne, ne connaissant aucune des maladies venues d'Europe, n'a pu affronter ces terribles maladies.

Beaucoup de documents espagnols répertoriant des populations indiennes décrivent ces maladies. L'impact qu'elles ont eu sur les communautés est impitoyable²⁷². La plupart des épidémies vinrent du Mexique central, comme le *cocoliztli*²⁷³, et leurs propagations ont été facilitées par le commerce sur le *camino real*, la route royale, passant par le Chiapas. Les conséquences sont lourdes car toutes les populations indiennes aux abords du *camino real* dans le Chiapas jusqu'à Santiago de los Caballeros ont été décimées à la fin du XVIème siècle²⁷⁴. Ces maladies-là n'étaient pas connues et le taux de mortalité a été catastrophique. Au Yucatán, les mayas ont appelé cette période d'hécatombe "*Ocn Kuchil*" qui se traduirait par "*la période durant laquelle les vautours noirs entrent dans les maisons*"²⁷⁵. Ils vivaient dans la terreur. Les corps s'entassaient de jour en jour. Depuis le début de la Conquête jusqu'à la fin du XVIème, des villages et villes ont vu leur population baisser de près de 90%²⁷⁶.

Cependant, des Espagnols jettent la faute de la diminution de la population sur les indiens eux-mêmes. Pour insister sur ce point, nous pouvons voir que la *Relation de Zapotitlán* va dans ce sens. Du fait d'une mauvaise hygiène, celle de se laver avec l'eau, et de mauvaises habitudes prises des Espagnols, les Mayas de Zapotitlán sont décrits comme ceux qui sont à l'origine des maladies et de leur perte :

²⁷¹ W George Lovell, *Conquista de los Cuchumatanes de Guatemala, 1500-1821*, Antigua, Centro de Investigaciones Regionales de Mesoamérica, 1990, p. 163.

²⁷² *Ibid*, p. 162.

²⁷³ Terme qui désigne une maladie, une grande pestilence en nahuatl.

²⁷⁴ Juan Pedro Viqueira, "Ires y venires en los caminos de Chiapas", *Rutas de la Nueva España* (Chantal Cramaussel editora), México, El Colegio e Michoacan, 2006, p. 137-176.

²⁷⁵ Diego López de Cogolludo, *Historia de Yucatán* (1688), España, Linkgua, 2006, p. 259.

²⁷⁶ D. Benedicto Cuervo Álvarez, " La conquista y colonización española de América", *Historia Digital*, XVI, 28, 2016, p. 103 – 147.

Está esta costa medianamente poblada de indios, aunque quieren decir algunos que hubo más en otros tiempos y que fue la causa que, en el tiempo de su gentilidad, no les era prohibido tener las mujeres que querían. Y también que, antes que fuesen conquistados, vivían derramados a su voluntad y sin orden, y, como se han reducido a pueblos mayores y haya en ellos más inmundicias, y ellos no son curiosos en la limpieza (si no es por fuerza), parece que es[to ha sido] alguna causa de enfermedades. Y lo otro, porque, después que han venido los españoles a estas provincias, parece que han tomado [los indios] alguna cosa de su estilo, y salen más que solían a comprar y vender fuera de su natural, y alquilarse y llevar las cosas que así compran y venden a cuestras, por codicia de la ganancia. [De manera] que parece que, con el mudar de aguas y aires, y trabajar con las cargas y caminos, y, yendo sudando, bañarse (como lo tienen por costumbre), se causan enfermedades, y muertes y disminución de los indios²⁷⁷.

Un autre informateur va même jusqu'à porter la faute sur la monogamie indienne! Le fait que les indiens soient maintenant monogames se répercute dans la baisse de la population car "*en el tiempo de su gentilidad no les era prohibido tener las mujeres que querían*"²⁷⁸.

Bien que la politique de *l'encomienda*, les abus et violences des Espagnols et les guerres aient altéré le cours de la vie des Mayas des Hautes terres, ce sont les maladies amenées du Vieux Monde qui ont été le facteur principal et le plus dramatique dans la chute démographique des Mayas de Hautes Terres²⁷⁹. Les Mayas n'ont pas pu affronter ces nouveaux virus. Ce traumatisme eut tôt fait d'altérer leur identité et facilitera l'évangélisation, devenue culturelle, et une domination plus imposante de la Couronne espagnole dans les villages autour des grandes villes hispano-américaines.

²⁷⁷ René Acuña (editor), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, México, UNAM, 1982, p. 35.

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 71.

²⁷⁹ Voir annexe 11, graphique 1, *Evolución demográfica del occidente de Guatemala (1524-1600)* et graphique 2, *Evolución de la población Tzutujil (1575-1600)*.

2. Changement alimentaire

a) Terres américaines et diète espagnole

La Terre pour les Mayas était la « *sagrada madre de la vida* »²⁸⁰. Elle se retrouva malheureusement sous le commandement de la Couronne espagnole. Les Mayas n'étaient plus propriétaires de leurs terres. A l'époque préhispanique, les terres n'avaient aucun but mercantile sinon celui de subsistance chère aux peuples mayas. Ils ne produisaient que ce dont ils avaient besoin pour vivre et respectaient ce que leur offrait la Terre Mère. La Couronne Espagnole ne put s'empêcher de prendre les terres aux indigènes tout en affirmant qu'ils devaient pouvoir en posséder. Ce qui était assez contradictoire même après la Real Cédula de 1549²⁸¹ qui stipulait les droits des indiens²⁸². Tel le cas des *ejidos* représentant la majorité des propriétés et notamment propriétés religieuses (catholiques), la terre est devenue une ressource fiscale et seul un *título* attribué faisait foi d'acte de propriété. Les tributs étaient importants pour le bien-être de la péninsule ibérique. Ainsi l'on pouvait punir toute illégalité d'appropriation du sol en son absence²⁸³. Cette situation était bien différente avant l'arrivée des Espagnols. A l'époque préhispanique, les Mayas, ne manquaient pas de dévotion et :

*Por su humildad y simplicidad ajenos de toda soberbia y presunción, vacaban y se ejercitaban continuamente en el cuidado y obras de la agricultura, y así era grandísima y sobratísima la abundancia que tenían de mantenimientos y de las cosas para la vida necesarias*²⁸⁴.

En tant que socle alimentaire et mercantile castillan, les Espagnols ont essayé d'introduire tant bien que mal dans les plus grandes altitudes des Hautes Terres les céréales méditerranéennes mais il fut impossible pour les Indigènes de remplacer leur maïs sacré pour

²⁸⁰ Sergio Quezada, "El cacique yucateco: un señorío sin territorio (siglo XVI)", *El cacicazgo en Nueva España y Filipinas* (Margarita Menegus Bornemann, coord.), México, UNAM, 2005, p. 77.

²⁸¹ Nélida Bonaccorsi V mentionne deux cédulas: "se prohíbe a los encomenderos dar en alquiler a los indios, so pena de perder la encomienda y multa de 100 maravedíes", A 1 23 leg. 4575, fol. 4. La même année au Chiapas, "se prohíbe que los encomenderos de la provincia de Chiapas dejen alquilar a sus indios para que trabajen en los ingenios". A 1 23 leg. 1511, fol. 108. Voir Nélida Bonaccorsi V, *El trabajo obligatorio indígena en Chiapas, siglo XVI*, México, UNAM, 1990, p. 67.

²⁸² Michel Bertrand, *Terre et Société coloniale*, Mexico, Centre d'Etude Mexicaines et Centraméricaine, Collection Etudes Mésoaméricaines 1-14, 1987, p. 84.

²⁸³ *Ibid*, p. 85.

²⁸⁴ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo II, cap. 59, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 308.

des aliments jusque-là encore inconnus²⁸⁵. Le maïs n'était pas seulement un aliment comme l'était le blé pour les Espagnols. Sa culture est de loin la plus importante car c'est l'aliment de base pour les populations amérindiennes et sans contexte le lien qui les unit à leurs divinités. Toute la cosmogonie maya tout tourne autour du maïs. C'est pour cela que les Mayas prenaient soin de leurs terres. C'était un don de vie et d'offrande car « *la terre [les] nourrit, [ils doivent] la nourrir*²⁸⁶ ». Mais pour améliorer le commerce entre le Nouveau et le vieux Monde, les Indiens commenceront donc à cultiver le blé. Les sols fertiles et l'agriculture prédominante dans les Hautes Terres sont favorables à sa production.

Une autre culture, celle du cacao, se fait essentiellement dans la région du Soconusco, le long du littoral. Elle sert de monnaie d'échange lors de transactions commerciales et bien avant l'arrivée des Espagnols, le Chiapas et le Guatemala étaient déjà convoités par les Aztèques. Il y a eu beaucoup d'échanges commerciaux dirigés par la suprématie aztèque qui était à ce moment à son apogée. Nous savons grâce à un document, la *Matrícula de tributos*, composée de 16 feuilles de papiers *amate*²⁸⁷, que des villages du Soconusco étaient tributaires de l'Empire aztèque.²⁸⁸ La principale culture d'exportation était le cacao et les marchands aztèques en acquéraient une bonne partie. Ces marchands communiquaient à travers la forêt par le golfe du Honduras d'une part, et de l'autre, par les Hautes Terres du Chiapas²⁸⁹.

En dépit de ce système d'*encomienda*, et même si des confrontations ont eu lieu entre les Espagnols et les Natifs des Hautes Terres, ces derniers, dans leurs travaux agricoles, ont été mis en contact avec des choses qu'ils n'avaient jamais vues auparavant. Jamais de leur vie passée ils n'avaient vu chevaux, vaches et taureaux, chèvres, brebis et moutons, cochons, poules,... pas plus qu'ils ne connaissaient les pommes, poires et "*duraznos, y las demás cosas que a estas partes han venido desos vuestros reinos*"²⁹⁰. Dans la région de Zapotitlán, la Couronne est informé que "*en los altos lugares desta costa, hay manzanas, higos y uvas silvestres, las cuales [él ha] visto y comido. Y, en los lugares bajos y marítimos, hay muy buenos melones*"²⁹¹.

²⁸⁵ Elías Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985, p. 214.

²⁸⁶ J.Eric S. Thompson, *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, op. cit., Paris, Edition Payot & Rivages, 1993, p. 255.

²⁸⁷ Papier fait de fibre végétale.

²⁸⁸ Voir annexe 12, *Lista de tributos de los ocho pueblos de Xoconochco*

²⁸⁹ Janet Long Towell y Amalia Attolini Lecón, *Caminos y mercados de México*, México, UNAM, 2009, p. 66.

²⁹⁰ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 76.

²⁹¹ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 58.

Les Espagnols ont introduit les céréales dans les Hautes Terres mayas. Mais du fait que ces céréales soient inconnues des populations indiennes et le climat non favorable à leur production, les Mayas de l'*Altiplano* ont porté peu d'intérêts pour ces aliments que les Espagnols ordonnaient de produire dans des conditions pénibles: "*los españoles los cargaban por tamemes, para sus tratos y granjerías que tenían, de unas partes en otras, en donde los indios padecían grandes trabajos*"²⁹². Nous pouvons constater dans la *Relation Géographique de Santiago d'Atitlán* en 1585 que les Indiens sont peu réceptifs aux nouvelles cultures :

[Hay] frutas de la tierra en cantidad, como son ciruelas de la tierra, zapotes y aguacates que produce la tierra. Hay plantas de Castilla, que son higueras, las cuales dan fruto todo el año, danse membrillos y granadas y manzanas, aunque los naturales por su flojedad han plantado poco arboles por no ser fruta para ellos como hacen en otras partes desta provincia de Guatemala"²⁹³.

Nous l'avons vu, le maïs, "*el principal pan*"²⁹⁴, était le principal produit cultivé par les Indiens dans toute la Nouvelle Espagne mais le haricot noir et le piment faisaient tout autant partie de la diète des familles mayas au XVIème siècle : "*Los mantenimientos de que antiguamente usaban los naturales eran maíz, frijoles, aji y otras legumbres de la tierra que ellos sembraban y cogían*"²⁹⁵.

Dans la *Relation de San Bartolomé, pueblo* qui appartient à Santiago de Atitlán, la terre des Hautes Terres était tellement fertile "*por ser montañas y húmeda en gran manera*"²⁹⁶. Les Mayas pouvaient cultiver le maïs "*tres veces en el año*"²⁹⁷ grâce au développement de l'irrigation²⁹⁸. Fait intéressant en sachant que dans le Vieux Monde et notamment en Espagne, nous ne pouvions récolter qu'une fois l'année le blé. Cependant, l'*Altiplano* étant une terre humide "*no les dur[aba] más de dos meses, poco más o menos, el maíz sano, porque luego se les pudre y torna harina*"²⁹⁹. C'est grâce aux échanges commerciaux avec les Basses Terres que les Mayas du Guatemala pouvaient se procurer le maïs suivant les pertes et pouvaient de cette manière en manger toute l'année. Néanmoins, Antonio de Ciudad Real ne manque pas de

²⁹² *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 81.

²⁹³ *Ibid.*

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 48.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 91.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 98.

²⁹⁷ *Ibid.*

²⁹⁸ Robert M. Hill, *Los Kaqchikeles de la época colonial, Adaptaciones de los Mayas del altiplano al gobierno español, 1600-1700*, Guatemala, Cholsamaj, 2001, p. 16

²⁹⁹ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 99.

s'émerveiller sur l'abondance des fruits et des légumes dans la vallée de la ville de Guatemala et montre que le blé, en juin 1586, a pris une place importante dans le paysage américain et côtoie la multitude des nouveaux fruits venus d'Espagne :

Hay en aquella cibdad labradores muy gruesos que cogen gran suma de limosna, cada año, unos a veinte y otros a treinta y más hanegas de trigo. Es aquel valle de maravilloso temple, ni frío ni caliente, dase en él maíz, higos, aguacates, zapotes colorados, plátanos, guayabas y tunas; danse cardos, habas, lentejas, oréganos, poleo y hinojo. Danse rosas de Castilla, claveles y clavelinas y otras muchas frutas, legumbres, hortaliza y flores de las de España y de las Indias³⁰⁰.

En 1574, le docteur Mateo Arévalo Sedeño, dans sa *Relation de la Province de la Verapaz*, souligne bien qu'avant l'arrivée des Espagnols "*no [había] en ellos frutales como los de España, si no los que se han plantado*"³⁰¹. De plus, il nous donne bien l'information que les Mayas étaient sceptiques quant aux nouveaux fruits venus d'Espagne car même si :

Las naranjas, cidras, limones, duraznos, membrillos, se dan muy bien; mas sólo en las huertas de los religiosos, porque los indios no estiman ni comen si no es membrillos. Y los duraznos les son dañosos, por ser malos de su natural y por no madurar bien³⁰².

Quant à Antonio de Ciudad Real qui arrive sur les terres guatémaltèques en août 1586, il nous informe sur la merveilleuse production de fruits, leur provenance et sur la manière dont ils ont été importés. Il en profite pour parler de la Conquête durant laquelle de nombreux *Mexicanos* aidèrent les Espagnols dans l'annexion de territoires :

Danse en él muchos y muy buenos duraznos, manzanas y tunas y peras maravillosas; en unos lugares de aquella guardianía danse muy buenos cardos y todo género de hortaliza, y danse algunos magueys de los de México, que han plantado los mexicanos que fueron con los españoles cuando la conquista, los cuales unos son de Tiatilulco, otros de Xuchimilco, otros de Tepeaca y otros del mesmo México, y otros hay también tlaxcaltecas, pero a todos los llaman por allá mexicanos; sin éstos hay en aquella guardianía otros muchos indios³⁰³.

³⁰⁰ Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España. Relación Breve y Verdadera de Algunas Cosas de las Muchas que Sucubieron al Padre Fray Alonso Ponce*, México, UNAM, 1976 (1586), Tomo II, cap. 50, p. 253.

³⁰¹ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, Apéndice IV, UNAM, 1982, p. 189.

³⁰² *Ibid.*, 1982, p. 189.

³⁰³ Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España. Relación Breve y Verdadera de Algunas Cosas de las Muchas que Sucubieron al Padre Fray Alonso Ponce*, México, UNAM, 1976 (1586), Tomo II, cap. 53 p. 5.

b) Trésors indiens : le chocolat et le sel

Nous allons à présent nous arrêter sur deux aliments importants dans le travail agricole des Mayas des Hautes Terres : le cacao et le sel qui reflètent également des changements coloniaux. Durant la période préhispanique, les cacaoyers étaient la propriété des nobles des Hautes Terres. Seulement les gens d'importance ou de haute lignée avaient le droit de le consommer. On le buvait essentiellement lors de cérémonies rituelles. Diego García de Palacio, dans *CR*, nous informe que :

*Antiguamente era tan estimado que nadie bebía del dicho cacao que no fuese cacique, gran señor o valiente soldado; usaban en el sembrarlo muchas ceremonias, escogiendo de cada mazorca y piña los mejores granos de cacao*³⁰⁴.

Depuis, l'expansion du commerce du cacao a modifié son utilisation et les Indiens les plus pauvres ont pu avoir accès à ce met, qui était autrefois l'aliment des Dieux et avait été aussi important que l'or l'était pour les Espagnols. La *Relation de Zapotitlán* dit que durant la période préhispanique "[a] los indios de baja suerte no les era permitido comer carne ni beber cacao (...) Y ahora comen de todo"³⁰⁵

Mais il ne faut pas être catégorique. L'aliment était consommé par les nobles car l'agriculture préhispanique ne fournissait pas de quantité suffisante pour en faire une boisson populaire pour toutes les classes de la population indienne³⁰⁶. Comme le souligne Murdo MacLeod, il avait un statut tout à fait différent dans les régions dans lesquelles il était cultivé et importé. C'était certainement un aliment de base dans la région du Soconusco, qui était de loin la région où il y avait les plus grandes quantités de cacao cultivées, alors qu'il était prestigieux de le consommer dans la vallée du Mexique par exemple³⁰⁷. Mais la recette du breuvage, appelé chocolat, fut très vite modifiée par les Espagnols qui rajoutèrent du miel, de ña canelle et/ou sucre car ils trouvèrent cette boisson dégoûtante³⁰⁸ :

³⁰⁴ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 75.

³⁰⁵ René Acuña (editor), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, México, Apéndice IV, UNAM, 1982, p. 190.

³⁰⁶ Murdo MacLeod, *Spanish Central America: a socioeconomic history, 1520-1720*, Berkeley, 1973, p. 69.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 70.

³⁰⁸ José de Acosta, *Historia Natural y moral de las Indias*, edición preparada por Edmundo O'Gorman, Libro IV, cap. 22, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1940 (1589), p. 180.

*El principal beneficio de este cacao es un brebaje que hacen que llamen chocolate, que es cosa loca lo que en aquella tierra le precian, y algunos que no están hechos a él les hace asco*³⁰⁹.

A partir de 1540, les *encomenderos* commencèrent à exploiter et cultiver de grandes plantations de cacao. Ils obligèrent les anciens propriétaires indiens à augmenter sans cesse le nombre de cacaoyers³¹⁰. La pénibilité du travail eut des conséquences désastreuses sur la démographie des habitants du Soconusco. Une lettre, que l'on pourrait attribuer à Bernal Diaz de Castillo, chroniqueur et conquistador au côté d'Hernán Cortés et qui a résidé par la suite dans la Province du Soconusco vers 1570, décrit comment les *encomenderos* et les religieux traitaient les Mayas comme des esclaves. Les Indiens n'avaient aucune source de revenu, et les Espagnols les laissaient dans la plus grande misère. Cette terre du Soconusco, merveilleuse, riche et fertile en cacao contrastait avec sa population indienne triste, pauvre et rachitique, en totale impuissance face aux abus des Espagnols³¹¹ :

*E yo, muido como chr[ist]iano, digo que y algunas cosas dignas de rremedio, en especial en vna prouinçia donde yo he rresidido, de la qual podré dezir lo que sé. Llámase esta prouinçia Soconusco. Es muy fértil, y dase en ella cacao en abundancia, que allá corre por moneda y bebida entre los yndios; después que an tratado con ella, la quiebran y hazen della esta bebida.:I Ha sido esta prouinçia muy poblada, porque dizen que aurá quarenta a[ñ]os tenía casi treynta mil yndios; es mucha distancia de tierra: está, de Guathimala, casi çinquenta leguass; terná agora hasta mill y seysçientos yndios vezinos." La prinçipal causa de su disminución, las bejaçiones y molestias de algunos juezes allí probeydos, y también la codiçia de los clérigos, y, todos ellos, por esta grangería de cacao. Andan tan destraydos algunos clérigos, que no se acuerdan, en yendo a la bisita del pueblo, de administrarles ni consolarles, sino [de] sacar sus libros de cuentas y deudas que les deuen, y [de] hazer a los alguaçiles del pueblo anden de casa en casa cobrando. Ha auido yndio que a dicho al clérigo: "-Padre, dinos misa primero y, después, pedirás lo que quisieres y lo que te deuemos"*³¹².

C'est de l'extorsion de la part du religieux à tel point que les habitants doivent marchander pour calmer les viles manières de ces hommes de foi pour quelques répit de plus avec le seigneur : "*Padre, dinos misa primero y, después, pedirás lo que quisieres y lo que te deuemos*"³¹³. La situation est totalement intolérable. En 1561, les Indiens du Soconusco avaient

³⁰⁹ José de Acosta, *Historia Natural y moral de las Indias*, edición preparada por Edmundo O'Gorman, Libro IV, cap. 22, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1940 (1589), p. 180.

³¹⁰ Julio Pinto Soria (Editor), « El regimen colonial (1524-1750) », *Historia general de Centroamérica*, Tomo II, Madrid, 1993, p. 134.

³¹¹ René Acuña, "Fragmento inédito de una carta atribuible a Bernal Díaz del Castillo" (1572), *Estudios de Historia Novohispana*, UNAM, 1997, p. 236-271.

³¹² *Ibid.* Voir Archivo General de Indias, Guatemala, legajo 968.

³¹³ *Ibid.*, p. 236-271.

déjà dénoncé les abus et mauvais traitement que leurs infligeaient les Espagnols³¹⁴. En dix ans, la situation n'avait pas du tout changé.

En ce qui concerne le sel, sa production se faisait principalement sur la côte pacifique et comme tous types de nourritures ou condiments, il servait de monnaie d'échange durant l'époque préhispanique. Avant l'arrivée des Espagnols, le sel s'obtenait d'une seule manière, grâce à la cuisson de l'eau³¹⁵. Diego García de Palacio décrit cette manière d'extraire le sel qui était commune aux côtes du Chiapas et du Guatemala, régions propices aux salines. Il parle plus spécialement de la côte de Guazacapán qui s'étend du fleuve Michatoya au fleuve Ahuachapán, au Salvador³¹⁶. Cette région a vraiment tout pour elle : fruits, légumes, céréales et cacao. Un paradis sur terre. Mais la production est loin d'être efficace :

Tiene muchos frutales de la tierra y de Castilla, bonisimas naranjas y algunos higos y melones³¹⁷; es tierra de cacao y de buenas tierras para maíz y las demás legumbres y semillas que los indios usan. Tiene comodidad toda ella para hacer sal, aunque la hacen con mucho trabajo y riesgo de su salud; sacan la salmuera, que para hacerla han menester de la tierra que la mar baña en sus crecientes, y cuécenla en hornos semejantes a los que los campaneros usan; gastan mucha leña y ollas para cocerla, por manera que aunque se podría hacer mucha, es costosa, enferma y trabajosa de hacer³¹⁸.

Cette production du sel nous est contée dans la *Relation de Zapotitlán* qui nous éclaire sur la manière dont les Mayas de la région faisaient pour récolter le sel. Aux yeux des Espagnols cette technique était pour le moins fastidieuse et ses résultats décevants :

Se hace en esta costa sal de la mar, [pero] de una manera que parece que es más el gasto que el provecho, y que toman tierra de cerca de la mar y échanla en unas canoas grandes a manera de artesas, las cuales están agujereadas por bajo y encima, y dentro dellas ponen unas como esteras, y sobre éstas echan tierra de la que está junto de la mar que parece estar más salada, y encima de la tierra van echando agua poco a poco. Y [el agua] va destilando por entre la tierra y colando por las esteras y agujeros, y cae en unas ollas que están debajo. Y aquella agua la c[ue]lan y hierven en otras ollas, y se viene a congelar y hacer sal, [pero] en poca cantidad, y muy ruin y menuda³¹⁹.

³¹⁴ Voir annexe 13, *Los Indios de la Provincia de Soconusco denuncian*.

³¹⁵ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, Apéndice IV, UNAM, 1982, p. 189.

³¹⁶ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p.70.

³¹⁷ Voir *supra*, p. 70.

³¹⁸ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, Apéndice IV, UNAM, 1982, p. 189.

³¹⁹ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 50.

Ne trouvant pas cette technique optimale, les Espagnols voulaient faire comme ils avaient toujours fait :

*Se podría hacer allí sal con el sol, en eras, como se hacía en España, en Andalucía y Portugal, y aun en Francia en la Villa de Boroaje, en la costa de la Gascuña, que está en más de cuarenticinco o cuarentiseis grados de altura. Y habiéndolo visto y entendido lo que allí se platicó, no hallo razón ni causa porque se deje de hacer en esta costa sal, en eras, con el calor del sol*³²⁰.

L'informateur de la *Relation* émet quelques hypothèses quant à la pratique ou non de cette éventuelle proposition de production du sel. Il pointe un sol trop perméable "*la tierra (...) es algo floja, como arenosa, de que parece se podría sospechar que las eras se beberían el agua*"³²¹. Il donne même l'exemple d'un procureur du Guatemala qui a voulu faire fortune dans le sel mais "*se gastó largo en la experiencia y no salió con ella*"³²². Il est fort possible que Tehuantepec, la région saline du Mexique Central où "*se hace mucha sal y muy buena*"³²³ soit la cause de la diminution de la production en sel dans la région. Pour éviter le commerce illégal et garder la main sur toute production de sel, la Couronne a préféré regrouper les salines en des points stratégiques pour mieux gérer son exploitation et profiter au maximum de ses bénéfices³²⁴.

c) La viande américaine d'origine espagnole et sa politique de contrôle

L'arrivée des Espagnols a eu un impact considérable dans la production et la consommation des produits alimentaires au sein des populations indiennes étant donné qu'à l'époque préhispanique, l'agriculture des mayas de Hautes Terres se centrait principalement autour du "*maíz, ají, frijoles y calabazas*"³²⁵. Toutefois, la révolution alimentaire la plus importante en Amérique fut l'introduction des troupeaux. L'apport du bétail bovin ou ovin par exemple va lui aussi modifier la vie quotidienne des Mayas du Chiapas et du Guatemala.

³²⁰ *Ibid.*

³²¹ *Ibid.*

³²² *Ibid.*

³²³ *Ibid.*, p. 51.

³²⁴ Laura Machuca Gallegos, *Comercio de sal y redes de poder en Tehuantepec en la época colonial*, México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 2007, p.120

³²⁵ *Relación de Zapotitlán*, in. René Acuña (editor), *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, México, UNAM, 1982 (1579), p. 43.

L'introduction du bétail a été l'un des effets les plus rapides et importants de la présence espagnole en Amérique. Les Mayas des Hautes Terres durant l'époque préhispanique se suffisaient en viande avec la chasse. Dans la *Relation de Zapotitlán*, il est bien dit qu'avant l'arrivée des Espagnols :

*Se sustentaban de la caza que mataban, como son venados, conejos, puercos monteses, y otras salvajinas que ellos conocen, como son armados y tepeizcuintles y pizotes, y otros géneros de animales silvestres, y gallinas de la tierra. De todo lo cual usan hoy día los dichos naturales*³²⁶.

Elias Zamora Acosta souligne en effet que les Mayas ne s'intéressèrent pas à l'élevage au début car cela n'avait rien à voir avec leur diète à l'instar des cultures de céréales, légumes et fruits provenant de la Castille³²⁷. Au tout début de la colonisation des Hautes Terres, ce sont les Espagnols qui géraient l'exploitation du bétail. Ensuite, ils obligèrent les Indiens, en tant que main d'œuvre bon marché, à l'élevage des poules de Castilles et du petit bétail³²⁸. Diego García de Palacio, dans les ordonnances de 1576, stipule que les Mayas :

*Crien gallinas de Castilla y de la tierra, puercos y lo demás susodicho; por manera que en todo tengan más cumplido efecto, en cada uno de los meses del año uno de los alcaldes del dicho lugar por su turno visite las dichas casas y lo que se criaren, castigando al que no lo cumpliera y haciendo que de aquí adelante lo t'engage y crie*³²⁹

Jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle, les Indiens ont pu élever du bétail mais en petit cheptel. Alfonso Caso avance qu'ils ne pouvaient posséder que quelques têtes de bétail, le *ganado menor*, et les bœufs ou les chevaux étaient seulement destinés pour le labour et les déplacements. De plus, ils avaient l'interdiction de garder les nouveau-nés qu'ils devaient vendre rapidement.³³⁰ Les grands cheptels, *ganados mayores*, leur ont toujours été interdits. Mais il y avait une exception, celle des cheptels porcins pour lesquels l'administration espagnole octroyait les mêmes conditions pour les Indiens et Espagnols. Le nombre de têtes n'en était pas limité³³¹. Cela déboucha très vite à une surproduction porcine qui eut un effet négatif sur le prix

³²⁶ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, Apéndice IV, UNAM, 1982, p. 191.

³²⁷ Elias Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985, p. 218.

³²⁸ *Ibid.*, p. 219.

³²⁹ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 131.

³³⁰ Alfonso Caso (dir.), *Métodos y resultados de la política indigenista en México*, México, Ediciones del Instituto Nacional Indigenista, 1958, p. 45.

³³¹ *Ibid.*, p. 45.

des ventes, lequel dégringola. Justo L. del Río Moreno montre qu'au début de la colonisation, le prix d'un porc coûtait 334 maravedies en 1524, et baissa à 20 maravedies 4 ans après pour ne couler plus que 8 maravedies en 1541³³². De plus, les Espagnols pouvaient produire où bon leur semblait et les Indiens étaient exclus de la *mesta* américaine³³³. Les Mayas n'avaient plus la liberté de circuler et de vivre où ils voulaient car les troupeaux ravageaient leurs champs cultivés jusqu'à ce qu'on interdise, en Nouvelle Espagne vers 1537, l'exploitation porcine sur les terres des *encomiendas*³³⁴.

Pour terminer, nous savons aussi d'après Juan de Pineda qu'à la fin du XVIème siècle, le cheval est entré dans les habitudes de certains mayas, pour de meilleurs déplacements. Il fait bien remarquer que les Indiens d'Yztapan, sur la côte pacifique, savent très bien monter à cheval. Ils en possèdent même plusieurs. Tout cela est bien sûr appuyé pour des fins mercantiles :

*No tienen dueño ninguno, y ansi están rricos y andan bien aderezados ellos y sus mujeres e hijos, y todos andan a caballo, que cada uno tiene dos o tres caballos, (...) estos indios dan poco tributo a Vuestra Magestad teniendo tanta fertilidad de myllpas y tanto cacao como cojen*³³⁵.

Juan de Pineda omet peut être délibérément de dire que les Mayas ont des chevaux pour transporter des charges lourdes car depuis, la Cédule du 24 mai 1571 a interdit aux *encomenderos* d'obliger aux Indiens de transporter des charges lourdes sur leur dos³³⁶. Sur une note positive, Diego García de Palacio félicite l'environnement favorable à l'élevage des équidés car "*el pasto [...] es tan bueno para los caballos y engordan tanto, que de muy perdidos y flacos en poco días vuelven en sí y se paran muy hermosos y gordos*"³³⁷

³³² Justo L. del Río Moreno, "El cerdo en la conquista y colonización de América", *Anuarios de estudios*, Sevilla, 1996, LIII-1, p.13-35.

³³³ Alfonso Caso (dir.), *Métodos y resultados de la política indigenista en México*, México, Ediciones del Instituto Nacional Indigenista, 1958, p. 47.

³³⁴ Justo L. del Río Moreno, "El cerdo en la conquista y colonización de América", *Anuarios de estudios*, , Sevilla, 1996, LIII-1, p.13-35.

³³⁵ Juan de Pineda, "Descripción de la Provincia de Guatemala" *Anales de la Sociedad de Geografía y Historia de Guatemala*, Tomo I Anyo I, núm 4, 1925 (1594), p. 334.

³³⁶ La Cédule jugera les personnes "*que continuan, utilizando a los indios para el transporte de cargas en lugares donde hay buenos caminos y abundantes bestias de carga*" AGCA, leg. 1512, f. 379. Voir, Jean Piel, *Sajcabajá, muerte y resurrección de un pueblo de Guatemala*, Guatemala/México, Centro de estudios mexicanos y centroamericanos, 1989, p. 101.

³³⁷ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983(1576), p. 72.

3. Changement vestimentaire et matériel

Au Mexique durant la période coloniale, la première chose que firent les religieux fut de demander des changements de vêtements, principalement aux femmes. Les femmes portaient simplement une jupe qui pouvait s'attacher à l'aide d'une ceinture et la poitrine restait nue. Dans d'autres cas, le court *huipil* (chemise sans manche) était utilisé, accompagné d'une jupe³³⁸. Avec l'arrivée des Espagnols, l'un des facteurs les plus influents dans la nouvelle mode vestimentaire des peuples autochtones n'est autre que l'expansion du christianisme. En effet, les Espagnols étaient choqués que les Mayas du Guatemala aient tendance à exposer leur corps nu à tout le monde. D'ailleurs, Bartolomé de Las Casas fait une description sommaire des simples habits que portent les Mayas :

Por no traer más vestidos de una manta de algodón como un cendal o almaizar³³⁹, o de un lienzo los que más vestidos andan, y mayormente donde todos y del todo, andan desnudos, cubiertos solo aquello que la honestidad y vergüenza cubrir manda³⁴⁰.

Antonio de Remesal nous apporte plus de précision et va même jusqu'à détailler les cheveux longs des hommes. Cheveux longs qu'ils ne pourront plus garder après leur baptême chrétien :

Todos los indios gentiles destos montes dejan crecer el cabello, y (...) en él ponen flores y plumas de diferentes colores, con que salen y parecen muy galanos. Andando el cuerpo desnudo, excepto una venda con que se ciñen por la honestidad, y aunque usan mantas de algodón con que se cubren, pocas veces, las mujeres andaban con el cabello largo tendido al aire, de la cintura abajo se cubrían con unas mantas de algodón de listas de colores, y no había más vestido, excepto si algunas principales se cubrían la cabeza, y pechos cuando salían en público con un paño blanco de algodón³⁴¹.

³³⁸ Diego de Landa, *Relation des choses du Yucatan*, cap. XXXI, Edition de l'Abbé Brasseur de Bourbourg, Paris, Auguste Durand, 1864, p. 186-187.

³³⁹ L' *alاماizar* vient de l'arabe *mizar*. C'est "une toque, ou un voile moresque, comme un fichu(...). Cette toque est faite de soie fine et bordée de diverses couleurs, avec des franges aux lisières(...). Cette espèce de toque était portée tant par les hommes que par les femmes. R.P.A : DOZY, *Dictionnaire détaillé des noms de vêtements chez les arabes*, Amsterdam, Jean Müller, 1845, p. 45-46.

³⁴⁰ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, cap. 34, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 175.

³⁴¹ Antonio de Remesal, *Historia general de las indias occidentales, y particular de la gobernación de chiapa y guatemala*, tomo II, libro 11, cap. XX, Guatemala, Biblioteca "Goathemala" de la sociedad de geografía e historia, 1932 (1619), p. 588.

Aussi, il souligne bien le changement culturel apporté par les Espagnols :

*Ahora ya se ponen los hombres camisas y calzones, sombreros y mantas de colores, y las mujeres naguas, que sirven de saya [sayal], y guipil, que es hábito como una sobrepelliz sin mangas, con que se cubren muy honestamente del cuello abajo*³⁴².

Las Casas n'oublie pas de mentionner que les individus, hommes et femmes, arboraient avant de beaux bijoux en or et en argent ainsi que des plumes de Quetzal. Il fait bien la différence avec leurs ornements d'aujourd'hui car l'or utilisé dans la fabrication de leurs parures ne leur appartient plus. Ils ne peuvent plus l'utiliser car cet or doit épancher cette soif espagnole pour ce précieux métal alors qu'il n'avait pas la même valeur marchande aux yeux des Indiens. Voici ci-après un des multiples exemples que Las Casas écrit subtilement au sujet de l'avarice des Espagnols. Même les *señores* des villages mayas ne purent garder leurs biens, leurs armes, ... :

*Cuando iban a la guerra, llevaban coronas de oro en las cabezas y unas patenas grandes en los pechos, y brazaletes y otras joyas en otros lugares del cuerpo, y entrando por aquellas provincias nuestros españoles vieron salir en defensa de si mismos y de su patria hombres armados de armas y piezas de oro fino, desde los pies hasta las cabezas. Llevaban delante de sí, en unas lanzas largas, unas banderas de una manta larga y angosta de algodón, toda llena de piezas de oro redondas, y otras como estrellas de la manera dicha, que hobo alguna que tomaron nuestros españoles, que pesó el oro que tenía tres mill y tantos pesos de oro*³⁴³.

La citation de Las Casas est intéressante car elle décrit ici le code vestimentaire d'indiens des Caraïbes que nous pouvons rapprocher du style vestimentaire maya. À l'époque préhispanique, le commerce maya s'étendait sur une grande part du territoire mésoaméricain et aux Iles de la Caraïbe. Cela "*explicaría no solo las influencias mesoamericanas entre los tainos, sino las antillanas entre los mayas*"³⁴⁴. Il serait intéressant d'approfondir la question sur l'impact des relations entre les Mayas, Tainos et Caribes et l'apport culturel dans leur vie quotidienne.

³⁴² *Ibid.*

³⁴³ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, cap. 65, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 338.

³⁴⁴ Francisco j. Gonzalez Sosa, Origen y naturaleza de los contactos entre las civilizaciones mesoamericanas y los Tainos de las Antillas mayores, Trabajo para el curso de investigación (prof. María I. Barbot), Universidad de Puerto Rico, 1987, p. 38.

Pour continuer, Diego de Palacio en 1576 dans *CR* a décrit les vêtements d'un cacique izardque. La citation suivante fait écho à la description que Bartolomé de Las Casas a pu relever quelques dizaines d'années auparavant :

*Allende del cacique y señor natural, tenían un papa que llamaban tecti, el cual se vestía de una ropa larga azul, y traía en la cabeza una diadema, y a veces mitra, labrada de diferentes colores y, en los cabos de ella, un manojo de plumas muy buenas de unos parajos que hay en esta tierra que llaman quetzales. Traía de ordinario un báculo en la mano a manera de obispo, y a éste obedecían todos en lo que tocaba a las cosas espirituales*³⁴⁵.

Il est évident que les Espagnols ont apporté la mode espagnole et de nouvelles techniques pour l'élaboration des vêtements et d'objets. Cependant, Fray Bartolomé de Las Casas n'hésite pas à forcer le trait de tout ce que faisaient les indiens de la Nouvelle Espagne avant l'arrivée des Espagnols, un artisanat tout aussi sublime et fin :

*Hacían aves, hacían animales, hacían hombres, hacían ídolos, hacían vasos de diversas formas, hacían armas para la guerra, hacían cuentas o rosarios, hacían collares, hacían ajorcas, hacían zarcillos y otras muchas joyas que traían los hombres y mujeres*³⁴⁶.

La répétition du verbe *hacer* par Las Casas informe sur les objets propres à leur culture que les Natifs élaboraient avant que les Espagnols viennent conquérir et imposer aux mayas de produire des objets espagnols :

*Hacían otras millares de cosas señaladas, en tiempo de su infidelidad, pero agora de las nuestras labran muchas más, como cruces, cálices, custodias, vinajeras y vasos para el altar, y otras muchas polidas y delicadas*³⁴⁷.

Dès la conquête, le style vestimentaire a aussi joué un rôle dans la domination espagnole. Les Indiens qui eurent des contacts avec les Espagnols changèrent peu à peu leur façon de s'habiller. Dans sa *Description du Guatemala*, Juan de Pineda relève même en 1594 l'important commerce d'habits espagnols en décrivant le village de San Augustin au sud de Cobán :

³⁴⁵ Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 76.

³⁴⁶ Bartolomé de Las Casas, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I, cap. LXIII, Edición de Edmundo O'Gorman, México, UNAM, 1967 (1555), p. 326.

³⁴⁷ *Ibid.*

El pueblo de San Agustín está [a] dos leguas de Acasahuatlán, que es el camino que va de la ciudad de Guatemala al Golfo Dulce, donde se desembarca la ropa que viene de Castilla³⁴⁸.

Les Mayas ont aussi appris à utiliser et filer la laine des moutons pour confectionner le *sayal*, cette tenue épaisse et grossière que portait les religieux. Les Mayas du royaume de Guatemala, à travers un processus de transculturation, ont inventé d'autres façons de s'habiller et de confectionner des vêtements qui commençaient à se différencier de ceux de l'époque préhispanique. En effet, à Santiago de Atitlán :

[El] vestido y traje que traían en aquel tiempo eran unos xicoles, que en su lengua materna llamaban xa[h] pot, al modo de unas chamarras sin mangas que a los caciques les daba en el medio del muslo y, a los macehuales, por debajo del ombligo. Y se ponían unos masteles de tela de algodón a manera de vendas, con que se cubrían sus vergüenzas. Y las mujeres traían unos huipiles las que eran señoras, y unas naguas de lo propio, y las indias macehuales y bajas se cubrían de unas mantas y naguas de lo propio que les daba a la pantorrilla.

El traje que el día de hoy traen esas camisas y zarahueles de algodón de la tierra, y jubones y chamarras y zapatos de cuero de la tierra. Y algunos traen calzadas botas, y otros calzan cotaras, que es el calzado que en su gentilidad usaban. Y los españoles han dado industria en la Nueva España de hacer paños de lana de todos colores³⁴⁹.

Nous devons noter que le changement vestimentaire au sein des élites indigènes renseignait sur le rang auquel ils appartenaient. Ces élites pouvaient même faire montre de grandiloquence. Les caciques voulaient garder leur rang et se distinguaient des rangs inférieurs. Avant l'arrivée des Espagnols, les caciques mayas de Zapotitlán :

Vestían unos xicoles que, en su lengua materna, llamaban xah pot, a modo de una chamarra sin mangas que, a los señores y caciques, les daba en el medio del muslo y, a los macehuales, por debajo del ombligo. Y traían puestos por pañetes unos manteles de algodón a manera de venda, con que se cubrían sus vergüenzas³⁵⁰.

Depuis la conquête, leur façon de s'habiller a totalement changé et dès lors, ils se préoccupent un peu trop de leur apparence pour laquelle le sombrero devient un nouvel atout essentiel dans la distinction des caciques :

³⁴⁸ Juan de Pineda, "Descripción de la Provincia de Guatemala", *Anales de la Sociedad de Geografía y Historia de Guatemala*, Guatemala Tomo I, Año 1, núm. 4, 1925 (1594), p. 327 – 363.

³⁴⁹ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 92.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 39.

Es gente muy pulida y bien traída, y andan bien aderezados, ellos y sus mujeres e hijos. Y todos ellos andan calzados con zapatos y, sus mujeres, con jervillas. Y muchos dellos, vestidos de ropa de Castilla, como los de la provincia de Soconusco, y los demás y sus mujeres, bien vestidos y limpios. (...) El traje y vestido de que ahora usan y visten son camisas y zarahuelles de tela de algodón de la tierra, y algunos calzan zapatos de cuero con medias de lana de aguja, y otros calzan botas de cordobán y cuero de venado, y visten chamarras de paño hecho en México y calzones de paño de diferentes colores (y éstos son los mercaderes indios que tienen posible), y otros visten de sayal, chamarras y calzones, por la mayor parte. La gente menuda calzan sus cotaras de henequén, y algunos traen sombreros y se cobijan [con] unas mantas atadas en el hombro a manera de capas largas hasta abajo, unas blancas y, otras, listadas de colores con sus cenefas de plumería. Las pintadas llaman los indios en su lengua materna 3ooh, y las blancas llaman zaki 4u1. Y traen sus rosarios al cuello³⁵¹.

Nous voyons donc que la différence vestimentaire pour distinguer les individus de hauts rangs était bien codifiée :

Las mujeres traían unos huipiles las que eran señoras, y unas naguas de lo propio, y las indias Unas chamarras sin mangas que a los caciques les daba en el medio del muslo y, a los macehuales, por debajo del ombligo. Y se ponían unos masteles de tela de algodón a manera de vendas, con que se cubrían sus vergüenzas. Y macehuales y bajas se cubrían de unas mantas y naguas de lo propio que les daba a la pantorrilla³⁵².

Il y a tellement de zèle et de préoccupations dans la manière de s'habiller que dans les relations géographiques de Zapotitlán, cette nouvelle activité va à la perte même de la culture maya :

En el tiempo de su infidelidad, dicen los dichos indios que vivían más recios y sanos, porque no vivían con tanta ociosidad como ahora, porque siempre los caciques y señores hacían que sus vasallos se ejercitasen en las cosas de la guerra y en otros ejercicios³⁵³.

Les femmes quant à elle continuent d'utiliser le huipil "*el traje de las indias de la Nueva España y naguas galanas y costosas*³⁵⁴". L'informateur de la *Relation de Zapotitlán* signale aussi qu'elles incorporent à leur huipil des éléments vestimentaires espagnols: "*Y, cuando vienen a la iglesia, traen unas cobijas de lienzo de Castilla.*³⁵⁵".

Nous l'avons vu précédemment, beaucoup d'artisans espagnols sont venus faire du commerce en Nouvelle Espagne. Au début, ils étaient les seuls à confectionner les vêtements, mais au fil des années, les Indiens commencèrent à prendre exemple et confectionnèrent eux-

³⁵¹ *Ibid.*

³⁵² *Ibid.*, p. 41.

³⁵³ *Ibid.*

³⁵⁴ *Ibid.*

³⁵⁵ *Ibid.*

mêmes les leurs à la mode espagnole. Toutefois, quelques caciques ont continué à revendiquer leur manière de s'habiller et ne voulaient en aucun cas changer leurs habitudes et surtout leur identité. Les habits préhispaniques étaient marqués de beaucoup de religiosité : Antonio de Ciudad Real, le 25 juin 1586, en route vers la ville d'Antigua Guatemala, fut fasciné par :

*Ocho indios desnudos en cueros con solo unos pañetes, y llevaban el zarzo sobre los hombros y sobre las cabezas; y era mucho de ver y estimar su devoción, porque casi todos eran principales, y entre ellos iba un alcalde del pueblo y un don Lorenzo, cacique y principal de aquella guardiana*³⁵⁶.

Les Indiens étaient convertis à la religion catholique mais ils gardaient en mémoire leur passé dans une grande dévotion. Ces caciques et *principales* ne reniaient pas ce que leurs ancêtres avaient et ce qu'ils étaient à cette époque. Pour continuer d'exister dans ce nouveau monde dans lequel ils vivent, ces *señores* ne peuvent pas se passer de leurs traditions apprises de leurs aïeux. Et ce legs revient à ces seigneurs, à ces dirigeants indiens. Ils continuent de perpétuer la mémoire de leur peuple.

Ce qui est surprenant et fait montre d'une grande dextérité, c'est la manière dont les Mayas se sont appropriés rapidement les techniques espagnoles jusqu'au point de les surpasser. Las Casas n'hésite pas à le faire remarquer. Laissant ainsi derrière eux la confection de vêtements et d'outils qui étaient propres à leur culture et à leur histoire, ils s'investissent maintenant sur le marché espagnol. Investissement que les Espagnols venus au Nouveau Monde pour s'enrichir voient d'un assez mauvais œil :

*En todos los oficios y destas cosas han hecho y contrahecho millares de las nuestras y muy perfectas, y por esto se guardan mucho todos nuestros oficiales de hacer cosas de sus oficios delante dellos; ninguna cosa ven, de cualquier oficio que sea, que luego no la hagan y contrahagan. Luego como vieron las flautas, las chirimías, los sacabuches, sin que maestro ninguno se lo enseñase, perfectamente los hicieron, y otros instrumentos musicales. Un sacabuche hacen de un candelero; órganos no sé que hayan hecho, pero no dudo que no con dificultad bien y muy bien los hagan*³⁵⁷.

Nous avons ci-dessus des informations précieuses pour une autre raison et nous devons revenir un moment sur la mission de Las Casas en *Tierra de Guerra*. En effet, le chant et la

³⁵⁶ Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España. Relación Breve y Verdadera de Algunas Cosas de las Muchas que Sucieron al Padre Fray Alonso Ponce*, México, UNAM, 1976 (1586), Tomo I, cap. 29, p. 181.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 327.

musique ont joué un rôle fondamental dans la conversion des Indiens. Fray Bartolomé de las Casas observe la facilité naturelle des peuples autochtones à avoir assimilé les codes de la musique et de l'apprentissage d'instruments espagnols jusqu'à écrire des partitions dans le système musical européen. En 1963, deux religieux de l'ordre de Maryknoll³⁵⁸ ont trouvé des vieux livres réunis sous le Codex de Huehuetenango qui répertorie des centaines de partitions de chants polyphoniques écrits à la fin du XVIème³⁵⁹. C'est d'ailleurs le plus vieux document qui contient des contributions musicales des *maestros* guatémaltèques de chapelles indigènes dans toute la Nouvelle Espagne³⁶⁰. Les *Relations de Zapotitlán et de Santiago de Atitlán* nous informent sur l'importance de ces chants chrétiens, de sa musique et de son écriture dans la vie des Mayas des Hautes Terres et ce, dès le plus jeune âge. Nous pouvons le constater dans la *Relation de San Bartolomé d'Atitlán*: "*los pilhuanes [les enfants] saben tocar las flautas y trompetas, y entienden del canto llano*"³⁶¹. La *Relation de San Andrés d'Atitlán*, nous rapporte aussi que :

Son indios de razonable entendimiento y dóciles en las cosas de que son enseñados, en especial los que se crían en la iglesia, porque éstos saben leer y escribir, y cantar el canto llano y decir las Horas, y oficiar las misas y tañer ministriles de flautas y trompetas. Los dichos religiosos de San Francisco que han sido, y que al presente son, han tenido y tienen mucho cuidado de que en este pueblo haya escuela en donde los niños deprendan a leer y escribir y cantar. Y, para ello, tienen un indio maestro que los enseña en el canto, y a leer y escribir y la doctrina cristiana"³⁶².

Autre fait, qui souligne l'importance de la musique et des chants dans les Hautes Terres, est celui que rapporte Antonio de Ciudad Real à Tecpán Guatemala. A leur arrivée dans le village, Alonso Ponce et Antonio de Ciudad Real ont été reçus "*con muchas ramadas, música de trompetas, flautas y chirimías, y bailes a su modo*"³⁶³.

³⁵⁸ Organisation missionnaire de l'église catholique qui joue un rôle important au XXème siècle dans la formation de communautés catholiques au Guatemala. Voir Susan Fitzpatrick Behrens, "Maryknoll sisters, faith, healing, and the maya construction of catholic communities in Guatemala", *Latin American Research Review*, num. 3, 2009, p. 27-49.

³⁵⁹ Dieter Lehnoff, *Espada y pentagrama, la música polifónica en Guatemala del siglo XVI*, Guatemala, Universidad Rafael Landívar, 1986, p. 78-79.

³⁶⁰ *Ibid.*, p. 78-79.

³⁶¹ *Relaciones Geográficas del siglo XVI: Guatemala*, René Acuña (editor), México, UNAM, 1982, p. 103.

³⁶² *Ibid.*, p. 103.

³⁶³ Antonio de Ciudad Real, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España. Relación Breve y Verdadera de Algunas Cosas de las Muchas que Suciedieron al Padre Fray Alonso Ponce*, Tomo II, cap. 57 México, UNAM, 1976 (1586), p. 23.

En repensant à l'expédition des dominicains en Vera Paz, nous constatons beaucoup de similitudes dans l'apprentissage de la foi catholique au sein des populations mayas et depuis près de cinquante ans, ce partage est privilégié par la tradition orale, au moyen du chant et de la musique, et fait partie intégrante de la vie religieuse chrétienne maya. La transmission du savoir, de l'histoire des populations indiennes à l'époque préhispanique se faisait au moyen de l'oralité et du chant principalement. Nous voyons que ces moyens de transmissions perdurent et aident à l'apprentissage de nouvelles formes de percevoir, de voir et de penser le monde qui les entoure, sans oublier d'où ils viennent. Cet apprentissage, nous l'avons vu aussi se définir dans le style vestimentaire hybride en utilisant la mode espagnole de l'époque et le maintien des habits traditionnels mayas.

III. CONCLUSION

L'objectif de cette recherche a été de nous intéresser aux changements culturels dans les populations mayas des Hautes terres qui sont survenus suite à la venue et à la conquête espagnole en Amérique. La politique de domination des Espagnols a eu des conséquences irréversibles. La vie d'avant des Indiens a été chamboulée. Les fondements de leur culture ont été altérés. C'est un fait et nous ne pouvons pas le réfuter. Tous les séparaient. A partir du premier contact entre les Mayas et les Espagnols, un processus d'acculturation s'est dessiné. Les rapports de force qui sont rentrés en jeu ont vite montré la ténacité avec laquelle la Couronne espagnole a voulu dominer le monde du XVIème siècle et les Indiens ont dû se soumettre à la présence espagnole et accepter la cohabitation.

Grâce à l'analyse des œuvres de notre corpus, nous avons pu mettre en lumière les conséquences du contact. Les auteurs l'ont tous souligné avec plus ou moins de démonstrations. Ils l'ont exprimé implicitement ou explicitement. Ils ont pu ne pas en avoir eu conscience au moment de les observer ou bien ces observations étaient utilisées à des fins personnelles, politiques, le plus souvent économiques.

La conversion des Mayas au christianisme et la restructuration socio-culturelle, afin qu'ils soient pleinement "civilisés", ont été les objectifs de la Couronne espagnole pour essayer de pérenniser son empire Outre Atlantique. Les conquistadores en premier lieu puis les religieux l'ont aidée dans cette tâche. Les Espagnols ont vite compris qu'il y avait beaucoup à y gagner et à ce moment-là, très vite en fait, la transmission des valeurs culturelles propres aux populations indiennes s'est disloquée. Les autorités espagnoles ont vu la nécessité de réorganiser les territoires pour profiter de la manière la plus optimale des ressources et de la main d'œuvre pour s'enrichir. Les Espagnols ont éliminé tout ce qui entravait le chemin vers leur domination politique et économique. Mazariegos ou Alvarado, dans leur Conquête respective au Chiapas et au Guatemala, ont ébranlé les structures politiques et urbaines. Quant à Las Casas, il a joué un grand rôle dans l'expansion de la foi catholique. Même s'il défendait les Indiens, il a contribué à l'hégémonie castillane sur les territoires mayas.

Nous aurions pu penser que nous allions assister, dès la seconde génération indienne post-conquête, à une déculturation des mayas des Hautes Terres, que leur culture aurait été simplement anéantie. C'est ne pas prendre en compte la résistance à laquelle ont fait montre ces Indiens pour la sauvegarder.

Les Mayas ont essayé de préserver leur société et ses fondements même si leurs territoires ont été remodelés par la Couronne espagnole. Alors qu'ils ont été obligés de quitter leur terre, ils ont dû en plus accepter de vivre dans des villages créés pour eux, dans le seul but de les surveiller et de les évangéliser plus facilement. La politique de l'*encomienda* et la perception des tributs ont hautement contribué à détruire les distinctions sociales entre les Mayas des Hautes Terres, spécialement dans les lieux où la présence espagnole était plus importante. Ils étaient devenus juste des Indiens quelconques.

Leurs lieux de cultes ont été démolis et sur leurs ruines ont été construites des églises catholiques et des institutions espagnoles. Leurs idoles ont été brûlées au nom d'un dieu unique. Mais ils ont su tirer profit de la religion catholique pour continuer de vénérer leurs anciens dieux malgré la délation qui sévissait au sein même des familles et entre les générations. Leur régime alimentaire a été modifié avec les innombrables fruits, légumes et bétail et ont commencé à faire partie intégrante de leur vie quotidienne. Oui il y a eu des changements. Il ne leur restait plus rien. Les Espagnols ne se sont pas gênés de prendre possession de tout ce qui les intéressait. Les abus des *encomenderos* et le travail forcé les ont voués à une mort prématurée sans compter les maladies européennes qui les ont pratiquement exterminés de la surface de la Terre.

Mais, comme le dit si bien Anaxagore, philosophe grec, "*rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent*". Nous en avons constaté les faits tout au long de notre travail. La domination espagnole a entravé et stoppé l'évolution naturelle des sociétés mayas et de l'Amérique entière. Mais l'ingéniosité et la grande adaptation maya à cette culture étrangère ont permis à ces groupes de populations de garder leur identité même s'il y a eu des transformations dans les différentes structures de leurs sociétés.

Ce sont les formes de leur culture qui se sont transformées par le biais du système culturel espagnol sans en altérer la substance originelle. La religion est le parfait exemple. Les mayas ont su utiliser les codes religieux espagnols et les ont adaptés afin que continue de se transmettre leur patrimoine religieux. Malheureusement, l'acculturation des mayas a été beaucoup plus importantes dans les zones urbaines et dans les zones d'exploitation. Loin de ces centres, la présence des Espagnols fut moindre et le contact discontinu. Et aujourd'hui, le territoire des Hautes Terres mayas est encore bien ancré dans ses traditions préhispaniques car la transmission de son passé a pu survivre grâce à cette adaptation car d'autres codes de communications ont été inventés.

Ce travail de recherche nous permet de comprendre les communautés mayas d'aujourd'hui et même si les documents et ouvrages du XVIème siècle pour répondre à notre problématique sont exclusivement écrits par des Espagnols, ils ont eu l'audace de mettre en avant les Indiens. Ils les ont sortis de l'invisibilisation. Tous sont émerveillés par leur adaptation et ténacité. Ils nous informent que les Indiens ne sont pas restés passifs lors de la conquête et la colonisation. Mais il faut garder en tête que la plupart des ouvrages ont été écrits pour montrer la suprématie espagnole sur tout le continent américain et il y a toujours eu un parti pris de la part des auteurs. Même s'ils sont d'une grande aide pour comprendre les populations amérindiennes, il est navrant que peu de documents mayas aient pu être sauvegardés. Durant tout le XVIème siècle, les Espagnols ont voulu écarter les populations originelles de la vie publique. Mais la mémoire indienne maya a continué de vivre dans la sphère privée.

Nous l'avons dit dans notre introduction, les documents de premières mains sur le territoire des Hautes Terres du Chiapas sont minimes. Si l'on admet que la conquête et la colonisation dans les Hautes Terres se sont passées de manière semblable sur tout ce territoire, nous n'avons pas cette fenêtre ouverte spécifiquement sur le Chiapas et sur les changements culturels de cette région. Néanmoins, nous pouvons avancer que les savoirs ancestraux des populations mayas du Chiapas et du Guatemala sont encore présents de nos jours malgré les multiples facteurs *déculturels* qui ont sévi pendant trois siècles de présence espagnole. En effet, des rituels synchrétiques sont pratiqués dans la région des Hautes Terres et sont de grande importance dans la survie des villes et villages mayas. Nous constatons alors que ces rituels préhispaniques se sont mêlés aux rituels catholiques. Les carnavaux mayas en sont la symbiose, mêlant fêtes chrétiennes et cycle solaire maya pour célébrer la nouvelle année, en faisant revivre leur passé, au principe de leur Histoire originelle.

IV. ANNEXES

Annexe 1

La Nouvelle Espagne



Source: n.a, n.d, lien: <https://sites.google.com/site/historia5josemoradelrio/>, (consulté le 21 juillet 2019)

Annexe 2

La Audiencia de los Confines au XVIème siècle



Source: Alberto Herrarte, *La unión de Centramérica. Tragedia y esperanza. Ensayo político-social sobre la realidad de Centroamérica*, Guatemala, Editorial del Ministerio de Educación Pública, 1955

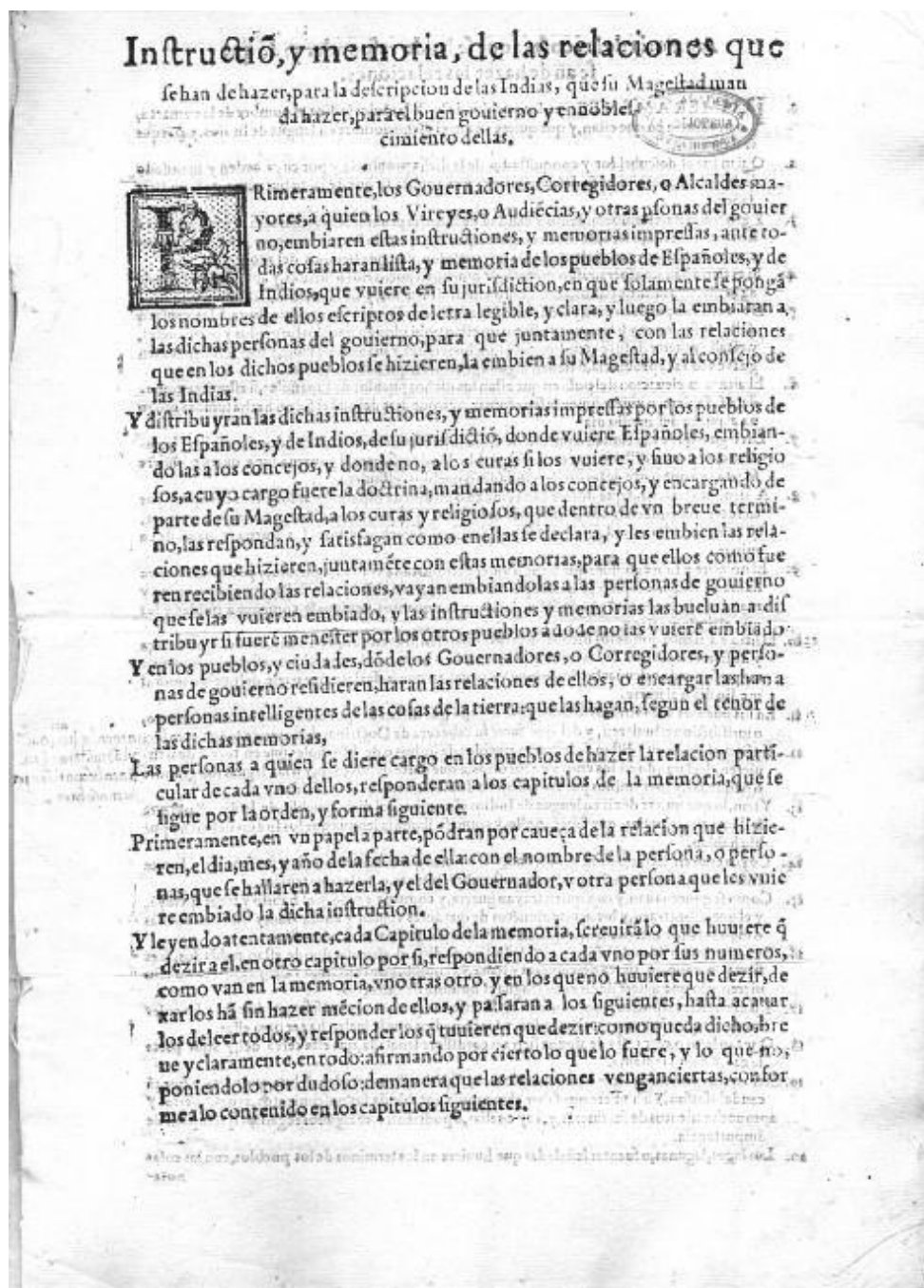
Annexe 3

L'aire de la civilisation maya : édifices religieux et principaux circuits commerciaux



Source: Jean-Noël Salomon, « Le déclin de la civilisation classique Maya : explications », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 2009

Instrucción y Memoria de las relaciones que se han de hazer para la descripción de las Indias que Su Magestad manda hazer para el buen gouierno y ennoblecimiento dellas



Source: Carmen Manso Porto, "Los mapas de las Relaciones Geográficas de las Indias de la Real Academia de la Historia", *Revista de Estudios Colombianos*, núm. 8, 2012

Annexe 5

CUADRO DE LENGUAS MENCIONADAS EN LA CARTA-RELACION DE DIEGO GARCIA DE PALACIO						
Nombre de la lengua según García de Palacio	Nombre actual	Posibilidades según la región en la que fueron mencionadas	Familia lingüística	Extinta	Provincia en la que la ubica el autor	Comentarios
achi	quiché		maya		Suchitepequez y Guatemala	
apay	chorti		maya		Acasaguastlán y Chiquimula	
cachi	k'ekchi'		maya		Verapaz	
colchi		choiti	maya	X	Verapaz	
chiapaneca	chiapaneco		oto-mangue	X	Chiapa	
chicnauteca	pocomain		maya		Suchitepequez y Guatemala	
chirrichota				X	Suchitepequez y Guatemala	No se sabe a que lengua se refiere
choluteca	chorotega		oto-mangue		San Miguel	
chontal		lenca	lenca	X	Honduras	
chontal			chibchana?		Nicaragua	
chontal					San Miguel	
chontal		lenca	lenca	X	San Salvador	
guahutematteca	cakchiquel		maya		Suchitepequez y Guatemala	
hacaceuastleca		xinca	xinca?		Acasaguastlán y Chiquimula	Es posible que el nombre con el que aparece en el documento aluda al pueblo donde se hablaba, ya que la zona presenta una gran variedad de toponimos en xinca, por lo que puede tratarse de esta lengua. El xinca puede ser considerado como extinto dado que sólo quedan unos pocos ancianos que lo recuerdan.
hutateca	quiché		maya		Suchitepequez y Guatemala	
mame	mam		maya		Suchitepequez y Guatemala	
mangue	mangue		oto-mangue	X	San Miguel	
marivio	maribio			X?	Nicaragua	
materna		huasteco bribri cabecar	chibchana		Costa Rica y Nicoya	Al referirse a la lengua materna es probable que aluda a alguna de las que se hablaban en la zona. Se han enumerado una serie de lenguas que según la región en la que se mencionan puede tratarse de alguna de ellas.
materna		mam tuzanteco zoque tapachulteco	maya mixe-zoque	X	Soconusco	
materna		jicaque paya	siux-hocana chibchana		Tegucigalpa	
mexicana	pipil		uto-nahua		Chiapa	
mexicana		pipil	uto-nahua		Tegucigalpa	
mexicana corrupta		pipil	uto-nahua		Soconusco	
pipil	pipil		uto-nahua		Honduras	
pipil			uto-nahua		Izalco y Guazacapán	
pipil	pipil		uto-nahua		San Salvador	
pipil corrupto		nicarao	uto-nahua	X	Nicaragua	Algunas variantes pipiles ya están extintas
poconchi	pokonchi		maya		Verapaz	
popoluca	xinca		xinca		Izalco y Guazapacán	
potón			lenca	X	Honduras	
potón			lenca	X	San Miguel	Variante del lenca
ulúa					Honduras	
vibeltlateca		motozintleco	maya		San Miguel	
ytalepa					Soconusco	
zeldalqueler	tzeltal		maya		San Miguel	No se sabe a que lengua se refiere.
zoque	zoque		mixe-zoque		Chiapa	
zozil	tzotzil		maya		Chiapa	

Source: Diego García de Palacio, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576), p. 24-26

Annexe 6

La Audiencia de Guatemala ordena que los mandamientos a los pueblos de Indios de Chiapa vayan en la lengua castellana y al pie de ellos tengan un sumario en lengua mexicana. Guatemala, 30 de mayo de 1579.

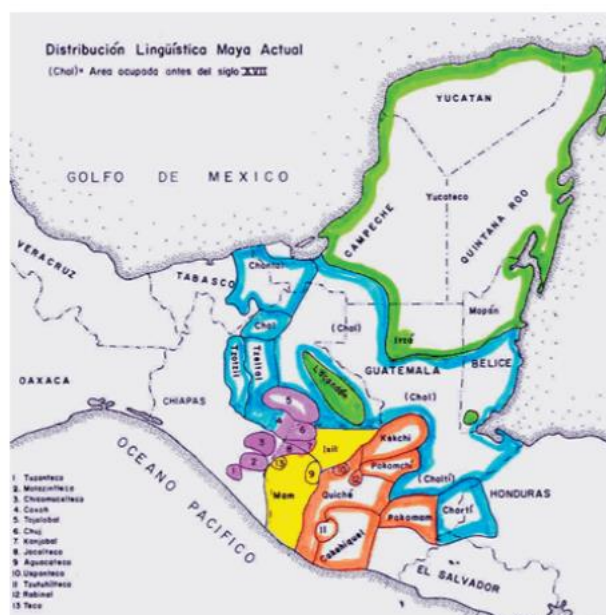
"...El alcalde mayor y sus tenientes y los alcaldes ordinarios y otras justicias dan de ordinario muchos mandamientos para los pueblos, así para que se den indios de servicios, como para otras cosas, los cuales van escritos en nuestra lengua española, por cuya causa los dichos naturales no entienden lo que se les manda, lo cual todo cesará con que los dichos mandamientos vayan escritos en lengua mexicana, que es la más general entre los dichos naturales..."

"...nisa atlepetl ynatlpetl ycacatla yxra ahual mobinca señor Juan Nuñez de la Torre y chinamitl ytlapixq alcaldesm yhua regidoresme oq taco ynica provision real y tesora audiencia yhua y tesora presidente oidores nica ohualaq oytaque o qui puviliq y ehua ni ynoquitar que provision real de [...] yxcichi ychinamitl ynicuac puhuili lo que nimacach tora q quixtique sobre ella cece ya ca q mo te memiquili a yhua ceceyaca ygoteco ypa qmo tlalilique ynic qmo tlatocati q emperador yhua dios rei to yhua motena huatiliz Juan Nuñez Torre t tecopa audiencia reala axta tepuali ypa..."

Source: Colección de Reales Cédulas, Biblioteca de Brasseur de Bourbourg, Bancroft Library, Mexican manuscripts, M-M 437, in. Jan de Vos, "Vivir en frontera, la experiencia de los Indios de Chiapas", *Historia de los pueblos indígenas de México*, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 1994, p. 212.

Annexe 7

Aires linguistiques mayas de nos jours



Source: Tomás Pérez Suárez, "Las lenguas mayas: historia y diversidad", *Revista Digital Universitaria*, UNAM, Vol. 5 Núm. 7, 2004, p. 1-11. Lien: http://www.revista.unam.mx/vol.5/num7/art45/ago_art45.pdf, (consulté le 26 juillet 2019)

E

Annexe 8

Los principales de Chamula son obligados a dar servicio personal para los vecinos españoles de Ciudad Real, 1580

"Juan de la Tovilla, teniente general de alcalde y justicia mayorde la Ciudad Real y sus provincias, mando a vos, el gobernador y alcaldes y principales del pueblo de Chamula, que deis a Pedro Ortés de Velasco, vecino de esta ciudad, ocho indios naboríos para el servicio y aviamiento y beneficio de sus sementeras, pagando por cada semana a cada uno de los dichos ocho indios cuatro reales, conforme a lo proveído por el honorable cabildo de esta ciudad, la cual cumplid so pena de diez pesos para la cámara de Su Majestad. Hecho en la Ciudad Real de Chiapa seis días del mes de marzo de 1580".

Source: Archivo General de Centroamérica, Fondo Provincia de Guatemala, A1, leg. 2896, exp. 42979, in. Jan de Vos, "Vivir en frontera, la experiencia de los Indios de Chiapas", *Historia de los pueblos indígenas de México*, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 1994, p. 213.

Annexe 9

Impuestos y contribuciones recaudados por la Corona, siglos XVI-XIX

Impuesto	Introducción	Descripción
<i>Ramos comunes</i>		
Tributo	Siglo XVI	Lo pagaban los indígenas en reconocimiento de vasallaje. En principio sólo aplicaba a los hombres, pero en el Reino de Guatemala las mujeres también lo pagaron. Se cobró primero en especie, a mediados del siglo XVIII se acostumbró recibirlo en moneda corriente.
Alcabala	Siglo XVI	Impuesto sobre ventas, trueques y cambios, ya fuera sobre mercaderías provenientes de España o en productos de la tierra. Los indígenas estaban exentos del pago.
Quinto real	Siglo XVI	En teoría, era la quinta parte del valor de los metales o piedras preciosas que se extrajeran en las colonias.
Almojarifazgo	Siglo XVI	Un impuesto aduanero que gravaba la entrada y salida de mercaderías en los puertos. También se conoció como alcabala marítima, alcabala de viento o alcabala de internación.
Ramos estancados	Siglo XVI-XVIII	Monopolios de la Corona sobre la producción y comercialización de varios productos y actividades.
<i>Ramos particulares</i>		
Diezmo	Siglo XVI	Impuesto eclesiástico, recaía sobre la producción agrícola. Era administrado por la Corona, pero ésta sólo recibía dos novenos de la mitad del total. De ahí que se conociera también como “novenos real”.
Bulas de la Santa Cruzada	Siglo XVI	Nombre de una indulgencia, cuyo valor dependía de la capacidad de pago de quien la compraba.
Oficios vendibles	Siglo XVI	Venta de cargos públicos.

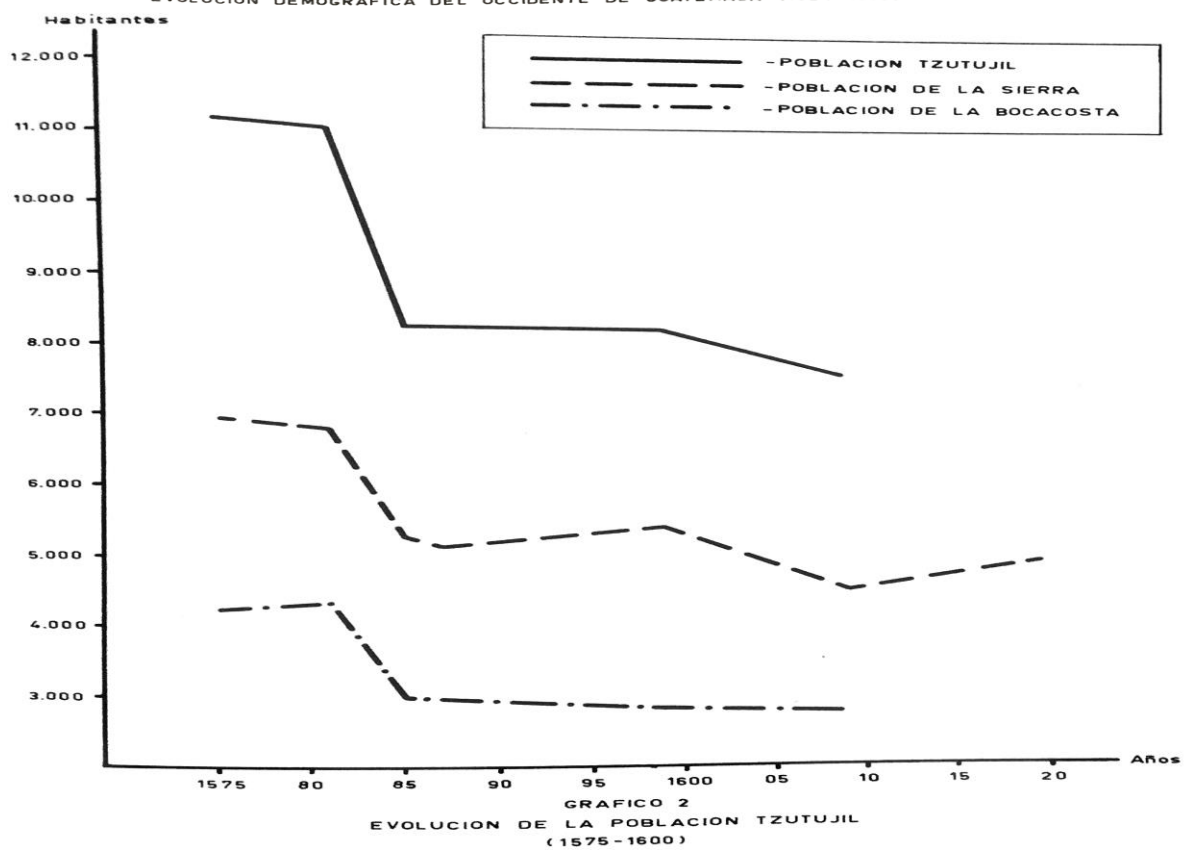
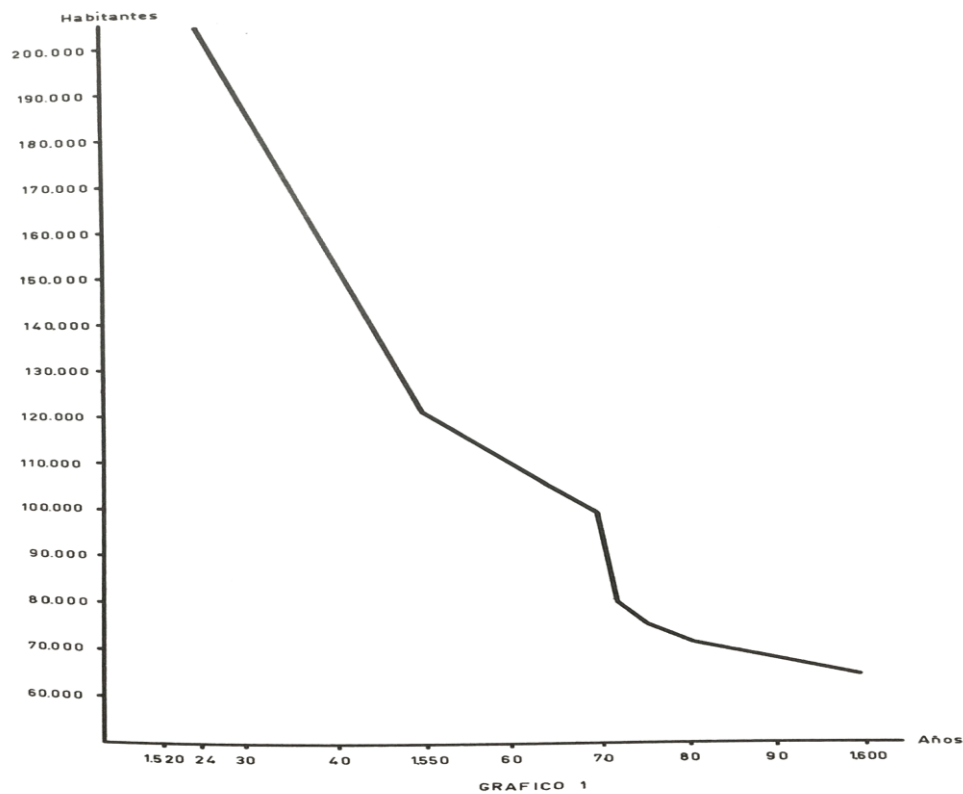
Source: Instituto Centroamericano de Estudios Fiscales – ICEFI, *Historia de la tributación en Guatemala (desde los mayas hasta la actualidad)*, Guatemala, 2007, p. 52.

Annexe 10

Tributos recibidos en 1541 por el encomendero Pedro de Solórzano				
<i>Frecuencia</i>	<i>Tipo de tributo</i>	<i>Pueblos tributarios</i>		
		<i>Chamula</i>	<i>Analco</i>	<i>Mostenango</i>
Todo el año	40 indios de servicio cántaros, ollas, metates, etcétera	15	15	10
Cada año	14 fanegas de maíz	5	5	4
	2 fanegas de trigo			
	4 cargas de frijol			
	19 cargas de chile	8	8	3
	220 plumas de ave	90	90	40
	800 tablas	300	300	200
	200 vigas	75	75	50
	800 fanegas de cal			
Dos veces al año	32 gallinas:			
	16 de la tierra	6	6	4
	16 de Castilla	6	6	4
Cada domingo	8 gallinas:			
	3 de la tierra	1	1	1
	5 de Castilla	2	2	1
Cada viernes	50 huevos	20	20	10

Source: *Probanza de méritos y servicios de Tomás Dáz del Castillo*, 1638 en AGI, Patronato 75-3-1, ff. 61-62, in. Jan de Vos, "Vivir en frontera, la experiencia de los Indios de Chiapas", *Historia de los pueblos indígenas de México*, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 1994, p. 93.

Annexe 11³⁶⁴



³⁶⁴ Source: Elias Zamora Acosta, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985

Annexe 12

Lista de tributos de los ocho pueblos de Xoconochco



Source: *Matrícula de tributos*, lámina 25, Biblioteca Nacional de Antropología

LOS INDIOS DE LA PROVINCIA DE SOCONUSCO DENUNCIAN
ANTE LA CORONA LA OPRESIÓN QUE SUFREN DE LAS
AUTORIDADES CIVILES Y ECLESIASTICAS. SOCONUSCO, 1561

“...primeramente, piden [los indios] que la gobernación sea sujeta a México, como se estaban, porque, después que están debajo de la gobernación de Guatemala, están pobres y adeudados y faltos de doctrina, y las justicias que se proveen para la gobernación de la dicha provincia, son los más criados paniaguados del presidente y oidores, y así hacen lo que quieren, sin que nadie se aparte para defender ni amparar los indios de la dicha provincia.

Quéjense los dichos indios de las dichas justicias que gobiernan y han gobernado, que les venden muchas mercaderías y se las hacen tomar por fuerza y derramas de dinero, y que al tiempo de las cosechas el fruto del cacao es trato y granjería; si las cosechas no acuden, también los molestan con prisiones, y a algunos de ellos sobre la paga los azotan y a otros envían alguaciles a sus heredades, no dejándoles para su sustento ni para pagar el tributo a Su Majestad, habiéndoles hecho tomar las dichas mercaderías por fuerza y a más de lo que valen, y cobrando alguaciles y otras personas con mandamientos para las dichas cobranzas, de que ellos reciben grandes molestias.

Quéjense del obispo de Guatemala y de sus ministros y vicarios, de que no son lenguas ni lo procuran saber, y que se mueren sin confesión; y si alguno sabe la lengua de las de la dicha provincia, no los quiere confesar aunque estén *articulus mortis*, si no es que se le pague o le mande alguna buena manda, y el que esto no quiere hacer, no lo quiere confesar, y así se mueren sin confesión. Y asimismo se quejan de que los días de fiesta ponen alguaciles a las puertas de las iglesias, y al que no lleva qué ofrecer, lo hacen volver a su casa por ella, y muchos y muchas pierden la misa, y que no entienden los dichos clérigos sino es en contrataciones de comprar y vender cacao y echar derramas de reales y ropa de mercaderías, y que los bautismos y velaciones que se hacen, es por puro interés de dinero.

Quéjense los indios de que les toman sus mujeres e hijas y dan mal ejemplo de sí. Piden obispo para la dicha provincia y su comarca, por cuanto de todas estas quejas que van al dicho obispo cada día, no las

quiere remediar, porque la respuesta que les da es que él escribirá al vicario de quien traen las quejas, que no les hace mal. Y asimismo el licenciado Juan Núñez de Landecho, gobernador y presidente de la dicha gobernación de Guatemala, yéndose a quejar a él, les responde que el alcalde mayor de quien se quejan tiene residencia, y así no tienen los indios a quien se quejar, si no es el Santo Dios.

Piden asimismo religiosos de Santo Domingo y San Francisco por el buen ejemplo que dan; y ellos quieren oír su doctrina y sermón y confesarse como cristianos, porque como hombres deseosos de ser buenos cristianos, lo piden y así me lo encargaron a mí que lo pidiese. Quéjense en ciertos capítulos que el licenciado Ramírez hizo, en el cual hizo uno que ningún español pudiese entrar a vender mercadurías entre los naturales, de lo cual los dichos naturales reciben notorio agravio, porque las justicias y clérigos, como dicho es, se las venden a mayores precios de lo que valen. Piden que libremente entren en cada pueblo en la plaza pública con sus mercadurías.

Quéjense que el licenciado Ramírez les vendió el oro, joyas y cosas de sus comunidades en más de tres mil pesos. Piden que se haga información y se les vuelva.

Que porque las justicias, como no son letrados, no entienden los derechos, ahorcan sin estar sustanciados los negocios, se les mande que los casos de muerte se remitan a las audiencias, y que se mande a don Felipe exhiba el proceso de la india que ahorcó, para que conste cómo lo hizo, porque, como el escribano se ausentó, no parece el proceso.

Que se mande salir de la dicha provincia al padre Luis Velázquez y los demás que consta haberles hecho notables vejaciones y tomado sus haciendas, y el prelado envíe juez a ello.

Que se alce el destierro a don Marcos, pues fue sólo por dar poder, para pedir ante Vuestra Majestad su justicia, y que se le paguen los daños que por ello se le han seguido, y que sea restituido en el oficio de gobernador que por ello le quitó el licenciado Landecho.

Que por la diversidad de tasaciones los macehuales se alborotan y hoy pagan el tributo de buena manera y mañana de otra, que Vuestra Majestad mande que cada macehual pague un solo tributo a Vuestra Majestad, conforme a su posibilidad, sin que principales ni sacerdotes les lleven otra cosa por ninguna vía, como lo había ordenado el doctor Antonio Mejía que los visitó.

Que vuestra Majestad provea cómo en la dicha provincia se hagan iglesias, que no las hay sino de caña y paja, y ornamentos, que tampoco los tiene; y que en lo que toca a los ornamentos, los sacerdotes no se los tomen; y en lo que tuvieren de comunidad, las justicias no se entremetan.

Que Vuestra Majestad mande que tres mil pesos, que Luis Manuel, alcalde mayor que fue de la dicha provincia, sacó de la caja de ella y fue condenado en ellos y están depositados en la caja real de México, se den a los dichos indios mis partes y a quien por ellos los fuere a cobrar.

Iten, que, por cuando el obispo don Francisco Marroquín, obispo de Guatemala, tomó a la dicha provincia un terno de terciopelo carmesí bordado de oro, que les había costado casi dos mil pesos, y lo llevó a la iglesia catedral de Guatemala, donde se han servido de él, hará siete años, Vuestra Majestad mande la dicha provincia sea pagada de lo que les costó de los bienes del dicho obispo y de la dicha iglesia mayor y de la persona que les hubiere de pagar conforme a derecho.

Iten, que, por cuando los jueces nombran escribanos y fulminan procesos y proceden contra muchas personas, siendo ellos jueces y denunciadores, llevando sus dos partes como tales y la parte que pertenece a Vuestra Real Cámara, haciéndose cargo de ello y al tiempo que han cumplido el dicho oficio y cargo toman en sí los procesos y los queman para que no parezca ninguna cosa de todo ello, por donde es defraudado vuestro real haber, conviene que Vuestra Majestad provea que los escribanos que hubiere sean reales y afianzados. Fernando de Santaella.”

AGI, Audiencia de Guatemala, leg. 52, f. 9.

V. BIBLIOGRAPHIE

Corpus

CIUDAD REAL, Antonio de, *Tratado curioso y docto de las grandezas de la nueva España. Relación Breve y Verdadera de Algunas Cosas de las Muchas que Sucedieron al Padre Fray Alonso Ponce*, tomo I - II, Edición por México, UNAM, 1976 (1586).

GARCÍA DE PALACIO, Diego, *Carta-Relación, Relación y Forma*, México, UNAM, 1983 (1576).

LAS CASAS, Bartolomé de, *Apologética Historia Sumaria*, tomo I-II, México, Edición preparada por Edmundo O'Gorman, UNAM, 1967 (1555).

PINEDA, Juan de, "Descripción de la Provincia de Guatemala", *Anales de la Sociedad de Geografía y Historia de Guatemala*, Guatemala Tomo I, Año 1, núm. 4, 1925 (1594).

RELACIONES GEOGRÁFICAS DEL SIGLO XVI: GUATEMALA, Edición por René Acuña, México, UNAM, 1982.

Oeuvres secondaires

ACOSTA, José de, *Historia Natural y moral de las Indias*, edición preparada por Edmundo O'Gorman, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1940.

ALVARADO, Pedro de, *Carta de Relación* (1524), in. *Cartas de relación y otros documentos*, Biblioteca de Historia Salvadoreña, San Salvador, 2000.

LANDA, Diego de, *Relación de las cosas de Yucatán*, cap.6, Edición de Miguel Rivera Dorado, Madrid, Alianza Editorial, 2017(1566).

LAS CASAS, Bartolomé de, *Historia de las Indias*, Madrid, Edición del Marqués de La Fuensanta Del Valle y D. José Sancho Rayon, 1875.

_____ *Del único modo de atraer a todos los pueblos a la verdadera religión* (1525), Edición de Lewis Hanke, México, Fondo de Cultura Económica, 1942.

_____ *Tratados*, Tomo I, Edición de Lewis Hanke y Manuel Giménez Fernández, México-Buenos Aires, Fondo de Cultura Económica, 1965.

MEMORIAL DE SOLOLA, in. Adrian Recinos, "Memorial de Sololá", *Literatura Maya* (Mercedez de la Garza coord.), Caracas, Venezuela, 1980(XVIème siècle).

MONTERO DE MIRANDA, Francisco, "Memoria y descripción de la Provincia de Vera Paz" (n.d.), in. *Relaciones Geográficas de Guatemala siglo XVI*, Edición de René Acuña, México, UNAM, 1982.

MUÑOZ DE CAMARGO, Diego, *Historia de Tlaxcala*, publicada y anotada por Alfredo Chavero, México, Oficina Tip. De la Secretaria de Fomento, 1892.

ORDENANZAS DE DESCUBRIMIENTO, nueva población de las Indias dadas por Felipe II (13 de julio de 1573), cap. 118, Edición del Ministerio de la Vivienda, Madrid, 1973, p.90.

PROBANZA DE MÉRITOS Y SERVICIOS de Baltasar Guerra, Ciudad Real de Chiapa, a 17 de septiembre de 1554, AGI, Patronato, leg. 60 núm. 3, ramo 1
_____ de Tomás Dáz del Castillo, 1638 en AGI, Patronato 75-3-1, ff. 61-62.

REAL CÉDULA, 10 de junio de 1540, AGCA. A.I.23, leg. 4575, fol. 51
_____, A 1 23 leg. 1511, fol. 108.

RELACIONES HISTÓRICO-GEOGRÁFICAS DE LA GOBERNACIÓN DE YUCATÁN (Mercedez de la Garza coord.), Tomo I, México, UNAM 1983.

REMESAL, Antonio de, *Historia General de las Indias occidentales y particular de la gobernación de Chiapa y Guatemala* (1619), tomo I-II, Edición del P. Carmelo Saenz de Santa María, Madrid, 1962.

Ouvrages

AGUIRRE BELTRÁN, Gonzalo, *El proceso de aculturación*, México, UNAM, 1957.

AYLWIN, José, "El acceso de los indígenas a la tierra en los ordenamientos jurídicos de América Latina: un estudio de casos", *Desarrollo productivo*, Chile, vol. 1 núm. 128, 2002.

BATAILLON, Marcel, Études sur Bartolomé de Las Casas, Paris, Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques, 1965.

BARRIOS, Lina, *La Alcaldía indígena en Guatemala: Epoca colonial (1520-1821)*, IDIES, Antigua Guatemala, 1996.
_____, *Tras las huellas del poder local: la alcaldía indígena en Guatemala. Del siglo XVI al siglo XX*, Guatemala, IIES, 2001.

BAUDOT, Georges, *L'Amérique Espagnole de Philippe II XVIème siècle*, Paris, Hachette, 1981

BONACCORSI V, Nélica, *El trabajo obligatorio indígena en Chiapas, siglo XVI*, México, UNAM, 1990.

BOUMEDIENE, Samir, *La colonisation du savoir, une histoire des plantes médicinales du Nouveau Monde (1492-1750)*, Vaux-en-Velin, Les Editions des mondes à faire, 2016.

CASO, Alfonso (dir.), *Métodos y resultados de la política indigenista en México*, México, Ediciones del Instituto Nacional Indigenista, 1958.

CARMACK, Robert, "Historia Antigua", *Historia General de Centroamérica*, tomo I, Madrid, FLASCO, 1993.

CIUDAD SUÁREZ, Milagros, *Los dominicos, un grupo de poder en Chiapas y Guatemala. Siglos XVI y XVII*, Sevilla, Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla, 1996.

CLENDINNEN, Inga *Ambivalent conquests, Maya and Spaniard in Yucatan, 1517-1570*, United Kingdom, Cambridge University Press, 1998.

COTO, Tomás de, Acuña, René (editor), *Thesaurus verboru[m]: Vocabulario de la lengua cakchiquel u [el] guatemalteca: nuevamente hecho y recopilado con summo estudio, trabajo y erudición*, México, 1983(c. 1650).

DAKIN, Karen, *Nuestro pesar, nuestra aflicción. Tunetuliniliz, Tucucuca. memorias en lengua náhuatl enviadas a Felipe II por indígenas del Valle de Guatemala hacia 1572*, México, UNAM, 1996.

DAVID MAKMAN, Sidney, *Architecture and Urbanization in Colonial Chiapas Mexico*, Philadelphia, op. cit., The American Philosophical Society, 1984.

DEDIEU, Jean-Pierre, "Familles, majorats, réseaux de pouvoir. Estrémadure, XV-XVIII siècle", *Réseaux, familles et pouvoirs dans le monde ibérique à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, CNRS, 1998.

EGGEBRECHT, Eva, Eggebrecht, Arne, *Maya amaq' - Mundo maya, Iximulew (Guatemala)*, Cholsamaj, 2001.

GARZA, Mercedes de la, "Origen, estructura y temporalidad del cosmos", *Religión maya*, Madrid, Editorial Trotta, 2002.

GUSSINYER I ALFONSO, Jordi, García Targa, Joan, "Pueblos de Indios: sincretismo religioso en Chiapas, México siglo XVI. Una perspectiva urbanística y arquitectónica", *Religión y sociedad en el área maya*, España, Sociedad Española de Estudios Mayas, 1995.

HANKE, Lewis, *Estudios sobre Fray Bartolomé de Las Casas y sobre la lucha de la justicia en la Conquista española de América*, Caracas, Ediciones de la biblioteca, Universidad Central de Venezuela, 1968.

HERRARTE, Alberto, *La unión de Centramérica. Tragedia y esperanza. Ensayo político-social sobre la realidad de Centroamérica*, Guatemala, Editorial del Ministerio de Educación Pública, 1955.

GUILLEN, Charles, *Bartolomé de Las Casas une biographie*, Paris, Les éditions du cerf, 1995.

HALL, Edward T., *Le Langage silencieux*, Paris, Edition du Seuil, 1992.

HILL, Robert M., *Los Kaqchikeles de la época colonial, Adaptaciones de los Mayas del altiplano al gobierno español, 1600-1700*, Guatemala, Cholsamaj, 2001.

- HUERGA Alvaro, *Bartolomé de Las Casas Vie et œuvres*, Paris, Les éditions du cerf, 2005.
- ICEFI (Instituto Centroamericano de Estudios Fiscales), *Historia de la tributación en Guatemala (desde los mayas hasta la actualidad)*, Guatemala, 2007.
- ICHON, Alain, "Rabinal et la vallée moyenne du rio Chixoy. Baja Verapaz, Guatemala", *Cahiers de la R.C.P.* 500, 1979.
- KETTUNEN, Harri, Helmke, Christophe, " Introducción a los Jeroglíficos Mayas", *XVI Conferencia Maya Europea Copenhagen 2011*, Universidad de Copenhagen, 2011.
- LEÓN PORTILLA, Miguel, *El destino de la palabra, De la oralidad y los códigos mesoamericanos a la escritura alfabética*, México, Fondo de Cultura Económica, 1996.
- LEHNOFF, Dieter, *Espada y pentagrama, la música polifónica en Guatemala del siglo XVI*, Guatemala, Universidad Rafael Landívar, 1986.
- LENKERSDORF, Gudrun, *Repúblicas de Indios, Pueblos Mayas en Chiapas, siglo XVI*, México, UNAM, 2001.
- LEVI-STRAUSS, Claude, *Race et Histoire*, France, Denoël, 1987.
- LINARES LÓPEZ, Luis F., "Apuntes para la historia del trabajo en Guatemala", *ASIES*, Guatemala, núm. 3, 2015.
- LONG TOWELL, Janet y Attolini Lecón Amalia, *Caminos y mercados de México*, México, UNAM, 2009.
- LOVELL, W. George, *Conquista y cambio cultural, La sierra de los Cuchumatanes de Guatemala 1500-1821*, Centro de Investigaciones Regionales de Mesoamérica, Guatemala/Plumsock Mesoamerican Studies, USA, 1990.
- MACHUCA GALLEGOS, Laura, *Comercio de sal y redes de poder en Tehuantepec en la época colonial*, México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 2007.
- MACLEOD, Murdo, *Spanish Central America: a socioeconomic history, 1520-1720*, Berkeley, 1973.
- MAGNÉSIE, Macarios de, *Le Monogénèse*, édition par Richard Goulet, tome II, Paris, 2003.
- MAUSS, Marcel, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Edition Payot & Rivages, 2002.
- MILLÁN DE BENAVIDES, Carmen, *Epítome de la conquista del Nuevo Reino de Granada: la cosmogonía española del siglo XVI y el conocimiento por cuestionario*, Bogotá, 2001.
- MONOD-BECQUELIN, Aurore, *Parlons Tzeltal, une langue Maya du Mexique*, Paris, L'Harmattan, 1997.

MONTENEGRO, Fernando, Gudiño, Patricia, *La mita en la Real Audiencia de Quito*, Quito, Ediciones Abya Yala, 1986.

MUÑOZ PAZ, María del Carmen, *Historia institucional de Guatemala: la Real Audiencia, 1543-1821*, Guatemala, Centro de Estudios Urbanos y Regionales, 2006.

NÁJERA CORONADO, Martha Ilia, *El don de la sangre en el equilibrio cósmico, el sacrificio y autosacrificio sangriento entre los antiguos mayas*, México, UNAM, 2003.

ORELLANA, Sandra L., *Los Tzutujil Mayas*, USA, University of Oklahoma Press, 1984.

ORTIZ, Fernando, *Contrapunteo cubano del Tabaco y del azúcar*, Barcelona, Edición Ariel, 1973.

PIEL, Jean, *Sajcabajá, muerte y resurrección de un pueblo de Guatemala*, Guatemala/México, Centro de estudios mexicanos y centroamericanos, 1989.

PINTO SORIA, Julio, "El regimen colonial (1524-1750)", *Historia general de Centroamérica*, Tomo II, Madrid, 1993.

PLIVARD, Ingrid, "Psychologie interculturelle", *Collection Le point sur...Psychologie*, De Boeck Supérieur, 2014.

RECINOS, Adrién (ed.), *Popol Vuh, Las antiguas historias del Quiché*, México, Fondo de Cultura Económica, 1993.

ROGER, Odile, Turner, Ernesto H., *Organización económica y social de los aztecas y de las culturas que les preceden*, México, UAMUA, 1993.

ROSENBLAT, Ángel, *La población indígena y el mestizaje en América*, Buenos Aires, Editorial Nova, 1954.

SAINT-LU, André, *Las Casas Indigéniste*, Paris, L'Harmatan, 1982.

SILVA GALDAMES, Osvaldo, *Civilizaciones prehispánicas de América*, Editoria Universitaria, Chile, 2006.

SOLANO, Francisco de, *Ciudades hispanoamericanas y pueblos de indios*, Biblioteca de Historia de América, Madrid, 1990.

_____, *Normas y leyes de la ciudad hispanoamericana: 1492-1600*, Madrid, 1996.

SOLÍS ROBLEDA, Gabriela, *Bajo el signo de la compulsión. El trabajo forzoso indígena en el sistema colonial yucateco 1540-1730*. México, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología social, 2003.

TAYLOR, Charles *Multiculturalisme*, Paris, Edition Flammarion, 2009.

THOMPSON, J.Eric S., *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Paris, Edition Payot & Rivages, 1993.

TODOROV, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique, La question de l'autre*, Paris, Seuil, 1982.

TYLOR, Edward B., *Primitive Culture*, vol.1, London, John Murray Albemarle Street, 1920.

VIDAL DE LA BACHE, Paul, Sorre, Maximilien, Gallois, Lucien, *Géographie Universelle*, Tome XIV, Mexique, Amérique Centrale, Paris, Armand Colin, 1928.

VOS, Jan de, "Vivir en frontera, la experiencia de los Indios de Chiapas", *Historia de los pueblos indígenas de México*, Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social, 1994.

_____, *La paz de Dios y del Rey, La conquista de la Selva Lacandona (1525-1821)*, México, Fondo de Cultura Económica, 1996.

_____, *Fray Pedro Lorenzo de la Nada, Misionero de Chiapas y Tabasco*, Mexico, Centzontle, 2010.

WEBRE Stephen, Pinto Soria Julio (editor), *Poder e Ideología: La consolidación del Sistema colonial (1542-1700)*, in *Historia General de Centroamérica*, Madrid, FLASCO, 1993.

ZAMORA ACOSTA, Elias, *Los Mayas de las Tierras Altas en el siglo XVI*, Sevilla, Diputación Provincial, 1985.

Articles

ACUÑA, René, "Fragmento inédito de una carta atribuible a Bernal Díaz del Castillo" (1572), *Estudios de Historia Novohispana*, UNAM, 1997, p. 236-271.

BATAILLON, Marcel, "La Vera Paz. Roman et histoire", *Bulletin Hispanique*, tome 53, n°3, 1951. p. 235-300.

BAUDOT, Georges, "Felipe II frente a las culturas y a los discursos prehispánicos de América. De la transculturación a la erradicación", *Caravelle*, n°78, 2002. p. 37-56.

BERTRAND, Michel, "Réflexion autour de la naissance de San Pablo Rabinal", *Vingt étude sur le Mexique et le Guatemala* (coord. Alain Breton, Jean-Pierre Berthe, Sylvie Lecoin), Toulouse, PUM, 1993, p. 342.

BRAVO-GARCÍA, Eva, "Aculturación y sociedad en la Guatemala del siglo XVI. Una visión a través de textos de españoles e indígenas", , *América Latina: una aproximación pluridisciplinar*, Isidoro Moreno Navarro, Pablo Palenzuela Chamorro (coords.), España, 2013, p. 135-187.

BREDT-KRISZAT, Cristina, "Un texto religioso de mediados del siglo xvi en Guatemala: la Theologia Indorum, de fray domingo de vico", *Revista ALDABA*, Ciudad Autonoma de Melilla, núm. 28, 1996, p. 225-233.

CAMPOS GARCÍA, Melchor, "El paganismo maya como resistencia a la evangelización y colonización española, 1546-1761", *Relaciones*, Universidad autónoma de Yucatán, núm. 52, 1992, p. 111-134.

CARMEN VALVERDE VALDÉS, María del "El jaguar entre los mayas. Entidad oscura y ambivalente", *Arqueología Mexicana*, México, , núm. 72, p. 47-51.

CUERVO ÁLVAREZ, D. Benedicto, " La conquista y colonización española de América", *Historia Digital*, XVI, 28, 2016, p. 103 – 147.

CIUDAD RUIZ, Andrés, Iglesias Ponce de León, María Josefa, " Un mundo ordenado la ciudad maya y el urbanismo en las sociedades antiguas", *Reconstruyendo la ciudad maya: el urbanismo en las sociedades*, Madrid, Sociedad Española de Estudios Mayas, 2001, p. 11-42.

GOUËSET, Vincent, "Le "tournant ethnique" du XXIème siècle et ses limites", *Géographie de l'Amérique Latine* (DUREAU Françoise, GOUËSET Vincent, dir.), Rennes, PUR, 2006, p. 87 - 136.

CUNILL, Caroline, "Siete cartas inéditas de Yucatán: Comunicación privada entre mayas y españoles, y explotación ilegal del añil en el siglo XVI", *Estudios de Cultura Maya*, Num. 45, UNAM, 2013, p. 91-120.

DAVOUST, Michel, "La découverte de l'écriture maya par les chroniqueurs et religieux espagnols du XVIème et XVIIème siècle", *Amerindia*, num. 19/20, 1995, p. 365-376.

GALINDO TREJO, Jesús, "La astronomía prehispánica en México", *Ciencia*, enero-marzo, 2009, p. 18-31.

GALION, Burhan, "Globalisation, déculturation et crise d'identité", *Afers Internacionals*, núm. 43-44, 1998, p. 265- 276.

GARCÍA VALGAÑÓN, Rocío, " La representación de los ancianos mayas prehispánicos desde una perspectiva de género", *Temas americanistas: historia y diversidad cultural* (Sandra Olivero Guidobono, Jose Luis Cano Ortigosa, coords), Sevilla, 2015, p. 655 – 666.

JABŁOŃSKI, Maciej A. "La tipología del sacrificio humano en la cultura Maya pre-colonial y época colonial temprana : su comparación con el sacrificio en los casos de los Mochicas e Incas", *Contributions in New World Archaeology*, num. 8, 2015, p. 123-141.

LOVELL, George, "Epidemias y despoblación indígena", *Enfermedad y muerte en américa y Andalucía* (coord.. José Jesús Hernández Palomo), Madrid, 2004, p.119-144.

MACHUCA, Laura, "Como la sal en el agua", *El cacicazgo en Nueva España y Filipinas*, Margarita Menegus Bornemann y Rodolfo Aguirre Salvador (coords), México, UNAM, UNAM, Plaza y Valdés, 2005, p. 165-201.

MARKMAN, Sidney D., " El espacio longitudinal y los frontispicios "escenográficos teatrales" de las iglesias de los pueblos indígenas de Chiapas", *Mesoamérica*, La Antigua, Guatemala, jun. 1983, p. 109-127.

MARTÍNEZ ASSAD, Carlos, "El Grijalva, un río que fluye en la historia", *Signos Históricos*, UNAM, núm. 14, 2005, p. 140-161.

MONTELONGO, Chano, "Decenso al infierno maya", *Sociedad Geográfica Española*, Madrid, 2016, p. 80-87.

MOTTE André et PIRENNE-DELFORGE Vinciane, "Du « bon usage » de la notion de syncrétisme", *Kernos*, 1994, p. 11- 27.

PASTOR, Marialba, "La visión cristiana del sacrificio humano", *Arqueología Mexicana*, UNAM, num. 63,2003, p. 58-63.

PINTO RODRÍGUEZ, Jorge, "La fuerza de la palabra. Evangelización y resistencia indígena", *Revista de Indias*, Madrid, Centro de Estudios Históricos, vol. LIII, n° 109, 1993, p. 677 – 698.

REYES GARCÍA, Luis, "Movimientos demográficos en la población indígena de Chiapas durante la época Colonial", *La Palabra y el Hombre*, México, Universidad Veracruzana, 1962, no. 21, p. 25-48.

RÍO MORENO, Justo L. del, "El cerdo en la conquista y colonización de América", *Anuarios de estudios*, Sevilla, 1996, p.13-35.

ROCHER SALA, Adrianna, " La Montaña: espacio de rebelión, fe y conquista", *Estudios de Historia Novohispana*, UNAM, vol. 50, 2014, p. 45-76.

RUIZ MEDRANO, Ethelia, "Las primeras instituciones del poder colonial", *Gran historia de México ilustrada* (Bernardo García Martínez, Coord.), México, Planeta de Agostini-Conacukta-Inah, 2002, IV volúmenes, vol. 2, p.41-60.

ROMERO, Luis Alberto, "El paisaje cultural de la cuenca media del río Motagua", *Estudios 2013*, IIHAA-USAC, C. de Guatemala, 2013, p.139 – 170.

SALAZAR LEDESMA , Flora, "De señor a tributario: Historia breve del gran Mazapa", *Península* Instituto Nacional de Antropología e Historia Centro Tabasco, , Mérida, vol.III, núm. 1, 2008, p.11 – 34.

SALOMON, Jean-Noël, "Le déclin de la civilisation classique Maya : explications", *Les Cahiers d'Outre- Mer*, 2009, p.143-173.

SHERMAN, William L., *El trabajo forzado en América Central siglo XVI*, Guatemala, 1987, p. 209-211.

TANZI, Hector Jose, "El derecho de guerra en la América Hispana", *Revista de Historia de América*, núm. 75/76, 1973, p. 79-139.

TOSCANO, Salvador, "Chiapas, su arte y su historia coloniales", *Anales del Instituto de investigación estéticas*, México, UNAM, núm. 8, 1942, p. 27-43.

VIQUEIRA, Juan Pedro, "Ires y venires en los caminos de Chiapas", *Rutas de la Nueva España* (Chantal Cramaussel editora), México, El Colegio e Michoacan, 2006, p. 137-176.

Geografía religiosa del Obispado de Chiapas y Soconusco (1545-1821), Entre Diversidades Revistade Ciências Sociais y Humanidades, julio-diciembre 2017, num. 9, p. 147-207.

ZAVALA, Silvio, *El servicio personal de los indios en Nueva España, 1521-1540*, tomo I, México, El Cologio de México, 1984, p.27.

Internet

BRIGNOLI PÉREZ, Héctor, "Desafío de la Multiculturalidad", *Segundo Informe sobre Desarrollo Humano en Centroamérica y Panamá*, Costa Rica, San José, 2003, p. 1-30, Lien: https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:W6uZS- SsHesJ:https://estadonacion.or.cr/files/biblioteca_virtual/centroamerica/002/Hector_Perez_Brignoli.pdf+&cd=18&hl=en&ct=clnk&gl=fr, (consulté le 2 mars 2019).

GOBERT, Thierry, "De l'acculturation a l'enculturation, en FOAD", *TICE Méditerranée*, 2007, p. 1-11, Lien: <http://isdsm.univ-tln.fr/PDF/isdsm32/isdsm32-gobert.pdf>, (consulté le 24 mai 2019).

LABBÉ Yves, " Le concept d'inculturation ", *Revue des sciences religieuses*, février 200680, Lien: <http://journals.openedition.org/rsr/1875>, consulté le 23 mars 2019.

LENKERSDORF, Gundrun de, *Los mayas bajo el régimen colonial*, México, UNAM, Revista Digital Universitaria, 2012, Vol. 13 Núm. 11, p. 1 – 8, Lien: <http://www.revista.unam.mx/vol.13/num11/art109/art109.pdf>, (consulté le 26 octobre 2019).

MÉNDEZ BAUER, María Belén, *Arqueología en las tierras altas mayas y su estudio a través del paisaje*, México, UNAM, n.d, p. 1-17, lien: <http://www.estudiosmayas.net/MENDEZ.pdf>, (consulté le 22 juillet 2019).

PÉREZ SUÁREZ, Tomás, "Las lenguas mayas: historia y diversidad", *Revista Digital Universitaria*, UNAM, Vol. 5 Núm. 7, 2004, p. 1-11. Lien: http://www.revista.unam.mx/vol.5/num7/art45/ago_art45.pdf, (consulté le 26 juillet 2019).